

ARCHIVUM EUROPAE CENTRO- ORIENTALIS



dirigé
en collaboration avec
un comité de rédaction
par

M. EMERIC LUKINICH

**BUDAPEST
HONGRIE**

TOME III.

FASC. 4.

1937

ARCHIVUM EUROPAE CENTRO-ORIENTALIS

paraît deux fois par an, à raison de quatre fascicules pour l'année entière

Comité de rédaction :

M. Joseph Bajza, professeur de langue et de littérature croates.

M. Etienne Gyórfy, professeur d'ethnographie hongroise.

M. Jean Melch, professeur de philologie slave.

M. Jules Moravcsik, professeur de philologie byzantine.

M. Jules Németh, professeur de philologie turque.

M. Louis Tamás, professeur de philologie roumaine et de linguistique romane, vice-gérant de la revue.

Prix de l'abonnement: **20** francs suisses.

On s'abonne au dépositaire général de la revue: Librairie **Edmond Stemmer** — Budapest, V., Gr. Tisza István-utca 14. Hongrie.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé au directeur:

M. EMERIC LUKINICH,

ou au vice-gérant **M. LOUIS TAMÁS.**

Budapest, VIII., Múzeum-körút 6—8. Faculté des Lettres.

SOMMAIRE DU TOME III. FASC. 4:

Imre Révész. — La Réforme et les Roumains de Transylvanie 279—316

MISCELLANEA:

László Hadrovics. — Eine ungarische und kroatische Variante der „Visio Philiberti” 317—324

Gyula Lazicius. — Die Vertretung des fiugr. anl. *k* in hintervokalischen Wörtern des Ungarischen . . . 325—332

Otto Liiv. — Beiträge zur Frage der russischen Intervention in Ungarn i. J. 1849 333—339

Lajos Tamás. — Zur Phonologie des Lateinischen und des Balkanromanischen 340—346

Lajos Tamás. — Zu rum. *coțitoare* 346

COMPTES RENDUS — BESPRECHUNGEN :

- Povestitori ardeleni și bănațeni până la Unire. — Antologie cu o prefață, note bio-bibliografice și un glosar de **Ioan Breazu (L. Gáldi)** 347—348
- Ladislás Gáldi:** Contributions à l'étude des lexiques latins-hongrois du moyen âge (**L. Tamás**) 348—354
- A podmanini Podmaniczky család levéltára, közzétette, családtörténeti bevezetéssel és jegyzetekkel ellátta **Dr. Lukinich Imre (L. Kniezsa)** 354—355
- Josef Macúrek:** Dějiny Maďarů a Uherského státu (**L. Kniezsa**) 355—367
- Ștefan Pașca:** Nume de persoane și nume de animale în Țara Oltului (**L. Kniezsa**) 367—371
- R. W. Seton-Watson:** Histoire des Roumains. De l'époque romaine à l'achèvement de l'unité (**L. Gáldi**) 372—376
- Scriptores rerum hungaricarum tempore ducum regumque stirpis Arpadianae gestarum. Edendo operi praefuit **Emericus Szentpétery (L. Kniezsa)** 376—379
- Miklós Zsirai:** Finnugor rokonságunk (**Irén N. Sebestyén**) 379—387

INTERNATIONAL BIBLIOGRAPHY OF HISTORICAL SCIENCES

INTERNATIONALE BIBLIOGRAPHIE
DER GESCHICHTSWISSENSCHAFTEN —
BIBLIOGRAFIA INTERNACIONAL DE CIENCIAS
HISTORICAS — BIBLIOGRAPHIE INTERNATIO-
NALE DES SCIENCES HISTORIQUES —
BIBLIOGRAFIA INTERNAZIONALE DELLE
SCIENZE STORICHE

EDITED FOR THE
INTERNATIONAL COMMITTEE OF HISTORICAL SCIENCES
VOLS. I-X. 1926-1935.

LIBRAIRIE ARMAND COLIN PARIS
OXFORD UNIVERSITY PRESS LONDON

Reich illustrierte ethnographische Zeitschriften
mit fremdsprachlgen Resumés und reichhaltigen Besprechungen
der Fachliteratur

Erscheinen viermal jährlich in ungef. je 40 Bogen Stärke:

ETHNOGRAPHIA-NÉPÉLET

Zeitschrift der Ungarischen Ethnographischen Gesellschaft

Redigiert von Univ. Prof. Dr. István Györfly

INHALTSAUSZUG AUS DEM JAHRGANG XLVIII. (1937.)

Tamás L. Siebenbürgen und die rumänische Frühgeschichte. — Györfly I. Die großkumanische Tracht im XVIII. Jahrhundert. — Vajkai-Wagenhuber A. Beiträge zur Volksmedizin Oberungarns. — Luby M. Die Geisteswelt der Hirten im ungarischen Alföld. — Volly I. Tonalitätswechsel in den volklichen Potpourris. — Szabolcsi B. Ostjakische und wogulische Melodien. — Szendrey A. Die Zergliederung der volklichen Gesellschaft. — etc.

Abonnementspreis jährlich Schw. Frc. 15.—

ANZEIGER DES ETHNOGRAPHISCHEN MUSEUMS

Herausgegeben durch der Ethnographischen Abteilung des
Ungarischen Historischen Museums

Redigiert von Priv. Doz. Dr. Lajos Bartucz

INHALTSAUSZUG AUS DEM JAHRGANG XXIX. (1937.)

Kovács L. Die ungarischen Pflüge des Ethnograph. Museums zu Budapest. — Gunda B. Volkswirtschaft im Bodvatal. — Palotay G. Türkische Nachklänge in der Leinstickerei von Kalotaszeg. — Vajkai-Wagenhuber A. Bauten des slovakischen Volkes in der Umgebung von Budapest. — Gonda B. Eine südeurop. Kulturschicht im Gerätmaterial d. ungar. volklichen Landwirtschaft. — Palotay G. Das Spinnen u. Färben d. Schaffwolle bei den Székeln. — Herkely K. Wiegentypen in Ungarn. etc.

Abonnementspreis jährlich Schw. Frc. 20.—

Hauptkommissionär

EDMUND STEMMER

Wissenschaftliche Buchhandlung

Budapest (Ungarn), V., Gróf Tisza István-utca 14.

Imprimé par Sárkány-nyomda S. A. Budapest, VI., 9 rue Horn Ede
Resp. pour l'impr.: A. et J. Wessely

LA RÉFORME ET LES ROUMAINS DE TRANSYLVANIE.

1.

Christianisme de l'Orient et christianisme de l'Occident.

La Réforme a été l'oeuvre de l'esprit chrétien occidental. Elle a beau, dès le moment de son apparition, prendre violemment position contre l'Eglise catholique romaine, il n'en reste pas moins que, du point de vue historique, ce n'est qu'au sein de cette église qu'on peut comprendre son origine, dans le christianisme oriental elle serait inconcevable. En effet, plusieurs siècles même avant que ne s'accomplisse la rupture définitive entre les deux églises (1054) se révèlent déjà des divergences essentielles entre le christianisme oriental et occidental et ce sont ces divergences qui nous font comprendre qu'une réforme semblable à celle provoquée par Luther, Calvin et tous les autres réformateurs n'était possible que dans certaines conditions qui, réalisées dans le christianisme occidental, faisaient complètement défaut dans le christianisme oriental.

Selon la doctrine du catholicisme romain le fardeau le plus accablant qui pèse sur l'homme avant sa participation à la rédemption c'est le péché, pour les chrétiens orthodoxes, c'est la mort. Le don le plus précieux apporté par la rédemption est donc d'une part la rémission des péchés qui fait des hommes les enfants de Dieu, d'autre part l'immortalité, l'accession et la participation à la vie divine éternelle. Le chrétien d'Occident sait par la Bible que „la rançon du péché c'est la mort” (Romains 6: 23) et que c'est le Christ ressuscité, prince de la vie, qui rappellera les siens d'entre les morts pour les faire participer à la gloire de la vie éternelle. Le chrétien orthodoxe sait également par la Bible

que „l'aiguillon de la mort c'est le péché" (1. Corinthiens 15: 56) et que sans la rémission des péchés il n'est pas possible d'accéder à la vie éternelle.

Toutefois, en Occident, toute l'organisation de l'Eglise et en particulier du culte repose essentiellement (comme on le voit d'emblée) sur un effort tendant à assurer au croyant la rémission des péchés tandis que l'organisation de l'Eglise orthodoxe aspire avant tout à communiquer aux fidèles les bienfaits de l'immortalité et cela dès ce bas monde. La question fondamentale soulevée par la Réforme — question qui tourmentait Luther au couvent — est une question également très caractéristique de l'esprit religieux occidental. „Comment puis-je être assuré que Dieu m'accorde sa grâce?" A cette question la Réforme donne une réponse essentiellement différente de celle du catholicisme, en faisant dépendre la justification et le salut de l'homme pécheur uniquement de la grâce, don gratuit de Dieu, obtenu par la foi seule. Toutefois cette réponse, tout comme d'ailleurs la question soulevée, exprime parfaitement l'esprit éminemment éthique et personnaliste du christianisme occidental.

Pour l'Occident la conséquence du péché a été d'assujettir l'homme à la mort. Pour l'Orient, parmi toutes les misères qui frappent l'homme mortel, il en est une qui est le péché. A ce point de vue le catholicisme romain et le protestantisme de la Réforme reposent, en face du christianisme orthodoxe, sur des fondements spirituels semblables qui sont le caractère éthique et le personnalisme. Le fondement spirituel du christianisme oriental est au contraire un mysticisme impersonnaliste. Son culte en effet, qui aspire à communiquer les bienfaits de l'immortalité, a un caractère essentiellement mystérieux et révèle une parenté intime avec les mystères religieux des païens au temps du Christ. C'est la communication sous une forme sensible des grâces de la vie divine, le but final étant une union bienheureuse et impersonnelle avec la divinité.

En outre le catholicisme romain, en raison même de ce caractère personnaliste et éthique, organise la vie de l'Eglise en vue de diriger les âmes et pas seulement en vue de leur donner les satisfactions du culte. C'est pourquoi il attache incomparablement plus d'importance à l'autonomie de l'Eglise, à sa liberté, à son indépendance vis à vis de l'Etat et du peuple que l'église grecque orientale qui n'est guère qu'une institution chargée de donner aux âmes la nourriture mystique du culte. En Occident on a bien vu se former dans les temps anciens ou modernes des

églises d'état, des églises nationales, mais contre elles le véritable esprit du christianisme occidental s'est toujours dressé plus ou moins vite. Les querelles des papes et des empereurs, la résistance de Calvin à toutes les tentatives pour asservir l'église à l'état de Genève ont été des luttes engagées pareillement pour défendre la liberté de l'Eglise. Par contre, en Orient, la forme normale, caractéristique de la vie de l'église, telle qu'elle subsiste depuis 1000 ans, est celle de l'église d'état. Etroitement mêlée à la vie de la nation elle représente, à part le dogme et la liturgie, une sujétion totale vis à vis de l'Etat. Cette subordination exclut la possibilité de cette liberté de mouvement dans la vie de l'Eglise qui en Occident a permis la Réforme.

Cette même subordination jointe au caractère mystique et impersonnaliste de ce christianisme reposant trop exclusivement sur le culte, nous fait saisir un troisième point de différenciation. Le christianisme oriental observe en face du monde une attitude passive tandis que le christianisme occidental adopte une attitude beaucoup plus active. L'Occident, lui aussi honore beaucoup l'héroïsme passif dans le martyr, là où il est à sa place. Toutefois la figure idéale du chrétien occidental est avant tout celle du chrétien qui crée, qui agit pour marquer de son empreinte le monde et la vie; c'est le missionnaire, le chevalier qui mène le bon combat pour la cause chrétienne. C'est le disciple du Christ qui s'occupe des pauvres, des malades, qui ouvre des écoles, qui fait aboutir des réformes sociales, qui au besoin se mêle de politique. Saint François d'Assise et Zinzendorf, Saint François de Sales et Francke, Calvin et Loyola, Godefroy de Bouillon et Cromwell, Don Bosco et Shaftesbury, Pierre Pázmány et Abraham Kuyper en sont les plus éclatants exemples. Le catholicisme romain et le christianisme orthodoxe considèrent l'un et l'autre la vie monacale comme la forme de vie chrétienne la plus parfaite qui puisse être réalisée sur terre. Mais tandis que l'esprit du christianisme occidental a pu produire la personne d'un Luther, la vie monacale de l'Orient se confine depuis 1500 ans dans une contemplation uniquement passive et n'a jamais été à même de raviver l'Eglise et au delà le monde. De là vient que l'Eglise en Occident (aussi bien l'Eglise catholique romaine que l'Eglise réformée) constitue un des facteurs les plus puissants de l'évolution sociale et du progrès culturel. L'Eglise orthodoxe, au contraire, est devenue la gardienne consacrée de l'immobilité sociale, le bastion de l'ultraconservatisme.

L'Occident et le sentiment de sa responsabilité envers l'Orient.

Le christianisme occidental depuis le grand schisme s'est toujours efforcé de reconquérir l'Orient. Dans ces efforts de reconquête, à côté de la préoccupation du salut des âmes, du souci de la liberté de l'Eglise et d'autres mobiles religieux d'un ordre très élevé, intervenaient naturellement des points de vue politiques. En face de l'Islam qui représentait un danger aussi bien politique que religieux, l'unification du christianisme oriental et occidental sous la direction d'une seule et même Eglise, apparaissait du point de vue du salut de l'Europe Centrale et Orientale comme une nécessité politique de tout premier ordre. Mais si la politique semblait parfois (par exemple au concile de Florence en 1439 à la veille de la chute de Constantinople) favoriser la cause de l'union des deux Eglises, elle lui portait aussi souvent un grand préjudice. Non seulement il était dans l'ensemble de plus en plus difficile de rapprocher les conceptions religieuses de l'Occident et de l'Orient de plus en plus divergentes depuis le grand schisme, mais en outre des oppositions d'intérêts politiques, des rivalités de puissance, des antipathies nationales ou raciales très violentes bien qu'à demi conscientes, contrariaient singulièrement ce rapprochement. Néanmoins, malgré d'incessants échecs, la conscience chrétienne de l'Occident n'en gardait pas moins le sentiment de sa mission. Malgré toutes les considérations politiques qui constamment intervenaient, le point de vue chrétien qui allait, lui, au fond de la question, continuait de s'affirmer. Le grand projet de la reconquête de l'Orient n'a jamais été abandonné et ne l'est pas non plus d'ailleurs aujourd'hui.

La Réforme, fille de l'Occident, ne pouvait faire autrement que continuer de semblables efforts. Naturellement, étant donné les circonstances, il était inévitable qu'elle poursuivît une politique religieuse hostile à Rome et qu'elle cherchât en l'Eglise orthodoxe une alliée contre la papauté. C'était, pour toutes les raisons indiquées, une parfaite illusion. Toutes les affinités profondes reposant sur la commune spiritualité occidentale qui unissaient le catholicisme et le protestantisme étaient beaucoup plus puissantes et durables que les quelques points de contact, d'ailleurs purement extérieurs, qui pouvaient exister entre le protestantisme et l'Eglise orthodoxe (rejet de l'autorité papale et du dogme du purgatoire, mariage des prêtres, communion sous les deux espè-

ces). C'est là-dessus pourtant que, dans son ardeur de conquête, le protestantisme des premiers temps faisait reposer ses espoirs aussi ardents que peu fondés d'une union avec l'Eglise orientale. Les théologiens de la réforme, en tête le grand Mélanchthon, tombèrent pour la plupart dans cette illusion parce que, en se plongeant dans l'étude des pères de l'Eglise grecque (cela sous l'influence de la philologie de la Renaissance), ils s'étaient forgé une image aussi idéale que possible des cinq premiers siècles du christianisme orthodoxe. En revanche, ils ne connaissaient pas tel qu'il s'était révélé depuis environ mille ans le vrai visage de l'Eglise et du peuple orthodoxes. Il eût été malaisé d'ailleurs de le connaître lorsque les peuples chrétiens de l'Orient vivaient éloignés de tous les centres de développement religieux et culturel de l'Europe et pour la plupart sous la domination des Turcs. Quant à ceux qui pouvaient connaître le visage quotidien du christianisme oriental pour l'avoir contemplé de près, pour en avoir eu une expérience personnelle, bien rares étaient parmi eux les théologiens capables, de tracer la ligne de démarcation entre les deux religions d'une manière aussi précise et aussi catégorique que Pierre Melius (1535?—1572) qui avait connu de très près les Roumains et les Serbes. Evêque de l'église réformée de Debrecen il a souvent parlé avec la sincérité intransigeante qui le caractérise des doctrines du christianisme orthodoxe, de ses pratiques et de son organisation, le condamnant avec la même rigueur que l'Eglise du pape. Rien ne permet à ce propos de penser que, s'appuyant sur les ressemblances extérieures ci-dessus mentionnées, il ait senti les orthodoxes plus près de lui que les catholiques. Bien au contraire, à en juger par certains passages, il tenait, semble-t-il, les Roumains et les Serbes pour beaucoup plus arriérés au point de vue religieux que les catholiques. Il voyait en eux l'incarnation de la foi aveugle et, en outre, dans sa fierté de noble hongrois il les considérait comme un peuple de tout à fait second ordre.

Le passage suivant caractérise bien l'attitude qu'il adoptait à l'égard de ces fanatiques: „Dormez bien ô brigands: Valaques, Rasciens! Mais Dieu vous réveillera. Il appellera contre vous le témoignage du ciel et de la terre! Devant Lui rien ne vaudra votre excuse: Oh, c'est assez que notre prêtre sache si j'irai au ciel ou non.”¹ Il est juste de constater aussi que, par ailleurs, ce fer-

¹ *Magyar prédikációk... 1563 („Sermons hongrois“)*, p. F1. — Etienne Nyilas de Milota, un des successeurs de l'évêque Melius, va jusqu'à déclarer

vent prédicateur de la parole de Dieu ne manque pas de souligner tout particulièrement la responsabilité qui doit être assumée envers cette „lie” de la population par tous ceux qui ont la vocation de prêcher la doctrine chrétienne: „nous autres prédicateurs nous ne méprisons pas ce pauvre et stupide peuple de Valaques, mais nous l'enseignons comme l'avait fait le Christ”.²

C'est un fait à remarquer pourtant qu'en dehors de quelques déclarations de principe de ce genre, nous ne savons rien des démarches effectives de Melius en vue de l'évangélisation, au sens protestant du mot, des peuples orthodoxes habitant la Hongrie. Chez tous ceux, par contre, dont les efforts tendaient réellement vers ce but (non seulement à l'époque de Mélanchthon et de Melius mais un siècle encore plus tard) on trouve une conception commune qu'exprime Etienne Geleji Katona, le docte et énergique évêque réformé, un des plus grands promoteurs de la Réforme parmi les Roumains de Transylvanie.

Il voyait bien que le plus grand obstacle à la réforme roumaine était le tissu de superstitions qui enveloppait la croyance populaire. Néanmoins il affirmait: „A part le culte des Saints et des images et la manière dont procède le Saint Esprit je ne vois pas de différence entre la foi grecque orthodoxe et la nôtre. La seule différence est dans les cérémonies et les statuts que l'Eglise grecque ne peut maintenir qu'en affirmant qu'ils sont ordonnés par l'Eglise ancienne, ce que font également les Papistes.”³ C'était là une manière de fermer de bonne foi les yeux à la réalité, attitude qui lui était inspirée par ce chimérique espoir de la grande coalition de l'Orient et de l'Occident contre Rome. Mais derrière une telle conception, aussi bien chez Geleji que chez Mélanchthon ou Melius, se dissimulait (et c'était ce qui faisait la grande valeur chrétienne du mouvement) un sentiment profond

que cette attitude en matière de foi est „à la valaque”, cf. *Speculum Trinitatis*, 1622. p. 14. Cela ne l'empêche d'ailleurs pas d'avoir avec Etienne Katona de Gelej la conviction que „les Eglises grecques étaient bien orthodoxes, elles le sont encore, sans que pourtant les abus et les inconvenances y fassent défaut”. Cf. *Agenda*, 1622. pp. 193—94. C'est d'autant plus intéressant que l'évêque réformé Pierre Károlyi, successeur immédiat de Melius, n'avait pas hésité à fourrer dans le même sac la foi des Valaques, des Rasciens et celle des Papistes en qualifiant ces confessions de „doctrines fausses”, v. *Az apostoli Credónak... magyarázattya* („Commentaires sur le Symbole des Apôtres”), 1584. p. 12.

² *Magyar prédikációk*... p. D.

³ Új Magyar Muzéum IX, 1, 1859, p. 215 (lettres de E. K. de Gelej publiées par A. Ötvös).

de leur responsabilité et de leur mission. „Je crains — écrivait Geleji à Georges I Rákóczy, prince de Transylvanie — que si nous négligeons ces pauvres gens, Dieu ne nous en tienne rigueur. Si maigre que soit le résultat que votre Sérénité pourra obtenir, il n'en sera pas moins heureux. Et s'ils endurecissent leurs coeurs et que votre tentative reste vaine, vous aurez du moins sauvé votre âme devant Dieu, eux par contre seront inexcusables.”⁴

Ce sentiment d'une mission à remplir envers l'Orient joint au désir de créer un front commun contre Rome, tels étaient les principaux mobiles de toutes les tentatives en vue d'introduire l'esprit de la Réforme chez les orthodoxes et plus spécialement chez les Roumains de Transylvanie. A côté de ces mobiles religieux interviennent des mobiles profanes; cela aussi bien chez les catholiques que chez les protestants. Il faut y insister dès le début, car ce mélange inextricable de mobiles religieux et de mobiles profanes, nous le retrouverons constamment dans toutes les tentatives faites pour „évangéliser” au sens protestant du mot les Roumains de Transylvanie. Mais il convient de souligner également que parmi tous ces mobiles profanes qui déterminaient l'activité religieuse et politique de l'époque, il n'y a jamais eu celui d'obtenir par le changement de religion la dénationalisation des Roumains en vue de les fondre dans la nation hongroise. L'Etat protestant hongrois de Transylvanie cherchait aussi peu par la Réforme à magyariser les Roumains que plus tard l'Etat hongrois des Habsbourg ne cherchera à les germaniser en s'efforçant de les amener au catholicisme. Et même — supposons l'impossible — si l'on avait vraiment recherché un tel but, le résultat a été alors exactement le contraire de ce que l'on attendait. Les tentatives des deux grandes églises du christianisme occidental pour se rattacher les Roumains de Transylvanie ont provoqué un renforcement de la conscience nationale roumaine et même, chez la plupart des Roumains, un affermissement et une prise de conscience beaucoup plus nette de leur foi orthodoxe.

⁴ *ib.* p. 204.

Le protestantisme et l'Église orientale.

Le protestantisme luthérien manifeste immédiatement un vif intérêt pour le christianisme orthodoxe, cela pour les raisons déjà indiquées, mais surtout sous l'influence de Mélanchthon qui, en 1559, après avoir pris contact avec le patriarche de Constantinople lui exprima sa conviction que l'Église orthodoxe est l'Église même de Dieu qui sait honorer parfaitement le Christ.⁵ A cet égard Mélanchthon partageait les illusions de Luther qui en 1520 déjà écrivait: „les orthodoxes ont la même foi que nous, baptisent comme nous, prêchent comme nous, vivent comme nous”.⁶ C'est à de telles idées qu'obéissaient les disciples de Mélanchthon, les théologiens de l'université de Tubingue lorsque, à partir de 1573, ils s'efforcèrent de reprendre les relations que leur maître avait amorcées sans pouvoir les continuer. L'ambassadeur en Turquie du roi empereur Maximilien, le baron luthérien David Ungnad, ainsi que le prédicateur de l'ambassade Etienne Gerlach servaient d'intermédiaires. Jacques Andreae chancelier de l'université, Martin Crusius, professeur de l'Université, puis Luc Osiander prédicateur à la cour ainsi que quelques autres théologiens luthériens tout aussi distingués échangèrent de nombreuses lettres sur des sujets de théologie avec l'énergique et érudit patriarche de Constantinople Jérémie II. Ils s'efforcèrent de le convaincre de la vérité de la confession d'Augsbourg et essayèrent ainsi de le gagner, lui et son église, à l'esprit du protestantisme luthérien. Le patriarche, assisté de ses plus savants théologiens, accueillit cette tentative de rapprochement avec une courtoisie toute paternelle, mais sur le fond des questions ne se montra pas disposé à s'écarter d'un pouce de la doctrine de son église. Il soumit à plusieurs reprises à une critique très serrée la théologie de la confession d'Augsbourg. Il souligna avec beaucoup de clarté et de sincérité toutes les divergences essentielles qui se dissimulaient derrière d'apparentes ressemblances et lorsqu'il vit clairement, après un échange répété d'arguments, que ces tentatives pour se convaincre mutuellement étaient absolument vaines, il ne répondit pas à la dernière lettre des théologiens de Tubingue.

Toutefois, l'insuccès de ces tentatives ne mit pas fin aux

⁵ Elert, W. *Morphologie des Luthertums* I, 1931, p. 254.

⁶ *ib.*

relations entre le protestantisme et le christianisme orthodoxe. D'ailleurs, avant même la tentative de Tubingue, une entreprise des plus aventureuses avait été tentée pour introduire directement la réforme luthérienne parmi les Roumains de Moldavie.

Jacques Héraklides Basilikos, connu dans l'histoire roumaine sous le nom de Despot Vodă, l'un des aventuriers de plus grand style du siècle de la Réforme, un Grec d'origine obscure qui, évidemment, faisait remonter sa famille à Hercule, s'empara en 1561 du trône des princes de Moldavie. Deux ans plus tard, il fut dépossédé et assassiné. L'une des causes de la chute de cet aventurier incontestablement très doué et d'une culture pleinement occidentale fut justement qu'au cours de son séjour en Allemagne (surtout à Wittenberg auprès de Mélanchthon) il s'était rallié avec une entière conviction à la cause de la Réforme qu'il voulut introduire dans sa principauté et qu'il allait connaître plus tard aussi sous sa forme suisse calviniste. Pour cela, il s'appuya surtout sur les groupements magyars et saxons de Moldavie et s'efforça par leur entremise d'attirer les couches les plus cultivées du peuple roumain dans cette école supérieure, d'esprit essentiellement protestant, qu'il avait créée à Cotnari, ville habitée en majeure partie de Hongrois et Saxons. Jamais encore une école d'un niveau intellectuel aussi élevé n'avait existé dans les deux voïvodats. Il en avait confié la direction à d'éminents savants allemands et polonais. Parmi eux Jean Sommer qui plus tard devenu antitrinitaire et peut-être le gendre de François Dávid prit une part active au mouvement religieux de Transylvanie à l'aile gauche de l'unitarisme. En tout cas il vint à Cotnari et y commença son activité. Par de semblables tentatives, le voïvode s'attira l'hostilité la plus violente du clergé roumain. Le peuple excité par ses prêtres rasa même l'école après la chute du prince.

Dix huit ans après sa mort, un autre aventurier, un nommé „Jean le Saxon" ou Joan Lutheranul, s'empara du trône de Moldavie. Il travailla lui aussi en faveur du protestantisme mais c'était un homme médiocre que le roi de Pologne Etienne Báthory chassa bientôt du pouvoir et sous ses successeurs, les traces même du protestantisme en Moldavie furent effacées complètement.

Ni l'écroulement rapide de ces aventureuses entreprises, ni l'échec de la tentative de Tubingue n'empêchèrent qu'un demi siècle plus tard, sous une forme d'ailleurs beaucoup plus sérieuse (l'initiative venant cette fois de l'église orthodoxe), des efforts ne fussent tentés pour engager le christianisme orthodoxe dans la voie du christianisme de la Réforme.

En 1621 fut nommé patriarche Constantin Lukaris ou Lukar, un crétois d'origine, en religion Cyrille (1572—1638). Ses voyages et ses études dans l'Europe Occidentale lui avaient permis d'acquérir une profonde connaissance du protestantisme et il s'était rallié au calvinisme. En 1629 il fit une profession de foi entièrement dans l'esprit de la Réforme genevoise. Il est bien certain qu'il passait complètement sous silence un certain nombre de questions qui, dans la pratique, étaient d'une importance capitale, comme par exemple l'intercession des Saints, les prières pour les morts. Par contre, pour nombre d'autres questions essentielles (le salut résultant uniquement de la grâce obtenue par la foi seule, la prédestination, l'acceptation de deux sacrements seulement) il adoptait complètement le point de vue de la Réforme calviniste, par suite d'influences surtout hollandaises, anglaises et françaises. Il semble que c'était pour lui un projet bien arrêté que d'amener toute son église au protestantisme calviniste. Toutefois, il voulait dans ce domaine agir prudemment. En effet, lorsque le prince Gabriel Bethlen lui demanda son aide pour convertir les Roumains au protestantisme (cela justement en 1629, l'année même où il avait publié sa profession de foi et c'est sans doute ce qui avait provoqué cette demande) il est curieux de remarquer que, sans répondre par un refus absolu, il contesta qu'il fût possible de rompre les liens de parenté, inconscients peut-être, mais d'autant plus étroits, qui unissaient les Roumains de la principauté de Transylvanie et les habitants de la Valachie et de la Moldavie. A ce point de vue, il voyait clairement les choses, même pour l'avenir. Il ajoutait même: „Si nous donnons la main ouvertement ou en cachette pour faire aboutir cette apostasie, ce serait un tel péché de notre part que tous les tourments de la terre ne pourraient nous en laver”. D'autre part il est certain qu'il a fait traduire le Nouveau Testament en grec moderne. Il voulait donc, tout à fait à la manière des protestants, en faire le trésor commun des fidèles, du moins de ceux de race et de langue grecques. Il est incontestable également qu'il a gagné à la Réforme nombre de prélats et de religieux distingués de son Église. D'ailleurs, dans la lettre à Bethlen citée plus haut, il déclare qu'il ne peut certes pas favoriser les efforts entrepris en vue d'amener les Roumains au protestantisme, mais qu'il n'est pas non plus à même de les contrarier, n'en ayant pas les moyens.⁷

⁷ Cette lettre est publiée dans la collection *Török-Magyarokori Történeti Emlékek* I. Oszt. Okmánytár = *Török-Magyarokori Államokmánytár* II, 1869.

Il voulait vraisemblablement n'avancer que pas à pas, mais le temps lui manqua pour réaliser son projet. Pendant qu'il était patriarche, il dut constamment lutter contre les ennemis de son église et contre ses rivaux jaloux de sa situation. Il dut combattre les intrigues continuelles que Rome provoquait par l'intermédiaire des ambassadeurs des Etats catholiques auprès de la Porte et des Jésuites d'Istamboul. Plusieurs fois même il fut déposé, mais réintégré grâce à l'intervention des ambassadeurs d'Angleterre et de Hollande et c'est sans doute cette situation affreusement difficile qui explique sa réserve vis à vis de Bethlen. Enfin, en 1638, le Sultan Mourad IV auprès de qui il avait été accusé, sans doute faussement, d'avoir conclu des alliances secrètes contre l'état turc le fit étrangler et jeter dans la mer. Après sa mort l'église l'excommunia solennellement. Plusieurs synodes condamnèrent ses doctrines et „l'Homologie orthodoxe" de Pierre Mogila métropolitte de Kiew, publiée en 1640, fixa en formules précises, valables aujourd'hui encore, la doctrine de l'Eglise orthodoxe vis à vis du protestantisme.

Néanmoins, les tentatives pour amener à la réforme les Roumains de Transylvanie reçurent un nouvel élan à ce moment même, et se manifestèrent plus d'un demi-siècle encore après la fin tragique de Cyrille Lukaris.

Országos Széchényi Könyvtár

4.

Les Roumains de Transylvanie au temps de la Réforme.

Au siècle de la Réforme, les Roumains de Transylvanie, à quelques rares exceptions près, étaient un peuple vivant dans un état de demi-nomadisme. La religion orthodoxe n'était qu'une religion tolérée. Le peuple (à part une petite fraction, les familles des 'kenéz' qui s'élevaient peu à peu au rang de la noblesse hongroise dans laquelle elles se fondaient) ne possédait aucun droit politique et du point de vue ecclésiastique, l'organisation était aussi peu consistante que possible. Les prêtres, tout comme les fidèles, étaient dans la condition du servage, il n'y avait pas d'évêques attachés à des sièges particuliers. Les supérieurs de

pp. 138—40. — Dernièrement, au congrès panorthodoxe de théologie (Athènes, 1936), on a envisagé la possibilité que la profession de foi de Cyrille Lukaris pourrait être apocryphe, cf. l'article de H. Koch: *Christliche Welt*, 1937, p. 155. Ces doutes pourtant ne sont guère fondés.

quelques couvents particulièrement importants (l'igoumène = hêgoumenos), prenaient le nom et le titre d'évêque (vlădică) et en exerçaient les droits vis-à-vis des prêtres et des fidèles, mais jamais toutefois dans un rayon nettement déterminé. Ce n'est qu'à la fin du XVI^e siècle que l'on voit s'établir comme siège épiscopal permanent le 'vladicat' de Gyulafehérvár (Alba Julia) dont le titulaire recevra plus tard le titre de métropolitain. C'est lui qui, peu à peu, deviendra le chef religieux de tous les Roumains de Transylvanie, lui-même restant soumis du point de vue ecclésiastique à l'archevêque de Valachie qui sera nommé l'archevêque d'Oungro-Valachie.⁸

Le peuple et le clergé étaient d'un niveau intellectuel également très bas. Le peuple d'ailleurs n'aurait pu s'assimiler sa propre religion orthodoxe et les éléments de l'Évangile, vu son état de complète inculture, même s'il avait compris les cérémonies et pu lire les rares livres religieux qui existaient. Or, il en était incapable, car la langue liturgique de l'Église était le vieux slave, idiome tellement différent du roumain que le peuple aurait été hors d'état de le comprendre. Il en était d'ailleurs de même pour la majorité des prêtres. Leurs études se bornaient à l'alphabet cyrillique, à la lecture du vieux slave et à une connaissance toute extérieure de la liturgie. La seule condition exigée de celui qui voulait devenir prêtre était, au moment de la consécration, le paiement d'une somme rondelette au vladicat.

Pour la majorité des prêtres comme pour le peuple, c'était, dans leur religion, la superstition qui représentait la plus grande force. Cette religion était un mélange de christianisme et de paganisme dans lequel, sous l'influence du bogomilisme, la croyance au diable avait au moins la même importance que la croyance en Dieu. Sur le fond sombre de cette religion se déroulait la lutte éternelle pour le pouvoir entre l'esprit de la lumière et l'esprit des ténèbres.

A en juger par les détails donnés par l'un des plus remarquables savants roumains du siècle passé, la superstition et la magie continuent à jouer dans la vie du peuple roumain de Transylvanie un aussi grand rôle au XIX^e siècle qu'au XVI^e siècle. „On voit les Saints intervenir à côté des dieux païens et de la même manière. Car le peuple ne s'est pas détourné de toutes ces antiques divinités et ne cesse pas de leur témoigner sa fidélité.

⁸ Cette appellation est d'origine byzantine, elle sert à distinguer la Valachie bas-danubienne de la Grande Valachie thessalienne.

Il a peur à la fois des uns et des autres. Il vaut mieux croire trop que pas assez. Le maintien de la magie dans le peuple roumain est la conséquence de cette foi excessive. On croit par exemple que l'homme avant d'arriver jusqu'à Dieu est dévoré par les Saints. C'est pourquoi dans leurs malheurs ils ont recours à différents artifices qu'ils ont hérités de leurs aïeux et qui doivent leur permettre de réaliser leurs désirs en bien ou en mal, beaucoup mieux que les prières dans les églises".⁹ Pour lutter contre ces antiques superstitions de la foi populaire, l'organisation de l'église officielle orthodoxe ne représentait pas une force suffisante. Bien plus, son esprit ritualiste et sa matérialisation continue de la sainteté et de la spiritualité amenait tout naturellement le paysan roumain qui vivait presque à l'état de nature à se livrer à la magie, à essayer d'utiliser les forces divines pour obtenir des bénédictions ou des malédictions tangibles. Les prêtres d'ailleurs qui ne percevaient pas de dîme, celle-ci n'étant accordée qu'aux prêtres et pasteurs des religions reconnues par la loi, tiraient la plus grande partie de leurs revenus de ces pratiques moitié rituelles moitié magiques; comme par exemple la guérison des hommes ou des animaux au moyen de prières ou d'incantations. Leur simple intérêt matériel par suite, les aurait empêchés d'essayer d'amener le peuple à un niveau religieux plus élevé même dans le cas où ils auraient réussi eux-mêmes à se former de la religion une conception plus conforme à la véritable spiritualité chrétienne.

A côté de mobiles politiques d'ordres différents, c'est tout d'abord la découverte de ce total obscurantisme religieux, de cet effroyable paganisme dissimulé sous un nom chrétien qui souleva la conscience chrétienne de l'Occident à vrai dire, dès le moment où les Roumains schismatiques tombèrent sous la domination de la royauté chrétienne de Hongrie. Ces tentatives furent continuées surtout depuis le règne de Louis le Grand (1366) sur l'initiative de l'Etat, avec des résultats variables. Elles s'appliquèrent d'ailleurs non pas aux seuls Roumains, mais à d'autres peuplades orthodoxes établies en Hongrie dont la vie religieuse comme toute la civilisation restait à un niveau très bas comme par exemples les Ruthènes. Parmi les éléments relativement plus évolués au point de vue social et culturel (les familles des kenéz) on réussit à obtenir parfois quelques conversions au catholicisme. Dans le

⁹ Cf. Moldován G. *A román nép varázsköltészete* („La poésie magique des Roumains"): Erdélyi Múzeum V, 1888, pp. 3—4.

district de Hunyad, autour de 1600 encore, ou trouvait dix mille Roumains catholiques dont la conversion datait d'une mission du moyen âge. Mais sur les masses, cette mission resta impuissante.

Sans parler de l'effroyable force d'inertie de la religion populaire, cet insuccès s'explique par l'égoïsme du clergé catholique qui, sans le moindre ménagement, imposa aux schismatiques convertis au catholicisme la dîme, jusqu'alors inconnue. Il y a le fait aussi que les rois de Hongrie ne réussirent pas d'une manière durable à imposer leur droit de suzeraineté aux deux voïvodats qui déjà au moyen-âge avaient souvent une politique opposée à celle de la royauté hongroise. Du point de vue religieux, bien que les rois de Hongrie aient installé sur leur territoire des évêques missionnaires (Milkó, Argyas = Milcov, Argeş) le peuple des voïvodats gardera une fidélité tenace à l'église orthodoxe et par les contacts qu'il garde avec ses frères de race en Transylvanie les renforcera eux aussi dans leur foi.

Et ainsi la Réforme, cette nouvelle branche issue du christianisme occidental, allait avoir pour tâche de reprendre toutes ces tentatives du catholicisme qui n'avaient pas abouti.

5.

Országos Széchényi Könyvtár

La mission luthérienne en Transylvanie.

Ce furent les Saxons — l'élément ethnique le plus évolué de la Transylvanie d'alors définitivement gagné à la cause du protestantisme dès la première moitié du XVI^e siècle — qui, les premiers, eurent conscience de la mission qui leur était échue et qui les portait à répandre autour d'eux les idées de la Réforme.

Mélancthon, renseigné par ses relations transylvaines, croit savoir dès 1539 que la doctrine luthérienne avait déjà pénétré parmi les Valaques.¹⁰ Que l'idée de leur porter le protestantisme, ait été une première fois envisagée par Honter lui-même, le grand réformateur des Saxons et que celui-ci ait eu à ce sujet un échange de vues avec ceux de Wittenberg, nous le savons par une lettre à lui adressée de cette ville en 1544.¹¹ Au cours de

¹⁰ *Corpus Reformatorum* III, 629. Cf. V. Frankl, *Mélancthon és magyarországi barátai* („Mélancthon et ses amis de Hongrie”): dans la revue *Századok* 1874, pp. 181—82.

¹¹ K. K. Klein, *Der Humanist und Reformator Joh. Honter*. 1935, p. 275.

cette même année 1544, paraît à Nagyszeben (auj. Sibiu) — un des foyers les plus actifs de la Réforme saxonne de Transylvanie — le premier produit de la littérature roumaine qui ait été imprimé, un catéchisme luthérien, écrit en langue populaire, mais imprimé encore en caractères cyrilliques, dont aucun exemplaire ne s'est, à notre connaissance, conservé jusqu'à nos jours, mais dont la parution ne peut être mise en doute. „On dit que les Valaques ont accepté, eux aussi, l'Évangile" écrit Guillaume Farel, un collaborateur célèbre de Calvin, à l'autre Pierre Viret, en date du 10 avril 1546.¹²

L'ouvrage en question était selon toute probabilité une traduction de quelque catéchisme de Luther lui-même ou bien, pour le moins, un manuel d'instruction religieuse conçu dans son esprit et rédigé selon la doctrine de la Réforme. Il se peut que pour le fond, il ait été identique au catéchisme en langue grecque écrit par Valentin Wagner, directeur d'école, puis pasteur à Brassó, et édité par lui en première édition peut-être à ce moment même. Wagner avait le désir de gagner les Grecs habitant la ville de Brassó (auj. Braşov) à la cause de la Réforme, et l'ambition plus lointaine, de déclencher ainsi, conformément aux vues de Mélanchthon, le mouvement de la Réformation dans toute l'Église orthodoxe. Animé de ces intentions, il envoya — sans résultat, ce qui était à prévoir — un exemplaire du catéchisme grec au patriarche de Constantinople.

Les Saxons de confession luthérienne, remplis d'un grand zèle, se mirent donc en devoir de convertir au protestantisme les populations orthodoxes vivant dans leur voisinage immédiat et il était dans la nature des choses qu'ils voulussent tenter un premier effort parmi les Valaques, tout proches.

La ligne de conduite qu'ils s'étaient fixée, était d'inspiration éminemment occidentale, humaniste et protestante; c'est par l'usage de la langue populaire, son assouplissement et son développement, que l'on devait tâcher de gagner le peuple à des idées plus élevées en matière religieuse. Les maires de la ville de Brassó ainsi que le conseil municipal, se mirent à la tâche, de toute

¹² *Corpus Reformatorum* XXX, 325. Cf. J. S. Szabó, *A helvét irányú reformáció elterjedése* („La propagation de la Réforme à tendances helvétiques”), p. 132 (dans l'appendice de la traduction hongroise de l'ouvrage de G. Loesche sur l'influence de Calvin). Budapest, 1912.

l'ardeur de leur enthousiasme. Pour commencer, on s'attaqua à la conversion des serfs valaques vivant sous l'autorité seigneuriale de la ville.

Entre 1559 et 1581, paraissent, sortis des presses d'une imprimerie spécialement installée à cet effet et dirigée par un diacre venu de Târgoviște, nommé Coresi, des ouvrages écrits en langue roumaine: un catéchisme luthérien (1559) intitulé „*Intrebarea Creștinească*” (Question Chrétienne) et dont l'unique exemplaire existant aujourd'hui a été reproduit et publié en fac-similé par M. I. Bianu en 1925;¹³ une traduction des Évangiles, celle des

¹³ Sur les catéchismes de 1544 et de 1559 v. maintenant l'étude intéressante de N. Sulica: *Catehismele românești din 1544, Sibiu, și 1559, Brașov* publiée dans *Anuarul liceului de băeți „Al. Papiu Ilarian” din Târgu-Mureș pe anii 1932—33, 1933—34, 1934—35* (tirage à part, 1936). S'opposant à l'avis de la plupart de ses prédécesseurs il cherche à prouver que les Saxons ne se souciaient que des bénéfices que pouvait leur rapporter la mise en vente de livres imprimés en roumain (cf. aussi A. Rosetti, *Recherches sur la phonétique du roumain au XVI^e siècle*. Paris, 1926, p. 4). Les arguments philologiques par lesquels il soutient la thèse des originaux hongrois des deux catéchismes roumains, différents par leur contenu, méritent une attention particulière. Cependant il refuse tout mérite d'initiative non seulement aux Saxons de Transylvanie mais également aux protestants hongrois (par suite d'une erreur singulière il parle constamment de „réformés”). Les initiateurs de la Réforme roumaine transylvaine, à son avis, ne peuvent avoir été que des Roumains de race qu'il tâche de dépister parmi les membres de l'aristocratie protestante transylvaine de l'époque (1540—1560) dont plusieurs étaient d'origine roumaine (Gaspard Drágfi, Michel Csáki, Gaspard Békés). Cette hypothèse a pourtant le désavantage de ne pas être basée sur des faits concrets et sur des témoignages historiques. Il nous semble difficile d'admettre que les nobles transylvains mentionnés fussent pénétrés de la conscience de leur race et de leur appartenance ethnique. Devenus membres de la „*natio hungarica*” ils se sentaient Hongrois et leurs faits et gestes sont là pour plaider péremptoirement en faveur de cette affirmation. Il est surtout notoire que la famille de Gaspard Drágfi était unie aux familles des aristocrates hongrois les plus distingués par la consanguinité de plusieurs générations. En outre nous savons que Gaspard Drágfi et, dans une mesure plus modeste, Michel Csáki et Gaspard Békés, étaient de grands protecteurs du protestantisme en Transylvanie et dans les territoires annexés, l'histoire connaît plus d'un témoignage de leur activité dans ce domaine, mais rien ne trahit qu'ils eussent fait la moindre démarche dans l'intérêt de la réformation des Roumains. C'est à Erdőd, propriété de Drágfi, et sous la protection de sa veuve que se réunit en 1545 le premier synode des protestants hongrois dont les décisions et les participants nous sont bien connus. Or, aucune des décisions n'a trait aux Roumains, aucun des participants n'est Roumain. Voilà qui serait bien inexplicable si l'on voulait supposer — en épousant l'opinion de M. Sulica — que le catéchisme de 1544 fût traduit grâce à l'initiative de Drágfi. Jusqu'à la preuve du contraire il faut donc bien souscrire à l'avis

Actes des Apôtres, un rituel, un psautier, un commentaire, ouvrages imprimés tous en caractères cyrilliques mais dont les termes sont calculés de façon à toucher le coeur et l'esprit du peuple. Il est de fait qu'il sortira de ces presses un bon nombre d'ouvrages liturgiques en vieux slave, mais ce sera dans un calcul purement commercial, — ces publications constituant un article de vente facile et très demandé —, alors que l'édition d'écrits religieux ou d'intérêt culturel en langue roumaine sera dictée par les considérations supérieures d'une mission à remplir.

Ces productions littéraires sont les seuls témoignages qui soient parvenus jusqu'à nous de l'effort tenté par les réformateurs saxons. En dehors de la tentative de Brassó, nous n'avons connaissance d'aucune activité évangélistrice. Il n'en reste pas moins que ces manifestations d'ordre littéraire du protestantisme luthérien constituèrent un don de grande valeur fait au peuple roumain. D'une part, elles ont immédiatement mis à sa portée la parole divine, la doctrine du Christ, une première fois, elles ont jeté une lumière crue sur les croyances populaires, obscur mélange de superstitions et de sorcellerie, et, d'autre part, c'est grâce à elles que s'est constituée, homogène et dominant les dialectes, la langue littéraire roumaine, „concise et belle" ainsi que le dit M. Nicolas Iorga.¹⁴ Cette langue littéraire sera le moyen

de ceux qui tiennent les Saxons pour les premiers réformateurs des Roumains et de tous les peuples de la Transylvanie. La thèse de M. Sulica, d'après laquelle le catéchisme de 1559 et peut-être même celui de 1544 remontent à des originaux de langue hongroise, ne saurait être nécessairement incompatible avec ces faits historiques. Cela montrerait simplement que les Saxons peuvent avoir eu moins de peine à trouver des personnes comprenant le hongrois que des traducteurs connaissant suffisamment l'allemand littéraire. C'est ainsi qu'on a pu recourir à l'un des catéchismes luthériens hongrois qui, à cette époque, étaient déjà dans toutes les mains. Cf. encore la critique de F. Michaelis qui, sur plus d'un point, ne manque pas d'à-propos: *Der sächsische Ursprung der ersten Druckschriften in rumänischer Sprache: Siebenbürgische Vierteljahrschrift*, 1937, p. 273, ss.

¹⁴ Cf. *Geschichte des rumänischen Volkes*, 1905, vol. II, p. 117. — Dans une conférence donnée à la Faculté de théologie protestante de Paris (cf. *Revue Historique du Sud-Est Européen*, 1930, VII, avril—juin) M. Iorga traite des efforts saxons et hongrois déployés dans l'intérêt du convertissement religieux et du rehaussement culturel du peuple roumain d'une façon très superficielle. Il garde un silence voulu sur des faits d'importance capitale. Il omet de souligner que c'est précisément la propagande protestante qui a donné aux Roumains les premiers livres imprimés en leur langue. Ce qui est encore plus singulier c'est que le savant roumain n'attire pas l'attention de son auditoire français sur le fait que les célèbres psaumes de Marot-Bèze ont été traduits en roumain par l'intermédiaire de textes hongrois.

d'action le plus puissant d'une civilisation nationale qui ne tardera pas à se développer ultérieurement.

Il se peut — bien que la certitude nous en manque — que certaines des traductions des livres bibliques, imprimées par Coresi, soient d'origine non pas luthérienne, mais hussite. L'agitation hussite, réprimée en Hongrie par l'Inquisition, s'était en effet — en passant par la Transylvanie — répandue en Moldavie, du fait des prédicateurs taborites et de l'exode massif des fidèles. Là, elle pouvait susciter en conformité avec l'esprit de la secte, des traductions partielles de textes bibliques en langue non seulement hongroise, mais déjà roumaine. Il n'est pas impossible qu'à l'imprimerie de Coresi, on ait utilisé, pour certaines publications, ces traductions manuscrites. Même si cette hypothèse se trouvait confirmée — et elle ne l'a pas été d'une façon satisfaisante —, cela ne diminuerait en rien le rôle capital du protestantisme luthérien dans la création de la langue littéraire roumaine — encore que susciter une langue de littérature ne fût à aucun degré le but poursuivi par les réformateurs, ces derniers n'ayant visé qu'à la conversion religieuse des Roumains.

6.

La mission calviniste au XVI^e siècle.

Cependant, la plus curieuse des publications de Coresi, devenue de nos jours une des plus rares, le *Tâlcul Evangheliilor și Molitevnic rumânesc*, — un commentaire de l'Évangile jointe à un rituel —, parue probablement en 1564, a été publiée grâce à une subvention siculo-hongroise. Les frais de l'édition furent payés par Nicolas Forró de Háperton, gentilhomme sicule de haute naissance, qui avait peut-être pris une part plus ou moins active à l'établissement même du texte de la traduction. Donc à ce moment le protestantisme hongrois s'était déjà associé aux efforts tentés pour introduire la Réforme parmi les Roumains, efforts qui devaient ultérieurement prendre une grande ampleur.

L'élément hongrois, qui jouissait dans l'Etat transylvain autonome d'alors, d'une hégémonie de fait sur les autres races, venait d'entrer dans la période critique de ses luttes religieuses. C'est au cours de cette même année 1564 que, dans sa grande majorité, il rompit avec la foi luthérienne qu'il avait — sauf une

fraction restée catholique — professée durant une quinzaine d'années et qu'il adhéra à la confession réformée, à peu près selon Calvin. Aussitôt après, ce furent les débuts du mouvement anabaptiste-antitrinitarien qui pour une longue période, introduisirent dans ce milieu des troubles violents et firent peser sur l'unité magyare, tant dans les districts sicules que dans les comitats, la menace d'un morcellement en sectes fanatiques.

Pendant ces années mouvementées, l'hostilité envers le catholicisme prend sa forme la plus aiguë. D'un autre côté, le désir s'exacerbe de propager la parole divine et d'imposer le triomphe rapide et complet de la Réforme. Comme ces aspirations furent encouragées par les pouvoirs publics détenus par des protestants, avec, à leur tête, le jeune prince Jean Sigismond (János Zsigmond), entraîné lui-même dans le courant violent d'une activité réformatrice passionnée, il n'est pas pour nous étonner si, à côté des moyens de persuasion, on utilise dans cette lutte, la pression exercée par l'autorité et l'usage de la force.

La diète de Nagyszeben, siégeant en 1566, désireuse de faciliter la propagation de la parole de Dieu, manifesta sa volonté de débarrasser le pays de „toute idolâtrie et de tout ce qui constitue un blasphème contre Dieu”. Dans l'intention de seconder les ouvriers de la Réforme roumaine, elle déclara que „les pasteurs des Valaques dirigent des aveugles, aveugles eux-mêmes” et que „ils ont mis en danger et leur propre salut et celui de la communauté”. La diète décida que tous les prêtres valaques, évêques ou simples moines, „seraient à l'avenir tenus d'avoir un entretien au sujet de la Bible avec le superintendant et évêque Georges et d'arriver à la compréhension de la vérité, et que, s'ils refusaient d'accueillir la vérité saisie et discernée, ils seraient démis de leurs fonctions”. Tout le monde serait tenu de se soumettre à l'autorité de l'évêque Georges (György), ainsi qu'à celle des pasteurs nommés par lui. „Ceux qui se livreraient à quelque acte d'hostilité contre ces derniers, seraient frappés de la peine prévue pour les coupables de lèse-majesté”.

En 1568, la diète de Torda reprit ces sévères dispositions. („Que votre Majesté veuille bien donner toute liberté de répandre l'Évangile et qu'elle châtie ceux qui dans leur témérité s'y opposeraient.”) Cette diète accorda en même temps une liberté d'action sans réserve à toute propagande d'inspiration protestante surtout à celle des antitrinitaires et des anabaptistes —, liberté d'action sans exemple dans toute la législation européenne de

l'époque et qui ne tarda pas par la suite à subir des restrictions considérables.

Visiblement, les conséquences de deux principes contradictoires s'étaient conjuguées et avaient poursuivi parallèlement leurs effets. C'était d'abord le principe de la religion d'Etat, hérité du moyen âge et adopté par le protestantisme conservateur (luthérien et réformé), puis celui, plus spiritualiste, de l'ultra-protestantisme selon lequel il serait vain de prétendre assujettir Esprit et Verbe à des dogmes et à des articles de foi, de vouloir les faire entrer dans le cadre des institutions légales.

L'Etat transylvain avait voulu faire accéder ses sujets valaques, plongés dans les ténèbres spirituelles, à la liberté de conscience et au libre choix de leur foi religieuse. Mais il avait cru pouvoir brûler les étapes normales de l'évolution. Pour réaliser la liberté religieuse, il se laissa entraîner à employer des moyens qui contredisaient toute liberté. Toutefois la réalité ne se conforme jamais complètement à l'injonction des principes. Les mêmes principes qui, dans l'atmosphère purifiée d'un univers théorique, apparaissent comme irréductiblement opposés, peuvent fort bien frayer ensemble pour un temps, à la faveur des contingences de la vie de chaque jour, faite de luttes et de compromis.

Les chefs protestants ou bien ultra-protestants de l'Etat transylvain, purent voir un encouragement à leur zèle dans la circonstance que, dans la minorité plus cultivée du clergé orthodoxe, déjà touchée par l'influence des idées de la Réforme luthérienne, il s'était trouvé quelques prêtres qui avaient adopté la doctrine protestante et qui, grâce à leur ascendant sacerdotal, avaient commencé à la répandre autour d'eux. A l'exemple des protestants, ils éalisaient leurs superintendants ou évêques.

Le premier que nous connaissions parmi ces évêques valaques, fut Georges de Szentgyörgy (Szentgyörgyi György), dont on rencontre le nom dans le texte des décisions des diètes mentionnées plus haut. Il se peut que Georges de Szentgyörgy eût été déjà en 1550, titulaire d'un évêché claustral et qu'ainsi, il ait gagné à la cause protestante nombre de prêtres et fidèles de son diocèse.¹⁵

En 1567, l'évêque Georges réunit en synode les prêtres ayant adhéré au protestantisme — dans ce trait, il faut encore voir une

¹⁵ Palia d'Orăștie I, 1935, éd. Mario Roques, p. IX.

caractéristique protestante —, et là, il fut décidé qu'à l'office divin, au lieu du vieux slave, l'usage du roumain serait obligatoire à l'avenir. Georges et ses deux successeurs à la chaire épiscopale, Paul puis Michel Tordási, exercèrent leur sacerdoce dans l'esprit du calvinisme. Les deux Tordási réunirent également des synodes très importants.

Il nous est permis de supposer que le courant d'idées anti-trinitarien-anabaptiste, dont la vogue devait passer aussi brusquement qu'elle était venue, n'était pas non plus sans avoir exercé quelque influence sur les Roumains. Dans les années 1569—70, un visionnaire valaque d'origine servile, Georges Karácsony, réussit, en prêchant et en prophétisant, à réunir une armée considérable aux alentours de la ville de Debrecen. Son objectif immédiat était de refouler le Turc au-delà des frontières de la Hongrie, mais son véritable but, plus lointain, était bien probablement la fondation d'un „royaume" anabaptiste, tel que celui de Munster, 35 ans auparavant. Son armée de fanatiques, après avoir subi des défaites sanglantes, se dispersa: lui-même fut exécuté.¹⁶

Quant au protestantisme à tendances helvétiques ou calviniennes, c'est également au XVI^e siècle qu'il commença à donner au peuple roumain des monuments littéraires de réelle valeur. La publication Forró-Coresi, mentionnée plus haut, était selon toute probabilité un produit du calvinisme: elle allait être suivie bientôt de publications analogues, sorties des mêmes presses.

Mais le premier livre, écrit en roumain et imprimé en caractères latins, était d'une façon tout à fait évidente d'inspiration calviniste. Paru entre 1570 et 1573, peut-être à Nagyvárad (auj. Oradea), mais bien plus probablement à Kolozsvár, cet ouvrage — dont nous ne connaissons qu'un fragment de quelques pages — comprend la traduction de textes tirés d'un recueil de cantiques hongrois réunis par Pierre Melius et Grégoire Szegedi chefs du mouvement calviniste, ainsi que la traduction de quelques chants pieux de François Dávid, célèbre réformateur luthérien, calviniste et enfin antitrinitaire. Ce livre de cantiques, d'esprit calviniste et présenté en langue roumaine, fut tellement recherché du public qu'une première édition ayant été épuisée en l'espace d'un demi-siècle, le prince Gabriel Bethlen pensait à le faire rééditer. Cette seconde édition ne parut pas en réalité, mais il nous est parvenu plusieurs exemplaires manuscrits,

¹⁶ I. Révész, *Debrecen lelki válsága 1561—1571* („La crise morale de la ville de Debrecen"): Századok, 1936 (passim).

datant du milieu et de la fin du XVII^e siècle, copiés sur l'hymnaire originel et augmentés, ce qui constitue une preuve suffisante de l'usage permanent que l'on en faisait. Un de ces recueils manuscrits, écrit de la main d'un gentilhomme sicule Grégoire Sándor de Agyagfalva (Agyagfalvi Sándor Gergely), et datant de 1642, se trouve dans la bibliothèque du collègue réformé de Debrecen. Un autre, copié en 1697 par Jean Viski, dans celle du collègue réformé de Kolozsvár. Ce dernier tire un intérêt tout particulier de la circonstance qu'il contient à côté des cantiques plus anciens, la traduction intégrale en vers roumains d'un psautier hongrois très estimé à l'époque, imité du psautier français de Clément Marot et de Théodore de Bèze, mis en vers hongrois par Albert Molnár de Szencz quelque 90 ans auparavant. Ainsi, il constitue le premier monument de la littérature roumaine qui, d'une façon détournée, il est vrai, ait été influencé par la littérature française.

L'édition du *Paliia*, traduction des livres I et II de Moïse, parue en 1581—82 à Szászváros (Orăștie) et composée en caractères cyrilliques, fut aussi une entreprise d'inspiration calviniste. Les trois autres livres de Moïse, ainsi que ceux des Rois, ceux de Samuel et une partie des prophètes, existèrent à l'état de manuscrit, mais, selon toute probabilité, ne furent jamais imprimés. Cette entreprise de longue haleine avait pour mécène François Geszti, seigneur banneret, réformé animé d'un grand zèle et pour rédacteur principal, aidé de plusieurs collaborateurs, l'évêque Michel Tordási. La traduction était faite non pas tant sur les textes bibliques originaux que sur la version hongroise de Gaspard Heltai, parue en 1551, et avait été conférée avec une édition améliorée de la Vulgate.

La Bible et le livre de cantiques étaient des véhicules particulièrement bien choisis pour faire pénétrer les idées de la Réforme non seulement parmi le clergé roumain, mais aussi et surtout parmi le peuple. Au point de vue chrétien et ecclésiastique, ils constituent des moyens d'action et de diffusion plus nobles que la pression officielle exercée par l'Etat. Ce dernier procédé, dans ses applications brutales et inconsidérées, ne tardera pas d'ailleurs à être éliminé.

Dans le dernier tiers du XVI^e siècle et au début du XVII^e, la suprématie du protestantisme dans l'Etat transylvain, connut un fléchissement. Le règne des princes catholiques Báthory, puis celui de la maison des Habsbourg, celui enfin, s'intercalant entre les deux, du voïvode valaque Michel le Brave, créèrent une am-

biance hostile, défavorable à la poursuite de l'oeuvre de la Réformation des Roumains. Ils raffermirent même la position de cette partie du clergé orthodoxe qui, s'appuyant sur la grande majorité de la masse populaire, résistait activement à toute tentative protestante. D'autant plus significatif est le fait que, parmi la population roumaine, des îlots protestants, disséminés surtout dans les comitats de Hunyad et de Krassószörény, aux environs des villes de Lugos et de Karánsebes, aient pu, sous la direction de leurs pasteurs, traverser ces temps difficiles — cela malgré la suppression, après la mort de Michel Tordási, de l'épiscopat roumain protestant —, et qu'ils aient ainsi préservé la base indispensable sur laquelle s'élèvera l'oeuvre des princes protestants dont le règne va s'ouvrir.

6.

La mission calviniste au XVII^e siècle.

Au XVII^e siècle, les princes protestants de Transylvanie ne prétendent plus remporter, en ce qui concerne la Réforme valaque, de ces prompts victoires qu'avait escomptées au siècle précédent, l'Etat en son zèle irréfléchi. Leur objectif était de développer patiemment et peu à peu la culture générale du peuple roumain et de relever progressivement le niveau intellectuel de son clergé.

En agissant de la sorte, ils entendaient d'abord détruire le malsain prestige de la superstition et, le terrain ainsi préparé, encourager l'amour des lectures bibliques et le goût des idées protestantes. Avec une grande prudence, ils gardèrent des ménagements pour les rites extérieurs, la masse ayant l'habitude d'y voir l'essentiel de la religion, par contre, ce fut avec une énergie d'autant plus rigoureuse que — en pleine conformité avec les principes fondamentaux du protestantisme — ils cherchèrent à éliminer de l'office divin, le vieux-slave devenu inintelligible, et à lui substituer le roumain, encourageant en même temps la pratique du sermon en langue roumaine, inconnue ou presque antérieurement. Ils ne touchèrent pas non plus à l'organisation intérieure ni à la hiérarchie établie de l'Eglise orthodoxe de Transylvanie. Ils ne maintinrent point l'épiscopat protestant valaque indépendant et acceptèrent l'autorité du vladica de Gyulafehérvár ainsi que celle de l'archevêque de Valachie, sur ceux de leurs sujets qui, formant la majorité, avaient gardé leur foi orthodoxe.

En revanche, ils n'acceptèrent de valider la nomination des nouveaux vladicas que si ces derniers satisfaisaient à certaines stipulations: les vladicas prennent l'obligation de seconder, selon leurs moyens, les princes dans leur oeuvre de propagation de la religion réformée ou, pour le moins, de combattre les superstitions et d'employer le roumain dans la célébration de l'office divin. Les prêtres et les assemblées valaques, ayant accepté le protestantisme dans son intégralité, seront soustraits à la juridiction des vladicas. Ces derniers seront placés sous la surveillance de l'évêque réformé de Transylvanie — mesure sans conteste la plus sévère de toutes — qui contrôle la façon dont les vladicas observent les conditions à eux prescrites et par eux acceptées.

Ce contrôle n'était tout de même pas exercé avec trop de rigueur: aussi ne se trouva-t-il pas un seul des vladicas de cette époque pour satisfaire, sans défaillance, à toutes ces stipulations. L'esprit de l'orthodoxie était trop puissant en eux, trop vivace leur déférence à l'égard de leurs anciens supérieurs hiérarchiques de Valachie et de Constantinople, et trop profondément enraciné dans leurs coeurs le sentiment de solidarité raciale qu'ils éprouvaient pour leurs frères, vivant de côté et d'autre des frontières transylvaines, pour qu'ils fussent disposés à se mettre sans réserve au service de la cause protestante. Ils n'avaient souci que de sauvegarder les apparences, et d'aucuns, après avoir accepté, pour la forme, ces stipulations, y contrevenaient sans cesse, et ceci à telle enseigne qu'ils allèrent jusqu'à refuser d'introduire la langue roumaine dans la célébration du culte.

Les princes prirent en patience ces difficultés, mettant leur espoir dans l'action du temps et surtout dans l'efficacité d'une lente imprégnation par l'ambiance protestante. En croyants sincères, leur conscience évangélique ne cessait de s'inquiéter de la superstition où un trop grand nombre de leurs sujets vivaient enfoncés. Cependant, ils étaient trop bons chrétiens pour vouloir hâter par la violence ce qui, dans le plus profond de leur conviction, ne pouvait être opéré que par l'illumination du Saint Esprit.

En outre, ce qui les invitait à la circonspection, c'était la situation particulière du pays qui les mettait dans l'obligation de ménager les deux voïvodats roumains de leur voisinage, forcés qu'ils étaient par les nécessités de leur politique orientale, de rechercher plus d'une fois, aide militaire et appui diplomatique auprès de ces derniers. Vu la vivacité du sentiment de solidarité raciale qui unissait de côté et d'autre des frontières, les popula-

tions de sang roumain, l'usage de la force, en matière religieuse, eût produit le fâcheux effet de compromettre les rapports de bon voisinage. Si, d'autre part, la Réforme valaque leur offrait l'opportunité de poursuivre des fins d'ordre politique, celles-ci ne pouvaient tendre qu'à créer le sentiment d'une autre espèce de solidarité, celle des esprits, qui réunirait dans la communion de la foi, sujets, même de sang roumain, et Etat, de tendances protestantes. En desserrant, pour les dissoudre finalement, les liens de sentiment, rattachant les Valaques aux Etats voisins, à caractère nettement oriental et balkanique, liens dont la persistance était un danger perpétuel pour la vie de l'Etat transylvain, hongrois et protestant — ce qui fut révélé déjà par le règne de Michel le Brave —, la conscience de cette solidarité, donc, ferait entrer le peuple valaque dans l'orbe de la civilisation occidentale.

Pourtant, ces considérations politiques n'entrèrent qu'à titre tout à fait accessoire, dans les vues des princes de Transylvanie. Leur principale préoccupation, primant vraiment toute autre, était d'ordre religieux, et par voie de conséquence, ecclésiastique et culturel.

C'est devant Dieu lui-même qu'ils reconnaissaient avoir charge d'âme, être comptables des destinées du peuple valaque, et c'est devant son tribunal qu'ils assumèrent la mission de le tirer de la condition, moralement et intellectuellement inférieure, qui était la sienne pour le faire participer à la communauté spirituelle de l'Europe occidentale. Et ceci n'allait pas, dans leur esprit, sans l'obligation de l'amener aux idées de la Réforme. D'une culture universelle, ayant une conscience nette de leurs devoirs de princes chrétiens, acquis corps et âme aux courants d'idées occidentales, ils ressentaient à l'égal d'une indignité le fait que sous leur gouvernement, des populations nombreuses vécut plongées dans l'erreur et l'ignorance. Voilà pourquoi ils firent porter l'essentiel de leur effort sur le problème religieux et le problème culturel. C'est encore le progrès moral qu'ils ont en vue, ainsi que le progrès social, quand, progressivement, ils allègent le clergé valaque, sans distinction de rite ni de culte, des charges matérielles de l'état servile, et quand ils les mettent presque sur le même pied que les pasteurs des confessions reconnues par la loi, jouissant de privilèges nobiliaires.

Une nouvelle impulsion, dirigée avec méthode, fut imprimée au mouvement de réforme religieuse valaque par le grand prince qu'était Gabriel Bethlen. La brièveté de son règne ne lui permit pas de consolider les liens d'une collaboration mal entamée et

défaillante, avec Cyrille Lukaris, ni de la réalisation de ses projets concernant le développement du système scolaire et de l'activité littéraire valaques.

Ces projets furent repris et poursuivis avec vigueur par György I Rákóczy. Il y était poussé, outre la ferveur de ces convictions profondes, par les injonctions sans cesse renouvelées de son homme de confiance, le docte et énergique évêque réformé Étienne Katona de Gelej. Celui-ci — remarquons en passant qu'il avait pris et portait entre autres le titre d'„évêque des Valaques orthodoxes" (entendez: protestants) —, s'était fait le champion ardent de l'idée, répandue alors par toute l'Europe, d'amener par l'élimination des frictions inter-confessionnelles entre Eglises de la Réforme, la constitution d'un puissant front commun, protestant et anti-romain.

C'est à ce mouvement qu'il voulut donner de l'ampleur en reprenant une initiative de Mélanchthon: utiliser les Valaques de Transylvanie pour forcer les portes condamnées des Eglises orthodoxes et pour introduire dans la place l'esprit de la Réforme. L'échec de la tentative de Lukaris ne l'avait pas rebuté. La difficulté, il l'aperçut dans le fait qu'il était bien ardu, sinon impossible, de découvrir, pour le mettre à la tête des Roumains de Transylvanie, un chef d'Eglise qui „acceptât de transformer sa religion in fundamentalibus", car s'il s'en rencontrait un, celui-ci serait du coup excommunié par le patriarche de Constantinople et le peuple des fidèles le rejeterait de son sein. Et cependant, avec l'ingénuité d'une grande foi et avec la ténacité du vrai politique ecclésiastique qu'il était, il multiplia les essais, jamais découragé, pour trouver enfin celui qui, mû par son intime conviction et placé à la tête de son Eglise, fût de force à réaliser progressivement l'oeuvre de la Réforme valaque.

Sa façon de voir se trouve résumée avec beaucoup de clarté dans les „Conditions", sorte de cahier des suggestions qu'il présente à son souverain, en 1640, au sujet du siège de vladica devenu vacant et qui était à pourvoir. Il voulait que l'évêque à nommer s'engageât par serment à fonder une école de langue roumaine — l'église grecque orientale n'en prenant nul souci et ne comptant point d'école en Transylvanie ni même, sauf quelques séminaires d'où les études proprement scolaires étaient bannies, en Moldavie ni en Valachie —, à créer une imprimerie, à décider la suppression du vieux slave comme langue ecclésiastique, à introduire le roumain dans la liturgie, à en faire la langue du prêche, des prières, des chants sacrés et du catéchisme. Il exigeait

que ne fussent admis à la cène que les adultes ayant fait preuve de connaissances au moins rudimentaires et, qu'au cours du baptême et des autres cérémonies religieuses, on eût soin de laisser de côté toute superstition et toute „superfétation papiste”.

Dans les églises, des places assises en nombre suffisant devraient être mises à la disposition des fidèles pour que ces derniers ne fussent pas obligés d'assister au service divin appuyés sur leur bâton de berger, long et recourbé, „ainsi que sur une béquille”. L'adoration des anges et des saints ne devrait plus être permise. L'évêque à nommer serait invité à interdire toutes les pratiques superstitieuses qui entouraient l'ensevelissement des morts, car „elles n'existaient pas au temps des apôtres”. Que le futur évêque ne permette point de „placer dans la bière argent ou victuailles ou objets d'autre sorte”, non plus que de „brûler des cierges” au cimetière, „de presser les âmes des morts de se manifester et de communiquer avec elles”. „Qu'il ne permette point qu'on vénère les images pieuses, les croix et les crucifix en les entourant des bras, en les couvrant de baisers, en se mettant à genoux devant eux”. Qu'il fasse comprendre à ses fidèles le sens du jeûne tel qu'il se dégage de la Bible. „Qu'il supprime l'élection d'une reine, habituelle à la Pentecôte, et la danse des paladins partout et en toute saison... qu'il fasse cesser, au moment de la célébration des mariages, l'habituelle dégustation de miel”.¹⁷

Le prince Georges I Rákóczy ne se contenta pas d'adopter, dans toutes leurs parties essentielles, les desiderata exprimés par son évêque favori, mais encore il fit de nombreuses additions aux stipulations du texte définitif qui devait être signé par le vladica impétrant.

En matière de droit matrimonial, il imposa au vladica et à son clergé, l'obligation de se conformer, pour la célébration et la dissolution des mariages, à l'exercice protestant en vigueur à l'époque en Transylvanie, cela parce que les questions relatives au mariage et au divorce avaient été traitées par le clergé valaque avec un grand arbitraire d'où le calcul intéressé n'était pas absent. Le vladica reçut l'injonction de rétablir à l'intérieur de son Eglise la discipline ecclésiastique dans toute sa rigueur et de l'y maintenir, dût-il recourir au besoin à l'arme de l'excommunication. Il ne devrait rien tenter pour exercer une action sur les Valaques définitivement convertis au protestantisme, ni faire

¹⁷ Új Magyar Múzeum, 1859, p. 216—18.

aucun effort pour les soustraire à la juridiction de l'évêque protestant. Les archidiacres (protopop) et les prêtres devraient se réunir avec le vladica en synode une fois l'an. Dans les affaires offrant des difficultés, le vladica devrait prendre l'avis de l'évêque protestant. Au cas où ce dernier viendrait à lui faire des représentations, il devrait accueillir cette „censure” avec reconnaissance. Les prêtres auraient à élire leurs archidiacres, mais l'archidiacre jugé incapable ne pourrait être destitué par le vladica, agissant de son propre chef, ce dernier devrait suivre la voie légale, porter le cas à la connaissance de l'évêque protestant et ne faire procéder à une nouvelle élection qu'une fois celui-ci dûment informé. Dans les contestations ecclésiastiques d'une certaine gravité, il éviterait de trancher de son propre autorité, sans avoir consulté les archidiacres, et il porterait l'objet du litige devant l'évêque protestant. Il s'interdirait et interdirait à son clergé, de procéder à la célébration et à la dissolution des mariages entre Hongrois, au baptême de leurs enfants, à la sépulture de leurs morts. Il ne serait fait à cette règle qu'une seule exception, en faveur du mariage de couples mixtes où l'homme, Valaque, et la femme, Hongroise, s'accorderaient pour réclamer le ministère d'un prêtre orthodoxe.¹⁸

L'existence de cette mesure d'exception constitue la preuve, irréfutable, que l'activité des princes de Transylvanie, en vue de propager la religion réformée, n'a jamais eu pour mobile des haines de race, ni la secrète ambition d'une magyarisation par voie détournée.

Ils ignorèrent, avec toute leur époque, l'antagonisme des nationalités et des races qui allait marquer le XIX^e siècle. A leur horizon spirituel, aucun fait n'avait encore surgi qui leur permit seulement de concevoir la lutte sans merci qu'elles se livreraient de nos jours. Vus sous cet angle, et du point de vue tant chrétien que simplement humain, ils dépassent de cent coudées le niveau moral de notre temps.

Il n'en reste pas moins qu'ils portèrent sérieusement atteinte à l'autonomie de l'Eglise orthodoxe valaque. A vrai dire, dans leurs façons d'agir, ils étaient beaucoup plus accommodants que ne le feraient supposer les „Conditions” imposées aux vladicas.

¹⁸ Magyar Protestáns Egyháztörténeti Adattár („Recueil de documents relatifs à l'histoire de l'Eglise protestante en Hongrie”), VIII, pp. 107—09.

Ils eurent de grands ménagements dans l'application et firent preuve de beaucoup de douceur. Ainsi, par exemple, on ne donna jamais la moindre suite au projet formé par Etienne Katona de Gelej, de réduire à nouveau à la condition servile les prêtres vалаques réfractaires au protestantisme.¹⁹ Et cependant, ces mesures, prises peut-être en dehors de la légalité, mais d'une entière bonne foi, manquèrent leur but. On pourrait appliquer à presque tous les vladicas, ce que Geleji écrivait à Rákóczy sur l'un d'entre eux, nommé Gheorghe Brádi, Gennadius en religion, et qui venait de mourir: „Celles (des conditions stipulées et acceptées) qu'il a remplies, le furent piètement, les autres, pas du tout”.²⁰ Tous les vladicas éprouvèrent ce qu'il y avait d'humiliant dans la position qui leur était faite. Saturés qu'ils étaient de l'esprit de leur Eglise orthodoxe, grec et oriental, ils ne cessèrent d'opposer une résistance instinctive au protestantisme, venu d'Occident. Ils tâchèrent de saisir toutes les occasions qui se présentaient pour en neutraliser les effets sur les âmes, dans le peuple et dans le clergé, lutte sournoise, dans laquelle l'emploi du roumain à l'autel comme à la chaire, réclamé avec insistance par les princes de Transylvanie, se révéla une arme des plus efficaces, sans compter qu'il allait produire un effet nouveau: le réveil de la conscience et de la résistance nationales.

Une grande dépense d'énergie, de nombreux sacrifices, rien n'y fit: les princes de Transylvanie échouèrent dans leurs tentatives pour faire avancer, parmi les Roumains, la cause de la Réforme, bien qu'ils s'y fussent employés par les voies de la littérature et de l'enseignement public. En ce domaine, Georges I Rákóczy et ses successeurs, firent cependant tout ce qui dépendait d'eux. C'est ainsi qu'ils avaient fondé à Gyulafehérvár une imprimerie (1638). Ils avaient fait traduire le Nouveau Testament (1648) et le Catéchisme de Heidelberg (même année). Sur le modèle de ce dernier, ils avaient fait imprimer des catéchismes plus succincts en langue roumaine, adaptés tant soit peu aux goûts de la tradition habituelle de l'Eglise orthodoxe (1640 ou 1642, 1656). Dès la parution du premier de ces opuscules, le métropolitain de Moldavie Varlaam fit convoquer un important synode et fit rédiger des réfutations (1645). Ils avaient fait faire une traduction des psaumes (1651), avaient pris l'initiative de la publication de rituels et autres ouvrages de piété, avaient mis en train la tra-

¹⁹ Új Magyar Muzeum, 1859, p. 204.

²⁰ *ib.*

duction intégrale des livres de l'Ancien Testament, entreprise qui ne put être poursuivie jusqu'à son terme.

Le théologien auquel le prince Michel Apafi I avait confié ce travail de longue haleine, Etienne Matkó, ancien pasteur de l'assemblée valaque de Karánsebes, controversiste brillant, avait, sous le titre de „Sentier des Oeuvres pieuses”, traduit de l'anglais un livre de piété sans indication de nom d'auteur (1666). Une version en roumain en parut dès 1685, faite par le pape Ioan Vinczi, ouvrage dans lequel il nous faut voir un premier contact entre les littératures anglaise et roumaine. C'est un petit guide spirituel, d'inspiration ascétique, proposant des règles de vie imprégnées de principes protestants, tant pour l'usage quotidien que pour l'activité professionnelle. Il témoigne d'une grande culture générale et d'une grande élévation d'esprit.

De même, l'enseignement public reçut une forte impulsion par la fondation de nombreuses écoles. Près de Hátszeg, il existait, peut-être déjà au XVI^e siècle, du temps de François Geszti mentionné plus haut, une école d'un degré plus élevée que les institutions primaires, où l'on admettait également les Roumains. Elle eut son moment de prospérité sous le gouvernement de Akos Barcsay, ban de Lugos et de Karánsebes — descendant d'une famille de knèzes roumains et, par la suite, mais pour peu de temps, prince de Transylvanie —, le même qui avait déjà donné un certain essor aux écoles supérieures roumaines, de fondation protestante, existant à Lugos et à Karánsebes dès le XVI^e siècle. Jusqu'à la fin du siècle, il se rencontrent des écoles valaques de culte protestant, un peu par tout le pays, à Brassó, Szelistye, Máramarossziget.

Mais c'est à la princesse Suzanne Lórántfi, veuve de Georges I Rákóczy, que revient le mérite d'avoir le plus fait en cette matière, avec les résultats les plus durables. A la tête des domaines princiers de Fogarasföld, procédant avec beaucoup de tact et avec un sens inné, très féminin, de la mesure, elle eut le souci actif et constant de voir la Réforme s'étendre parmi ses Valaques. En 1657, dans la ville de Fogaras, elle fonda à leur intention une école supérieure: „nous qui connaissons et tenons pour notre devoir suprême de servir Dieu, de défendre la liberté de son culte et de propager sa parole, ensuite, de sauvegarder le bien public; voyant, par tous nos domaines, la grande et pitoyable ignorance des choses de l'esprit où vit toute la nation valaque, serfs et boïards, jusqu'à ceux-mêmes qui ont pour mission d'enseigner leur prochain; sollicitée en outre par les plus

éclairés d'entre eux, mue par la charité chrétienne, avons décidé qu'ici même dans notre ville de Fogaras, ferions élever une école valaque à leur intention et dans le souci de leur bien futur."

Les termes mêmes de la charte de fondation constituent le plus éloquent témoignage que cette princesse, ardente dans sa piété et pure dans ses intentions, ayant de grandes lumières sur toutes choses et versée dans la connaissance de la Bible, n'a été guidée par aucune arrière-pensée, aucune intention seconde, dans l'accomplissement de cette oeuvre de civilisation, où il faut voir un service inappréciable rendu à la cause de la naissante spiritualité roumaine.

La princesse voulut que l'école roumaine fût construite côte à côte avec l'école hongroise: entre les deux, elle fit aménager une porte de communication pour que maîtres et élèves eussent toute facilité de se fréquenter et que, à la faveur de communes études latines, ils eussent l'occasion quotidienne de se familiariser, les Valaques avec la langue hongroise, les Hongrois avec la langue valaque — et cela dans l'écriture aussi bien que dans la parole. „Hongrois à Valaques, ni Valaques à Hongrois, ne doivent faire subir de brimades d'aucune sorte". C'est dans cette institution qu'aura lieu la formation des futurs prêtres, dans l'esprit du protestantisme. Les élèves de condition pauvre recevront un enseignement gratuit, même ceux de maisons riches, mais ayant témoigné de bonnes dispositions, au cas où „leurs parents, butés à la haine de la lumière et d'une éducation qui en serait illuminée, s'entêteraient à leur refuser des subsides". Les rétributions attachées par la princesse aux fonctions de directeur de l'école roumaine sont du même ordre d'importance que celles octroyées aux plus éminents prédicateurs hongrois.²¹

Ces dispositions de la princesse font éclater, avec plus d'évidence encore si possible, le même grand esprit d'humanité et de christianisme, qui inspira — nous l'avons vu — les actes de son mari. Cet esprit exclut d'avance toute haine de race, ainsi que toute idée d'une politique d'assimilation.

Jamais cette école, de sa fondation jusqu'à la fin du règne des princes protestants de Transylvanie, ne s'écartera dans son enseignement de la voie primitivement tracée.

²¹ Magyar Protestáns Egyháztörténeti Adattár VIII, p. 112, ss.

Conclusion.

La fin de ces règnes entraîna avec elle l'anéantissement des espoirs mis en la Réforme valaque. Le retour au pouvoir des Habsbourg et la suprématie, reconquise, du catholicisme lui retirèrent l'appui de l'Etat et ouvrirent, du même coup, une ère de tentatives audacieuses et multipliées en vue de la réunion des Roumains à l'Eglise romaine.

Mais ces efforts pour amorcer le rattachement d'une des Eglises orientales à une autre grande communauté religieuse de l'Europe occidentale, et pour la faire accéder ainsi à une civilisation supérieure, eurent aussi peu de résultat que les essais précédents du protestantisme, tant luthérien que genevois. La majorité des Roumains de Transylvanie tint tête délibérément à la propagande catholique romaine, propagande dirigée par les Jésuites et puissamment secondée par les pouvoirs publics. Jusqu'à nos jours, ils ont persisté dans leur fidélité à la foi orthodoxe.

Quant à la minorité réunie à Rome, elle ne retint du catholicisme que les formes extérieures. Elle ne fit que profiter avidement des occasions, plus nombreuses, de communier avec la civilisation latine pour y découvrir les éléments qui, éveillant dans la race roumaine le sentiment de ses origines, contribueraient plus tard à composer la conscience nationale.

Nous sommes en droit de supposer que si les princes protestants avaient réussi à se maintenir en Transylvanie et avaient eu le loisir de poursuivre leur mission réformatrice, le résultat n'eût pas été sensiblement différent, peut-être même eût-il été moindre, car sur les questions de liturgie, Rome pouvait se montrer, pour des raisons dogmatiques, beaucoup plus accommodante que ne l'étaient les Eglises réformées. Au point de vue des dogmes, en effet, sinon une identité complète, au moins une étroite parenté d'esprit unit les Eglises romaine et orthodoxe. Le protestantisme, au contraire, s'écarte des deux à la fois.

Les prêtres valaques tout comme la grande masse du peuple, n'ont montré d'inclination ni pour le catholicisme ni pour le protestantisme. Ils s'en sont servis pour en extraire les matériaux utiles à l'édifice de leur civilisation propre. Du catholicisme, comme du protestantisme, tous deux d'origine occidentale, ils n'ont accepté de tirer que ce qui leur parut propre à les confirmer dans leur mentalité gréco-orientale et dans leurs particula-

rités raciales, ou bien ce qui leur sembla pouvoir concourir aux assises d'une civilisation purement séculière et matérielle. C'est là qu'il faut chercher les raisons profondes de l'échec subi.

C'est à ces mêmes mobiles intimes qu'il faut attribuer l'insuccès de la propagande de réformation religieuse, conduite par ces mêmes princes protestants parmi les Ruthènes de confession orthodoxe, vivant sous leur règne. Pour n'avoir pas été tout aussi vigoureuse, elle n'en avait pas moins eu de nombreuses influences vivifiantes sur leur littérature en langue populaire.²²

Vu à travers l'idéologie de l'époque, le fait de recourir aux pouvoirs publics pour exercer une pression plus efficace sur les consciences, dans un but spirituel, n'avait point le caractère odieux qu'on pourrait croire et ne mettait point obstacle aux heureux effets moraux et civilisateurs que l'on en pouvait attendre. Ceci d'autant moins que les façons d'agir du protestantisme d'Etat étaient — les brusqueries du prince Jean Sigismond exceptées — empreintes d'un grand esprit de tolérance, de circonspection et de discernement. Ce n'est que sous le gouvernement de Michel Apafi I — protestant pieux et zélé, mais homme politique maladroit — que l'on s'était laissé aller à des procédés injustes et inhumains à l'égard du vladica Sava Brankovitch et que l'on avait infligé un traitement trop dur à Joseph Acacius de Buda, son successeur. Par delà toute considération religieuse, l'explication de ces excès est à chercher dans l'état de trouble et de déséquilibre qui précéda de peu la fin de la petite principauté.²³

²² Alex. Bonkáló, *A kárpátalji rutén irodalom és művelődés* („La littérature et la civilisation des petits russiens de la Subcarpathie”), 1935 (passim). — H. Sztripszky—G. Alexics, *Szegedi Gergely énekeskönyve román fordításban* („Le psautier de Georges Szegedi en traduction roumaine”), Budapest, 1911, p. 15.

²³ Dans l'Anuarul Institutului de Istorie Națională (II, p. 13—70) M. S. Dragomir reproduit des passages entiers de la chronique serbe de Georges Brankovitch accompagnés de traduction roumaine. Ces passages s'occupent de la vie de Sava Brankovitch, frère de Georges et métropolitain roumain. Ils s'étendent aussi sur les supplices subis par ce dernier sous le règne du prince Apafi. Se basant sur le texte de la chronique, M. Dragomir, dans son introduction, constate lui-même que la persécution de Sava s'explique par des motifs religieux en même temps que par des motifs d'ordre politique. Lui et son frère, notamment, prenaient part à l'action d'une alliance politique secrète dont le but était de renverser la principauté transylvaine autonome. L'attitude hostile de Sava à l'égard de l'idée d'Etat transylvaine est fortement mise en relief aussi par M. St. Metes, *Istoria Bisericii Românești din Transylvania*² („Histoire de l'Eglise Roumaine de Transylvanie”), 1935, I, p. 295. Le même auteur se prononce sur cette question aussi dans l'encyclopédie *Minerva* (1930, pp. 217—18).

En dernière analyse, ce qui décida de l'événement, c'était la nature irréductible de l'opposition qui séparait christianisme d'Occident et christianisme d'Orient, la cassure qui, au moral, maintenait séparés les deux morceaux du continent.

Néanmoins, l'activité des réformateurs ne fut pas sans laisser de traces. Il est de fait qu'un très grand nombre de congrégations protestantes s'étaient fondées parmi les Roumains, tant en Transylvanie proprement dite, aux environs de Hátszeg et de Fogaras, dans les banats de Lugos et de Karánsebes, que dans les régions appartenant alors à la Transylvanie et situées au delà de la Tisza, habitées en partie par des Roumains, surtout dans le comitat de Bihar. La plupart de ces congrégations étaient gouvernées par des archidiacres élus par le clergé lui-même, et vivaient, dans le cadre de l'Eglise réformée, sous l'autorité d'un évêque protestant. C'est dans ces mêmes régions qu'habitait la partie du peuple valaque la plus cultivée ou, du moins, la plus susceptible de recevoir une culture plus raffinée, celle où se rencontraient le plus grand nombre de familles dotées de privilèges ou même, élevées au rang de la noblesse hongroise. Il est bien probable que le désir, très naturel, de progresser dans la hiérarchie sociale, ainsi que celui d'accéder à une vie intellectuelle plus complète, ne fussent pas étrangers aux mobiles qui les avaient aiguillées vers le protestantisme.

Mais là n'était pas la seule raison de leur conversion, et nous le voyons bien par le fait qu'après le changement de régime qui allait survenir bientôt et qui allait ramener au pouvoir les catholiques, alors que, par conséquent, les seules considérations d'intérêt eussent agi dans un sens différent, de nombreuses congrégations protestantes valaques gardèrent à leur foi une longue et entière fidélité, si bien qu'il fallut recourir à la force pour vaincre finalement leur opiniâtre résistance et pour les amener à se réunir à Rome.

Nous en trouvons une explication, entre autre, dans l'extrême soin déployé pour le choix des pasteurs destinés à gouverner ces congrégations: par leur formation de même que par leur moralité, ils dépassaient de beaucoup le niveau habituel des 'popes'. C'est en effet avec la dernière vigilance que les autorités ecclésiastiques protestantes veillaient à ce qu'aucun d'entre eux ne pût se faire prêtre réformé dans l'espoir d'un avantage social ou dans l'appétit d'un gain matériel. En 1630, à Debrecen, un synode de la province transtibiscine prit la décision

que les prédicateurs valaques seraient invités à montrer les progrès qu'ils auraient réalisés dans la connaissance de la doctrine, et que ceux d'entre eux qui seraient convaincus de n'avoir recherché dans la religion réformée qu'un prétexte commode pour prendre certaines „libertés” (c'est à dire pour obtenir les privilèges nobiliaires accordés par la loi de Transylvanie aux prêtres et pasteurs catholiques et protestants), seraient déférés aux tribunaux séculiers.²⁴

Cette circonstance démontre abondamment que la conversion en masse n'a jamais été dans les visées du protestantisme.

Sous la direction de pasteurs d'élite, certaines de ces congrégations valaques survécurent de nombreuses années à la fin de la principauté protestante: jusqu'en 1726,²⁵ on trouve des preuves écrites de l'existence de la congrégation protestante des Valaques de Cséhtelek, soit à plus de 50 ans de sa fondation.²⁶

Sauf quelques rares îlots de résistance, la plupart de ces communautés, privées de direction et entravées dans le libre exercice de leur foi, furent peu à peu résorbées ou bien dans le catholicisme — la campagne de réunion à Rome étant vivement encouragée par les Habsbourg —, ou bien dans l'orthodoxie qui avait entamé une vigoureuse réaction.

Cependant la Réforme ne fut pas sans avoir eu une notable influence sur l'Eglise orthodoxe elle-même. Par son exemple, la constitution intérieure de l'Eglise protestante de Transylvanie, dans sa structure collégiale et consistoriale, n'avait pas tardé à provoquer certaines innovations dans le gouvernement comme dans l'organisation hiérarchique de l'orthodoxie. Au XVI^e siècle, le clergé valaque de confession réformée élisait son évêque, comme, un peu plus tard, ses archidiacres — coutume dont l'initiative revient aux princes de Transylvanie. (Jusque-là, les évê-

²⁴ Sam. Tóth, *Adalékok a tiszántúli ev. ref. egyházkerület történetéhez* („Contributions à l'histoire de la surintendance réformée transtibiscine”), 1894, I, p. 27. Le texte original est reproduit par P. Hunfalvy, *Az oláh káté* („Le catéchisme roumain”): *Századok*, 1866, p. 487, et par B. Jancsó, *A román nemzetiségi törekvések története* („Histoire des aspirations nationalistes des Roumains”), 1896, I, p. 570. — Par suite d'une interprétation fautive du texte hongrois de Hunfalvy (*Az oláhok története* — „Histoire des Roumains”. Budapest, 1894) M. Sulica croit que le synode en question s'était réuni en 1566.

²⁵ V. Bunyitay, *A váradai püspökök a száműzetés és újjraalapítás korában* („Les évêques de Nagyvárad à l'époque de l'exil et de la réorganisation”), 1935, p. 462.

²⁶ Sam. Tóth, *ouvr. cité* p. 46.

ques étaient désignés par le collège des évêques, les archidiaques, nommés par les évêques.) Dans les affaires plus importantes, les vladicas ne prenaient une décision que d'accord avec le synode des prêtres. Suivant un code transylvain du XVII^e siècle, les prêtres valaques „ont à proposer à l'agrément du prince, un évêque qu'ils auront désigné d'un commun accord comme possédant les qualités requises”.²⁷ Plus tard, également à l'exemple des protestants, des conseillers laïcs furent admis à la conduite des affaires de l'Eglise. L'organisation synodale reposant sur l'élection, le système des consistoires, subsiste de nos jours encore à l'intérieur de l'Eglise orthodoxe roumaine, en vivant témoignage de l'action exercée au cours des siècles passés par l'esprit du protestantisme.²⁸

Mais le plus incontestable des bienfaits dont la Réforme a comblé l'Eglise orthodoxe et la nation roumaine, c'est son action sur la langue et la littérature. Alors que dans les principautés de Moldavie et de Valachie, les premiers livres imprimés et les premières écoles enseignant les sciences profanes, n'apparaissent pas avant les années 1640 (à part l'initiative de courte durée de Jacques Héraclides), l'oeuvre éducatrice et civilisatrice de la Réforme transylvaine a déjà à cette date derrière elle un grand siècle d'activité, déployée au plus grand profit du peuple roumain.

Par les quelque 25 ouvrages, d'inspiration protestante mais de langue roumaine, édités, en Transylvanie, en l'espace de cent cinquante ans, la Réforme est à la base de la littérature roumaine imprimée. Elle donne le branle au mouvement de perfectionnement de la langue populaire. Elle prépare les voies à l'éveil du sentiment national. Par son exemple, elle contribue pour une large part à la purification et à la spiritualisation des doctrines

²⁷ *Approbatæ Constitutiones Pars I. Tit. VIII. Art. 1., cf. B. Jancsó, ouvr. cité p. 425.*

²⁸ La plus ample monographie consacrée à cette question est celle de Alex. Grama, *Institutiunile calvinesci în biserică românească din Ardealu...* 1895. L'influence de la constitution de l'Eglise protestante sur celle de l'Eglise gréco-orientale de Transylvanie y est démontrée d'une manière convaincante en même temps que d'autres influences „calvinistes”. Les détails pourtant ne sont pas exempts de nombreuses erreurs. Le titre de cette monographie est le premier à prêter à la critique. Il n'est pas possible de parler d'institutions „calvinistes”, parce que ce n'est que les dogmes et le culte de l'Eglise réformée de l'époque qui étaient calvinistes, tandis que son organisation et son régime différaient complètement de l'usage calvinisant. Sur ces derniers points l'Eglise réformée de Transylvanie accuse des ressemblances marquées plutôt avec les églises luthériennes allemandes.

orthodoxes. Nous avons l'aveu du professeur d'université roumain G. Bogdan-Duică: „Ils ont combattu non seulement la foi de nos pères, mais encore les formes inférieures des superstitions religieuses. Si nous ne pouvons souscrire au premier de ces objectifs, il nous est impossible de refuser notre approbation au second.”²⁹ Sans la Réforme, il n'y eût probablement pas eu de concile de Trente, ni de renaissance catholique consécutive. De même, sans elle, il n'y aurait pas de nation roumaine, cultivée et délibérément attachée à l'orthodoxie gréco-orientale.

C'est donc à juste titre qu'un des plus éminents représentants de la vie scientifique en Roumanie au XIX^e siècle, Gheorge Barițiu, rééditant en 1879 à Nagyszeben, sous le titre de „Catechismul calvinesc” et avec le concours pécuniaire de l'Académie des Sciences Roumaine, le catéchisme protestant en langue roumaine de 1656 et sa défense contre les attaques de l'archevêque Varlaam, put écrire: „Les Roumains eurent les yeux dessillés et ils s'aperçurent que leur langue est susceptible d'être écrite et cultivée, et que nulle nécessité ne les forçait à recourir au slave, sous le joug barbare duquel ils avaient vécu tant de siècles dans une complète obscurité”.³⁰ Un de leurs historiens, Ioan Lupaș, professeur à l'université transylvaine, le redit encore de nos jours: „L'un des effets de la Réforme fut d'importance, on ne saurait le nier, c'est le triomphe de la langue nationale roumaine dans la liturgie. Là il nous faut voir un des facteurs les plus actifs qui soient intervenus dans les tentatives et les luttes d'où résultèrent, pour tous les Roumains, le sentiment de la solidarité nationale et la conscience de leur mission historique.”³¹ Service inestimable s'il en fût, rendu

²⁹ Marianne Székely, *A protestáns erdélyi fejedelmek hatása a román kultúra fejlődésére* („L'influence des princes protestants de Transylvanie sur le développement de la civilisation roumaine”), 1935. p. 28.

³⁰ Árpád Bitay, *Az erdélyi románok a protestáns fejedelmek alatt* („Les Roumains de Transylvanie sous le règne des princes transylvains”). Extrait du volume intitulé *Az erdélyi katholicizmus múltja és jelene* („Le passé et le présent du catholicisme transylvain”), 1925.

³¹ *A román nemzet története rövid előadásban* („Abrégé d'histoire du peuple roumain”), 1921, p. 114.

aux Roumains de Transylvanie, oeuvre de vie, commencée par les Saxons, de confession luthérienne, et que parachevèrent les calvinistes hongrois!

Les princes hongrois de Transylvanie, les grands seigneurs et les théologiens, qui pour la seule gloire du Christ avaient décidé d'entreprendre l'oeuvre de la Réforme valaque, eussent sans doute déclaré fou celui qui leur eût prédit qu'au bout de deux ou trois siècles, ils seraient accusés d'avoir été les oppresseurs de la race roumaine — et cela devant cette même Europe dont ils mirent, eux les premiers, les littératures (allemande, française et anglaise), à la portée des Roumains, dans leur propre langue!

Ouvrages consultés:

- A. Harnack: *Der Geist der morgenländischen Kirche im Unterschied von der abendländischen. Sitzungsberichte der königl. preussischen Akademie der Wissenschaften.* 1913, VII, 2.
- H. Mulert: *Konfessionskunde.* 1927.
- St. Zankow: *Das orthodoxe Christentum des Ostens.* 1928.
- L. Tamás: *Az erdélyi oláhság („Les Roumains de Transylvanie“).* Cf. la publication intitulée **A** *történeti Erdély („La Transylvanie historique“),* pp. 419—454. Dans les notes l'auteur mentionne et discute des ouvrages intéressant notre sujet.
- A. Veress: *Bibliografia română-ungară.* I, 1931.
- E. Veress: *Erdélyi régi oláh könyvek (1711-ig) („Anciens livres roumains de Transylvanie jusqu'à 1711“); Erdélyi Múzeum* 1910, p. 142, ss.
- Das Leben des Jakob Basilikus Heraklides, Fürsten der Moldau...* Aus dem latein. Texte des Joh. Sommer übersetzt... von Hans Petri: *Archiv des Vereins für siebenbürgische Landeskunde.* Neue Folge. 44, 1, 1927, p. 171, ss.
- H. Petri: *Vorbemerkungen zu einer Geschichte der Reformation u. Gegenreformation in den Donaufürstentümern: Südostdeutsche Forschungen* II, 1937.
- J. Michalcesco: *Les idées calvinistes du patriarche Cyrille Lukaris: Revue d'Histoire et de Philosophie Religieuse* 1931, p. 506, ss. — Cf. encore le résumé plus ancien mais excellent de Ph. Meyer, *Lukaris Kyrillos: Realencyklopädie für prot. Theologie und Kirche*³ XI, p. 682, ss.
- J. Pokoly: *Az erdélyi református egyház története („Histoire de l'Eglise protestante de Transylvanie“)* II, 1904.
- Fr. Teutsch: *Geschichte der evang. Kirche in Siebenbürgen.* I, 1921.
- J. Karácsonyi: *Magyarország egyháztörténete főbb vonásaiban³ („Esquisse d'une histoire des Eglises en Hongrie“),* 1929.
- Hóman—Szekfü: *Magyar Történet („Histoire de Hongrie“)* ¹III, ²II.
- F. Gergely: *Az 1569-i első[!] román református zsinat és előzményei („Le premier[!] synode des Roumains réformés en 1569 et ses antécédants“); Erdélyi Múzeum,* 1937, p. 119, ss.
- L. Makkai: *A milkói (kún) püspökség és népei („L'évêché couman de Milcov et ses ouailles“),* 1937.

MISCELLANEA.

Eine ungarische und kroatische Variante der „Visio Philiberti“.

Zur großen Familie der mittelalterlichen Streitgedichte gehört auch der Streit zwischen Leib und Seele, der allgemein als *Visio Philiberti* bezeichnet wird.¹ Der Autor beschreibt seine Vision, die er einst in der Nacht gesehen hat. Nach dem Tode eines reichen Mannes erscheint dessen Seele und macht dem Leibe schwere Vorwürfe, daß er allein an ihrem traurigen Schicksale nach dem Tode schuldig sei. Der Leib möchte in seiner Entgegnung die ganze Schuld der Seele zuschreiben. So hebt ein Streit zwischen ihnen an, dem erst die heraneilenden Teufel ein Ende machen. Sie schleppen die Seele in die Hölle, wo sie schweren Qualen entgegenseht. In den meisten Varianten hat der Autor das Schlußwort, in dem er die Menschen zum frommen, gottesfürchtigen Leben mahnt.

Daß unser Gedicht im Mittelalter und auch später sehr beliebt war, bezeugt die ungemein reiche handschriftliche Überlieferung. Dementsprechend wurde es beinahe in alle Nationalsprachen übersetzt oder in freien Bearbeitungen übernommen. Verfasser und ursprüngliche Form des Gedichtes sind heute fast unmöglich zu ermitteln. H. Walther ist geneigt es dem berühmten Grosseteste zuzuschreiben, und zwar nicht ohne Grund. So wäre auch die ursprüngliche Fassung des Gedichtes in der Variante zu suchen, die mit den Worten: *Noctis sub silentio tempore brumali* anfängt, weil eben diese Zeilen Grosseteste's Lebensverhältnissen am meisten zu entsprechen scheinen.² Ohne auf die Einzelheiten der Variantenentwicklung einzugehen, müssen wir

¹ Karajan: *Frühlingsgabe für Freunde der älteren Literatur*. Wien, 1839. Seit dieser Ausgabe zitiert man das Gedicht unter dem oben genannten Titel.

² H. Walther: *Das Streitgedicht in der lateinischen Literatur des Mittelalters*. München, 1920. S. 72 f.

Folgendes feststellen. Im Laufe der Jahrhunderte wurde das Gedicht verschiedenartig aufgefaßt, verschiedenen Autoren zugeschrieben und in verschiedenen prosaischen und dichterischen Bearbeitungen populär gemacht. Am bekanntesten von all diesen ist das Gedicht mit den schon zitierten Anfangsworten: *Noctis sub silentio*. Diesen werden manchmal die Einleitungsverse: *Vir quidam extiterat* vorausgeschickt. Es gibt wieder Varianten, die ohne irgendwelche erzählende Einleitung gleich mit der eigentlichen Vision anfangen: *Iuxta corpus spiritus stetit et ploravit*.³ Später entstanden auch Varianten, in denen der heilige Bernardus Clavallensis als Verfasser des Streitgedichtes genannt wird, aber die meisten Gelehrten sind darüber einig, daß dies nur eine willkürliche Vermutung eines Abschreibers sei.

Gerade wegen des hohen moralischen und erzieherischen Wertes, der in seinem Grundgedanken steckt, wurde das Gedicht auch für die mittelalterliche Bühne, und später von den Jesuiten für die Schulbühne öfters bearbeitet. Wir wissen von einer italienischen „Rappresentazione dell'anima e del corpo spirituale“, verfaßt von Bonaventura Veniero.⁴ Die erste dichterische Bearbeitung des Stoffes in der altkroatischen Literatur ist auch ein geistliches Schauspiel, das nach der allgemeinen Annahme von dem berühmten Spalatiner Dichter und Philosophen Marko Marulić herrührt und unter seinen Werken herausgegeben ist.⁵ Daß dieses Drama wirklich für die Aufführung bestimmt war, zeigen uns die Worte, die in den eigentlichen Text hineingefügt, den Schauspielern als Fingerzeig zum richtigen Spiel dienten.

Auch den Jesuiten entging der pädagogische Wert unseres Stoffes nicht. Im Prager Jesuitenkollegium im Jahre 1559 „zur Faschingzeit gab man den Streit zwischen Geist und Fleisch mit großem Beifalle der Zuschauer, welche über die Kürze der Darstellung klagten, obwohl sie mehr als zwei Stunden gewährt hatte“.⁶ In der „Historia collegii Societatis Jesu in monte graeco

³ H. Walther: *a. a. O.* S. 69 und 211—214, wo man auch die umfangreiche handschriftliche Überlieferung nach den verschiedenen Varianten systematisch gesichtet findet.

⁴ Th. Batiouchkof: *Le débat de l'âme et du corps*; Romania XX (1891) S. 1—55 und 513—578.

⁵ *Stari pisci hrvatski*. I, 1869. S. 312—339. I. Kukuljević-Sakcinski spricht in seiner Einleitung (S. LXXIV) die Vermutung aus, das Stück wäre aus einer italienischen Vorlage übersetzt worden. A. Leskien meint dagegen, die Dichtung ginge auf die bei Karajan gedruckte Variante zurück (*Alt-kroatische geistliche Schauspiele*. Leipzig, 1884. S. 6).

⁶ *Monatschrift der Gesellschaft des vaterländischen Museums in Böhmen*.

Zagrabiae siti" lesen wir unter d. J. 1618 einen ähnlichen Bericht. Die Schüler führten neben einem anderen Stück auch den dramatisierten Streit zwischen Leib und Seele auf: „funestum illud animae exilium tragicumque contra corpus iurgium, quod alicubi Sanctus Bernardus graphice depingit".⁷ Auf diese Angabe werden wir noch zurückkehren. Diese Aufführungen zeugen uns von der großen Popularität unseres Stoffes, der nicht nur im Mittelalter sondern auch später, ja fast bis auf unsere Tage eine unerschöpfliche Quelle für geistliche und weltliche Dichter war.⁸

Wie wir sahen, hatte der ursprüngliche Text im Laufe der Jahrhunderte an Umfang beträchtlich zugenommen (in Prag dauerte die Vorstellung mehr als zwei Stunden). Die Einzelheiten wurden mehr und mehr ausgemalt, der eigentliche Streit mit weit-schweifigen Beschreibungen, Gleichnissen mehr und mehr ausgeschmückt und so wurde der ganze Stoff paraphrasiert. In die Zahl dieser Paraphrasen gehören auch die beiden Dichtungen, die eine in ungarischer, die andere in kajkavisch-kroatischer Sprache geschrieben, deren enge Verwandtschaft auch beim oberflächlichen Zuschauen ins Auge fallen muß.⁹ Die ungarische Dichtung stammt von Matthias Nyéki Vörös (Nyéki Vörös Mátyás), sie führt den Titel *Dialogus*, wurde im Jahre 1620 geschrieben und zum ersten Male im Jahre 1623 in Prag gedruckt.¹⁰ Die kroatische Variante wurde von Professor Franjo Fancev nach einer am Ende beschädigten Handschrift der Agramer Universitätsbibliothek im Jahre 1932 herausgegeben.¹¹ Vergleicht man nun die beiden Dichtungen, so ist ihre Ähnlichkeit geradezu überraschend.

1828. S. 496. Die Jahreszahl 1539 statt 1559 wird bei H. Walther bloß ein Versehen sein.

⁷ Zitiert nach F. Fancev: *Gradja za povijest književnosti harvatske*. XI, S. 41.

⁸ Der ungarische Dichter Johann Arany plante auch ein Gedicht über den Streit zwischen Leib und Seele, ist aber dabei über die Anfangszeilen leider nicht hinausgekommen.

⁹ Eine knappe Zusammenfassung der verschiedenen kroatischen Bearbeitungen findet man bei F. Fancev: *Gradja* XI, S. 38—42, der ungarischen bei J. Horváth: *A magyar irodalmiság kezdetei Szent Istvántól Mohácsig*. Budapest, 1931. S. 197 f.

¹⁰ Vgl. K. N. Kömives: *Nyéki Vörös Mátyás élete és munkái*. Csorna, 1918. S. 38—39. Der vollständige Titel lautet: *Dialogus az az: Egy kárhozatra szállott gazdag test és léleknek siralommal teljes egymással való panaszkodó beszélgetések*.

¹¹ *Gradja* XI, S. 38—63. Der Titel lautet: *Noćno vidjenje Svetoga Bernarda od proklete duše s telom na grobu karajuče, kruto hasnovito čteti*.

Sie stimmen nämlich nicht nur im Gedankengang, sondern auch in den Einzelheiten derart überein, daß sie nur zwei Annahmen in Hinsicht auf ihren Ursprung zulassen: entweder sind sie beide aus einer gemeinsamen Quelle übersetzt, oder die eine aus der anderen.

Nehmen wir zuerst die Möglichkeit an, das Gedicht sei aus dem Kroatischen ins Ungarische übersetzt worden. Dieser Annahme widerspricht aber die Tatsache, daß der kroatische Text bis zur letzten Zeit nie gedruckt wurde und dabei nur in einer defekten Handschrift auf uns kam. Mag nun auch die Handschrift einst vollständiger gewesen sein, die Zeit ihrer Entstehung kann dennoch nicht weiter als in das XVII. Jahrhundert zurückverlegt werden,¹² wobei allerdings beachtet werden muß, daß die ungarische Variante schon 1623 im Drucke erschienen war. Es ist kaum möglich anzunehmen, daß eine kroatische Dichtung gleich zur Zeit ihrer Entstehung unmittelbar aus der Handschrift in eine fremde Sprache übersetzt worden wäre. Auch gewisse Lücken im kroatischen Text, denen im ungarischen heile Strophen mit vier Reimen entsprechen, würden klar gegen obige Annahme zeugen. So bleibt uns die Wahl zwischen den beiden Möglichkeiten übrig, entweder sind beide Gedichte aus einem gemeinsamen (lateinischen) Original entstanden oder aber ist das kroatische aus dem ungarischen übersetzt worden. Bis jetzt ist es indessen weder den ungarischen noch den kroatischen Philologen gelungen, diejenige Variante der „*Visio Philiberti*“ zu finden, von der man mit hinlänglicher Sicherheit behaupten könnte, sie habe beiden Dichtungen zugrunde gelegen. Viele Varianten zeigen eine gewisse Ähnlichkeit mit unseren Texten, doch ist diese Ähnlichkeit eine notwendige, weil sie ja alle denselben Gegenstand behandeln. Unsere Texte haben im Vergleich zu den Gedichten, die z. B. bei *Du Méril*¹³ oder *Karajan* veröffentlicht sind, den Charakter von weitschweifigen, mit allerlei Figuren ausgeschmückten Paraphrasen, die den barocken Dichter auf den ersten Augenblick verraten. Es ist wohl möglich, daß ein glücklicher Forscher uns in der Zukunft mit einer bis jetzt unbekanntem lateinischen Variante überraschen wird, die mit unseren Texten vielleicht vollständig übereinstimmt, doch werden sich die großen Ähnlichkeiten besonders in der Sprache beider Dichtungen auch dadurch nicht erklären lassen. Um diese auffallenden Übereinstimmungen besonders im

¹² Fancev: *a. a. O. S.* 40.

¹³ *Poésies populaires latines antérieures au douzième siècle.* Paris, 1843.

Wortgebrauch richtig deuten zu können, müssen wir annehmen, daß der kroatische Text aus dem ungarischen übersetzt wurde.

Es ist eine allgemein bekannte Tatsache, daß die ungarische Sprache viele Lehnwörter aus verschiedenen slawischen Sprachen besitzt. Da aber die slawischen Sprachen einander sehr ähnlich sind, wird der Kroatete viele slawische Wörter in einem ungarischen Text wiedererkennen, wenn sie auch nicht gerade aus seiner Muttersprache entlehnt sind. Es leuchtet ebenso ein, daß die Ungarn während der Jahrhunderte ihrer Staatsgemeinschaft mit den Kroaten viel von ihrem Sprachschatze an diese abgaben. Endlich übernahmen beide Nationen eine Anzahl Lehnwörter aus gemeinsamer deutscher und lateinischer Quelle. Aus allen diesen Gründen findet man im Ungarischen und im Kajkavisch-Kroatischen eine hübsche Menge Wörter, die bei ähnlicher Form auch ähnliche Bedeutung haben. So z. B. bedeutet ung. *ország*, kajk.-kr. *orsag* in beiden Sprachen ‚Land‘. Es ist nun selbstverständlich, daß der auch nur einigermaßen bequeme Übersetzer, der sich damals die Aufgabe gestellt hatte, ein ungarisches Gedicht ins Kroatische zu übersetzen, nicht auf die Suche nach einem anderen Worte ging, wenn er das nötige Wort schon in der Sprache des Originaltextes fertig vorfand. Einige Beispiele mögen das hier Behauptete veranschaulichen.¹⁴

134. *Gyenge szép harmattal kezeid öntözted*
120. *z gingavom si ruke prelevalo rosom*

(Mit zartem Tau hast du deine Hände begossen)

163. *Piacon utakon nagy rendeket állott,*
Szájok reád tátva csudált és urallott.

143. *po pijacu redom šeregi su stalli*
čudeći se tebi za tobom gledali

(Auf den Märkten sind sie in Reihen gestanden und haben dich gaffend bewundert)

193. *Elhittem ez a bólt, kit orroddal felérsz,*
Nem tetszik...

173. *Znam da tvoja bolta, ku z nosom potpiras*
ti se ne dopada...

(Ich glaube wohl, daß das Gewölbe, das du mit der Nase erreichst, dir nicht gefällt...)

¹⁴ Da der kroatische Text der modernen Orthographie angepaßt veröffentlicht wurde, zitiere ich auch die entsprechenden ungarischen Zeilen in der heutigen Form, jedoch mit Beibehaltung der sprachlichen Eigentümlichkeiten des Dichters. Die Zahlen verweisen auf die entsprechenden Verseilen.

Die Zahl ähnlicher Beispiele könnte fast ins Unendliche vermehrt werden, doch statt all die zahlreichen Stellen, wo solche „wörtlichen“ Übersetzungen zu finden sind, zu häufen, wollen wir nur mehr zwei weitere Beispiele anführen, die besonders überzeugend sind. Das Wort nämlich, das im ungarischen Texte den Reim bildet, behauptet in diesen Fällen auch in der kroatischen Variante seine Stelle im Reim.

97. Én vagyok te lelked kivel voltál oly szép,
Mint Isten kezével ékesített kép,
Ő szent malasztjával mint jól kötözött csép,
Noha gyarlóságból vagy most romlott *cserép*.

(Ich bin deine Seele, mit der du schön warst,
wie ein Bild, geschmückt von Gottes Hand,
wie ein guter Dreschflügel, gebunden mit seiner heiligen Gnade,
obwohl du jetzt in deiner Nichtigkeit ein zerbrechliches Tongeschirr bist)

91. Ako ravno s tobom živela sem mal hip
ar si ti zemljeni do mala trpeč *črip*...

(Obwohl ich mit dir nur wenig Zeit gelebt habe,
weil du ein irdenes, nicht dauerhaftes Tongeschirr bist...)

Die kroatische Übersetzung — abgesehen davon, daß von der Originalstrophe nur zwei Zeilen übersetzt sind — deckt sich nicht genau mit dem Original, doch scheint der Übersetzer vom Worte, das er fertig vorgefunden hat, derart gefesselt worden zu sein, daß er es an der früheren Stelle gelassen hat. Nicht weniger lehrreich ist auch das zweite Beispiel:

185. Mint tetszik alattad most a száraz *deszka*?

165. Kako ti se vidi na koj ležiš *daska*...

(Wie gefällt dir das Brett, auf dem du liegst?)

Es ist fast unmöglich sich vorzustellen, daß diese Übereinstimmungen ein Spiel des Zufalls wären. Man wird auch schwer glauben können, daß gleiche Redewendungen und Sprichwörter — an gleichen Stellen — zwei Menschen unabhängig voneinander eingefallen sind, wie das aus folgenden Beispielen ersichtlich ist:

409. De igen körmödre égett most a gyertya...

393. Ali ti je k noktom prigorela sveča...

(Die Kerze ist dir nun ganz bis auf den Nagel herabgebrannt...)

Diese alte Redensart stammt aus dem Klosterleben. Die Brüder bekamen zu den nächtlichen Offizien ein kleines Stück Kerze,

die sie, um bei ihrem Licht besser lesen zu können, auf den Nagel pickten. Wenn sie sich aber mit der Lektüre nicht beeilten, brannte die Kerze auf den Nagel herab.¹⁵ Auch heutzutage spricht man von einer dringenden Arbeit, die einem auf den Nagel brennen kann.

Am folgenden Beispiel hingegen tritt die „wörtliche“ Übersetzung klar hervor:

582. Szunyognak *csöbörrel* vérét nem vehetni...

562. nemre se s komara s *čebrom* krv jemati...

(Einer Gelse kann man das Blut nicht mit Kübel nehmen)

Es gibt auch Fälle wo wir nicht genau unterscheiden können, ob der Übersetzer den Text mißverstanden hat, oder absichtlich ein vom Original abweichendes Bild gebraucht hat. Die Strophe:

333. Itt az irígységnek vagyon nagy mezeje,
Hamis csalárdságnak lakik a *szüléje*,
Szitok, rágalmazás, csúfolásnak völgye,
Itt képmutatásnak ballag gyenge hölgye.

(Da ist des Neides großer Acker,
da wohnt die *Mutter* der tückischen Hinterlist,
das ist das Tal des Fluches, der Verleumdung und Verspottung,
da wandert die zarte Dame der Heuchelei)

übersetzt er folgenderweise:

317. V telu je široko polje lakomnosti
roden nepravične *vinograd* jalnosti
je gluboka jama vsakojačke psosti
i puna neverne krēma lakomnosti.

(Im Leibe ist das breite Feld der Völlerei,
der fruchtbare Weingarten der ungerechten List,
dort ist die tiefe Grube jeder Beschimpfung
und eine Schenke voll mit heidnischer Völlerei)

Originalstrophe und Übersetzung bieten beide wegen des kramhaften Festhaltens an vier Reimen eine Wirrnis von Bildern. In der zweiten Zeile scheint der Übersetzer das Wort *szüléje* („seine Mutter“) als *szőleje* („sein Weinberg“) verlesen zu haben und so ist in den kroatischen Text das Wort *vinograd* hinein-

¹⁵ Herr Prof. F. Fancev teilt mir mit, daß es eine ähnliche Redensart auch im Kroatischen gibt. So handelt es sich an dieser Stelle um keine sinnlose Übersetzung sondern um eine richtige Widergabe des Originaltextes.

geraten. Doch können wir auch annehmen, daß er nur zufällig dieses vom Original abweichende Bild gewählt hat, weil es eben besser in die Strophe hineingepaßte.

Es kann nach diesen Ausführungen — glaube ich — keinem Zweifel unterliegen, daß diese kroatische Variante der „*Visio Philiberti*“ nur auf einer ungarischen Vorlage fußen kann. Somit ist auch die Vermutung von F a n c e v, die kroatische Dichtung sei nach der oben erwähnten Vorstellung im Agramer Jesuitenkollegium in Anlehnung an den lateinischen Text entstanden,¹⁶ von selbst hinfällig geworden. Matthias Nyéki Vörös war in Ungarn einer der populärsten katholischen Sänger des XVII. Jhs. Sein *Dialogus* erlebte acht Ausgaben (die letzte erschien 1724), sein anderes, auch in Versen abgefaßtes Werk *Tintinnabulum tripudiantium* wurde mehr als zwanzigmal gedruckt. Demgemäß ist es auch kein Wunder, daß er bei den Kroaten einen Übersetzer fand.

Vergleichen wir nun in ästhetischer Hinsicht die Übersetzung mit dem Original, so müssen wir feststellen, daß die kroatische Dichtung trotz ihrer Lücken und Unvollkommenheiten viel schöner wirkt, als der ungarische Originaltext. Matthias Nyéki Vörös' dichterisches Talent reichte nicht aus, um die Schwierigkeiten der Versifikation mit vier gleichen Reimen in einer Strophe meistern zu können. Er opferte nicht nur den zwanglosen Vortrag, sondern manchmal auch fast den ganzen Sinn, nur um die vier Reime irgendwie zusammenzuballen. Der Übersetzer fand einen schwerfälligen, an manchen Stellen recht verworrenen Text vor, der ihm bei der Übersetzung viel Kopfzerbrechen verursachen mußte. Stellen, die er nicht gänzlich verstanden hatte, ließ er einfach weg. Strophen, wo er die vier Reime nicht finden konnte, löste er auf und übersetzte die Zeilen paarweise, oder behielt von der Strophe nur zwei Zeilen. So gelang es ihm den Originaltext in den meisten Fällen glücklich, ja manchmal sogar geistreich umzugießen. Dadurch büßte der übersetzte Teil der ungarischen Dichtung am Umfang etwas ein, aber an Sinn, Glätte und Schönheit gewann er bedeutend.

L. Hadrovics.

¹⁶ a. a. O. S. 42.

Die Vertretung des fiugr. anl. *k* in hintervokalischen Wörtern des Ungarischen.

In meiner Arbeit „Bevezetés a fonológiába“ („Einführung in die Phonologie“, Budapest, 1932) habe ich seinerzeit die ung. Vertretungen des fiugr. anlautenden *k* ausführlich behandelt. Nach Anführung der früheren Meinungen und Prüfung des einschlägigen Materials kam ich zur Einsicht, daß es vollkommen genügt, bei Klärung der ungarischen und sogar auch der ugrischen Verhältnisse von einem einzigen *k*-Laut der Grundsprache auszugehen, nicht so sehr deshalb, weil der Versuch die Verschiedenheit der hierhergehörenden sondersprachlichen Erscheinungen auf eine grundsprachliche Mehrheit zurückzuführen in methodischer Hinsicht schon von Haus aus verdächtig erscheint, sondern vielmehr deshalb, weil sich die betreffenden ugrischen Anlaute ausnahmslos aus einem fiugr. *k*-ungezwungen ableiten lassen. Ich wies darauf hin, daß es hier nicht am Platze ist die auseinandergehenden ugrischen Entwicklungen in die fiugr. Muttersprache zurückzuverlegen, da die Sprachen des finnisch-permischen Zweiges einem solchen Verfahren scharf widersprechen. Das vom Finnisch-permischen abweichende Verhalten der ung., wog. und ostj. Anlaute ist wohl als die Folge einer gemeinugrischen Entwicklung zu betrachten. Für die fiugr. Grundsprache darf man höchstens soviel ansetzen, daß auch dort schon ein Unterschied bezüglich der anlautenden *k* in Wörtern mit palatalem resp. velarem Vokalismus bestand, der aber nicht über den Rahmen einer Variation hinausging.

Zwei Jahre später nahm auch **Toivonen** diese Frage in Angriff und gelangte in seiner Abhandlung („Über die Vertretung des fiugr. anlautenden *k* im ungarischen“: FUF. XXII, 134—46) zu Feststellungen, die mit den obigen im wesentlichen übereinstimmen. Der betreffende Teil meiner Arbeit, die ja auch in NyK. XLVIII. erschienen ist, entging wahrscheinlich seiner Aufmerksamkeit, oder gelangte vielleicht erst in seine Hände, als seine Abhandlung bereits fertig war, kurz und gut, wir erzielten ganz unabhängig voneinander fast das gleiche Ergebnis.

Ist die Übereinstimmung der Ergebnisse auch beruhigend, so enthebt sie uns doch nicht der Pflicht den zurückgelegten Weg, der zu ihnen führte, einer Kritik zu unterziehen. Zur Zeit bin ich noch nicht im Stande den Weg, den ich in dieser Frage gegangen bin, zu kritisieren, zu dem Weg jedoch, den **Toivonen** gegangen ist, habe ich schon einiges zu bemerken.

Toivonen faßt das Problem viel einfacher auf, als es in Wirklichkeit ist. Das ist meine erste Bemerkung. Ähnlich wie die meisten früheren Forscher hat er die Frage fast ausschließlich durch die ungarische Brille betrachtet und die wog. und ostj. Anlaute kaum berührt, obzwar sie zur Deutung der Frage genau so wichtig sind, wie die ungarischen. Er hat dabei eine weitere — wie wir bald sehen werden, durchaus willkürliche — Vereinfachung am Problem vorgenommen, indem er die ung. *k*-Anlaute in hintervokalischen Wörtern aus der Reihe der lautgesetzlichen Vertretungen wegzuschaffen bestrebt war. Er ist der Meinung, daß es eine solche Entsprechung (anl. fiugr. *k* + urspr. velarer Vokal > ung. *k*-) nicht gibt, wenigstens ist sie mit sicheren Beispielen nicht zu belegen. Hier, an diesem Punkte weichen unsere Auffassungen am merklichsten voneinander ab, da ich fest davon überzeugt bin, heute noch mehr als früher, daß man mit dieser Entsprechung unbedingt zu rechnen hat. Das ist meine zweite Bemerkung.

Der finnische Gelehrte übt in seinem Aufsätze eine eingehende Kritik aus an den Etymologien, die bisher aufgestellt worden sind und findet, daß keine von ihnen stichhält, insofern es sich um den Typus *kap* handelt. Er überprüft die verwandtschaftlichen Verhältnisse der ung. Wörter *kap*, *kapar*, *karcsú*, *karika*, *kast*, *kozmás*, *kúszik*, *kajál* (*kiált*), *kopog* „klopfen“ und „schnappen“, *kupa* (*kupolya*, *kopolya*), *kovál* \approx *kopál*, *kiván* und hält die fiugr. Herkunft bei jedem mindestens für zweifelhaft. Die etymologische Kleinarbeit war immer Toivonen's stärkste Seite. Sie ist sein speziellstes Arbeitsgebiet, wo er mit seinen das fiugr. Material völlig beherrschenden Kenntnissen und seiner feinen Kombinationsfähigkeit die verlässlichsten Ergebnisse erzielen kann. In diesem Falle war ja auch die Aufgabe nicht besonders schwer. Manche von den erwähnten Wörtern, wie *karcsú*, *karika*, *kozmás*, *kofa* wurden nur durch einen einzigen dünnen Faden an den fiugr. Wortschatz geknüpft, an Parallelen, die nur aus der fernereren Verwandtschaft des Ungarischen herbeizuführen waren. Dieser Umstand selber mahnt schon zur Vorsicht, die umso mehr angebracht erscheint, als die Zusammenstellungen entweder in formeller oder semantischer Hinsicht gewisse Unstimmigkeiten aufweisen. Das ist der Fall bei *karika*, *kozmás* und *kofa*. Auch *kapar* bleibt mit seinem angeblichen wotj. Äquivalent allein, wenn man die fi. und lp. Wörter, die bisher mit ihm verglichen wurden, in einen anderen Zusammenhang stellt. Das über die verwandtschaftlichen Verhältnisse von *kast* Gesagte scheint gleichfalls überzeugend zu sein, *kajál* (*kiált*) und *kopog* „klopfen“ sind

mit der einfachen Berufung auf die Lautnachahmung endgültig erledigt.

Mit Toivonen's Feststellungen, die sich auf diese Wörter beziehen, bin ich im großen und ganzen einverstanden. Die meisten können von der Liste unserer Wörter fiugr. Ursprungs ruhig gestrichen werden. Will man einige dieser Etymologien trotz alledem beibehalten, so kann dies nur unter Fragezeichen geschehen, wodurch jedoch ihre Beweiskraft für die Frage vollkommen hinfällig wird.

Gegen die Ausführungen jedoch, die die übrigen Etymologien betreffen, läßt sich schon vieles einwenden. Es ist z. B. durchaus nicht so einsichtig, daß ung. *kopog* (NySz.: *koppog*) „ore hiante capto“ einer Lautmalerei sein Dasein verdankt. Das mit ihm öfter in Zusammenhang gebrachte wotj. Verbum *kopilt-* „hastig auf einmal in's Maul nehmen“ scheint gleichfalls nicht so ausgeprägten onomatopoetischen Charakter zu tragen, fi. *koppoa* „ergreifen, an sich reißen“ vielleicht noch weniger. Es ist vielmehr daran zu denken, daß das ung. Wort wahrscheinlich mit altung. (*be*)*koppant* „hiante ore capto, einschnappen, erhaschen“ (vgl. NySz.: „Az meg tiltot almat be koppanta“) in Zusammenhang steht. Auch NySz. deutet diese Möglichkeit an, zieht jedoch *koppog* zu *kopog* „trepidum edo“ näher, was m. E. kaum gebilligt werden darf. Gehören *koppog* und *koppant* tatsächlich zusammen, so können sie auch als Ableitungen von ung. *kap* „nach etwas haschen, greifen, ergreifen, erhaschen usw.“ aufgefaßt werden. Die ursprünglichen Verhältnisse sind nur dadurch betrübt, weil sowohl *koppog*, wie auch *koppant* sich mit *kopog* „klopfen“ und *koppant* „knallen machen“ ziemlich stark vermischt haben.

Auch kann man damit schwerlich einverstanden sein, daß ung. *kupa* „Vertiefung, grube, tiefes Tal, Höhlung“ (und wenn hierher gehört: *kupolya*, *kopolya*) mit dem aus dem Slavischen erklärten ung. *kupa* „Trinkschale“ zu verbinden sei. Toivonen bekennt es selber, daß dieser Einfall zunächst etwas seltsam anmutet, besonders seltsam wird er jedoch erst damit, daß wir erfahren, die Bedeutungsentwicklung „Trinkschale“ → „Vertiefung, Grube“ soll auf ung. Boden zustande gekommen sein. Die Slavinen bieten nämlich keinen Stützpunkt hinsichtlich der letzteren Bedeutung, vgl. 1. skr. *kūpa* „Becher, größeres Trinkgefäß“, bg. *kūpa* „tiefer Teller“, sl. *kūpa* „Becher, Kelch, Schale“; 2. č. *kupa* „ein bestimmtes Gefäß als Maß“ (auch ung. *kupa* hat eine ähnliche Bedeutung): Berneker EWB.; die dortselbst sub 3—5. angeführten slav. Wörter kommen weder formell noch semantisch

in Frage. Diese Entwicklung ist zwar an und für sich nicht ausgeschlossen, Toivonen illustriert sie auch an Beispielen, in unserem Falle ist sie jedoch weniger wahrscheinlich, als die fiugr. Herkunft (vgl. sūrj. *gēp* „Grube, Pfütze“, wotj. *gop* „Vertiefung, Grube, Niederung“, tscher. *kup* „Morast“, lp. *guöpfe* „fossa, caverna“, fi. *kuoppa* „Grube, Graben“), die in semantischer Beziehung vollkommen befriedigend ist und dem Verfasser selbst wahrscheinlich nur wegen des *k-* der ung. Form mißfällt.

Noch schwerer fällt es an die Richtigkeit der Vermutung zu glauben, daß der Stammvokal von ung. *kűszik* einst palatal war. Öfters (vgl. die Behandlung der Etymologien von *kapar*, *karcsú*, *kozmás*) beruft sich Toivonen auf ähnliche Mutationen (palataler Vokal > velarer Vokal), aber abgesehen davon, daß solche Berufungen in einer Sprachfamilie, wo die Vokalentwicklungen innerhalb der Einzelsprachen in der Mehrzahl der Fälle so gut wie unbekannt und auch die Entsprechungen auf dem Gebiete des Vokalismus nur in groben Zügen ermittelt sind, einen sehr fraglichen Wert besitzen, so wird die Erscheinung überall mit mehr oder weniger überzeugenden Beispielen wenigstens beleuchtet, hier fehlt jedoch auch dies. Es ist nicht verwunderlich, denn wir haben eine beträchtliche Anzahl ung. Wörter fiugr. Ursprungs, deren Stammsilbe heute *ű* enthält, es ist aber kein einziges darunter, bei dem man auf Grund der benachbarten Sprachen den Verdacht hegen könnte, daß der Vorläufer dieses *ű* in vorgeschichtlicher Zeit ein palataler Vokal gewesen sei.

Wie schon daraus ersichtlich, bietet Toivonen alles auf, um von den beregten ung. *k-* Anlauten irgendwie loszukommen. Findet er keine verlässlichen Argumente dafür, so greift er zu unverlässlichen. Bei ung. dial. *kováł* ~ *kopál* ist er aber gezwungen einzugestehen, daß gegen die fiugr. Beziehungen desselben nichts vorzubringen sei. Auf fünf Sprachen erstreckt sich das Etymon und sowohl lautlich, wie auch semantisch herrscht überall die schönste Ordnung. Was läßt sich da machen? Der Mangel an Beweisen ist zwar nicht zu ersetzen, doch besteht die Möglichkeit so zu verfahren, daß derselbe nicht allzu bemerkbar sein soll. Nur eine stilistische Geschicklichkeit ist da erforderlich. Die fragliche Wortsippe, gegen welche nichts einzuwenden ist, führt man beispielweise erst dann an, wenn der Leser schon mindestens zehnmal gehört hat, dieser und jener Zusammenhang sei offenbar falsch. Auf diese Art ist der Mangel an Argumenten nicht mehr so auffallend. Wenn der Leser auch etwas bemerkt, so schreibt er dem noch keine besondere Wichtigkeit zu. Denn es gibt zwei

Arten der Beweisführung: die eine arbeitet mit konkreten Argumenten, die andere mit stilistischen Mitteln. Der Unterschied zwischen ihnen ist natürlich recht groß. Die konkrete Argumentation kann man nur mit konkreten Beweisen entkräften. Bei der anderen genügt es auf die spezifische Art und Weise der Beweisführung hinzuweisen und sie bricht sogleich zusammen.

Absichtlich berücksichtige ich ung. *kap* an letzter Stelle, obwohl es von Toivonen zuerst behandelt wird, als ein solches, dessen fiugr. Verwandtschaftsverhältnis bisher unrichtig beurteilt worden ist. Nach Toivonen ist sein Zusammenhang mit fi. *kaapata* „hastig raffen“ unsicher, da man bei dem fi. Wort den Einfluß von schwed. *kapa* „kapern, sich widerrechtlich aneignen“ zu beachten hat. Wog. *χᾶπεji* „aufraffen, aufreißen“ und mord. *kapud'e-*, *kapad'a* - „ergreifen“ können eventuell auch türkische Entlehnungen sein. Ob sie tatsächlich türkische Lehnwörter sind, wird nicht näher untersucht. Wir erfahren auch nicht, was mit wotj. *kab-* „ergreifen, auffangen“ geschehen soll. Der Verfasser meint wahrscheinlich, daß an einen Zusammenhang desselben mit dem ung. Wort kaum mehr gedacht werden kann, wenn es allein da bleibt. Die Frage der Herkunft der wog. und mord. Wörter wird deshalb nicht berührt, weil ung. *kap-* nicht bodenständig ist. Dieser Gedankengang erscheint im ersten Augenblick ein wenig eigenartig, aber Toivonen hat hier in gewissem Sinne recht. Sein Aufsatz ist — wie bereits erwähnt — gänzlich auf ung. Verhältnisse eingestellt, es ist für ihn daher von erster Wichtigkeit klarzulegen, wo dieses oder jenes ung. Wort herkommt. Ist aber ung. *kap* bulg.-türk. Ursprungs, so darf die Entlehnungsfrage der wog. und mord. Wörter wirklich unentschieden bleiben.

Man kann — wie gesagt — diesen Gedankengang durchaus verstehen, eine andere Frage ist, ob man ihn auch billigen darf. Ich glaube, kaum. Solange man nicht die letzte Wahrscheinlichkeit der Zusammenhörigkeit dieser fiugr. Gruppe, in welche sich ung. *kap* tadellos einfügt, aus der Welt schafft, wird man stets zu ihr zurückgreifen, besonders von ungarischer Seite, da die bulg.-türk. Herleitung bei *kap* gar nicht lockend ist: das entsprechende Wort kommt ja eben im Tschuwassischen nicht vor. Toivonen ist dieser Schwierigkeit bewußt, setzt sich aber darüber ohne weiteres hinweg. Gombocz hat diesbezüglich mehr Vorsicht bekundet, als er dem Wort keinen Platz in BTL. bereitete, offenbar aus demselben Grunde.

Wir haben also keinen zwingenden Grund die fiugr. Abstammung des Wortes *kap* aufzugeben. Die Erklärung durch bulg.-

türkische Entlehnung stößt zwar auf Schwierigkeiten, wenn wir aber schon so weit sind, schauen wir nach, wohin uns diese Vermutung führt.

Es ist bekannt, daß der urtürk. *k*-Anlaut in hintervokalischen Wörtern dialektisch verteilt entweder als *q*- (nach fiugr. Schreibart: *k*-) oder als *χ*- (= *χ*-) fortlebte. Die ung. Wörter, die noch vor der Landnahme aus dem Türkischen entlehnt worden sind, setzen zum größten Teil das *q*- (= *k*-) fort, indem sie heute ein anlautendes *k* aufweisen. Daraus kann man wohl schließen, daß die Sprache, aus welcher die Entlehnungen stattgefunden haben, zu der *q*-Gruppe gehörte. Es sind aber — zugegeben, in weit kleinerer Anzahl — auch Wörter vorhanden, die das *χ*- (= *χ*-) der anderen Gruppe widerspiegeln und heute auf *h* anlauten. Z. B. *homok*, *harang*. Wie erklärt sich dieser Minderheitsreflex?

Man könnte denken, daß diese Frage von unserem Thema ziemlich weit abführt. Dies ist aber nur scheinbar der Fall, denn das Problem ist hier beinahe dasselbe, wie bei den ung. Vertretungen des fiugr. *k*-. Hier wie dort kommen heute zwei Anlaute nebeneinander vor, der eine mit *k*, der andere mit *h* und der ganze Unterschied besteht bloß darin, daß bei den Wörtern fiugr. Ursprungs die *h*-Anlaute, bei den türkischen Entlehnungen hingegen die *k*-Anlaute stark überwiegen. Bei jenen bedürfen die *k*-Anlaute, bei diesen die *h*-Anlaute einer Erklärung.

Ung. *kap* selbst beschwört dieses türkisch-ungarische Problem mit seinem Anlaute, der das gewöhnliche *k* bringt, nicht herauf, es führt aber unbedingt dorthin, wenn man nicht in ein oberflächliches Etymologisieren verfallen will. Das Problem ist zweifelsohne da und ist heute unentschiedener, als je. Bisher verursachten nämlich *homok* und Consortes wenig Komplikationen. Ihr *h*- wurde von den meisten Forschern als mongolische Eigentümlichkeit gedeutet. Herrschten auch in gewissen Einzelheiten (sind diese Wörter unmittelbare Entlehnungen aus dem Mongolischen, oder ist mit einem mongolischen Einfluß im Bulg.-türkischen zu rechnen?) Meinungsdivergenzen, so war doch die Frage nicht zugespitzt, da die Erklärung, die das Mongolische zu Hilfe rief, beinahe keine Gegner hatte. Nur Gombocz opponierte in der ersten Zeit dagegen, später milderte sich auch sein ablehnendes Verhalten merklich. In dem Augenblick jedoch, als Ligeti bewies, daß im *h*- kein mongolisches Kriterium steckt (vgl. NyK. XLIX, 190 f.), tauchte das Problem wieder auf, und harrt auch jetzt noch einer Lösung.

Es ist nicht meine Aufgabe diese Lösung zu suchen. Viel-

leicht wird dabei das Analogon der fiugr. Verhältnisse gute Dienste erweisen, obgleich die Sache der Entlehnungen gemeinhin verwickelter zu sein pflegt, als die der Lautentwicklungen. Wie dem aber auch sei, man wird die Lösung gewiß nicht in der Richtung zu finden trachten, daß man die türkische Herkunft der Wörter wie *homok* schlechthin verneint.

Kehren wir nunmehr zur fiugr. Frage zurück! Bisher haben wir gesehen, daß Toivonen's Versuch mindestens bei vier Wörtern erfolglos ausgefallen ist. Bei *kupa* „Grube“, *kúszik*, *kovál* \sim *kopál* und *kap* hat er unseren Glauben an die fiugr. Abstammung dieser Wörter nicht zum Wanken bringen können. Es ist ihm wenigstens nicht gelingen uns zu überzeugen, daß der fiugr. Ursprung bei diesen ganz unhaltbar und die neugegebene Erklärung viel einwandfreier sei. Diese Zahl ist schon ohnehin groß genug, besonders wenn man in Betracht zieht, daß es in der erwähnten türkisch-ungarischen Frage im Ganzen nur 2—3 Wörter gibt, die die *h*-Minderheit vertreten, sie kann aber noch vergrößert werden, wenn wir an die möglichen Zusammenhänge denken, welche bereits von *B u d e n z* behandelt worden sind, der die *k*-Anlaute bekanntlich zu den regulären Vertretungen zählte. Von ihnen will ich hier nur drei anführen: *kíván* (\sim *hív* „voco“), *kajla* (\sim *hajlik*) und dial. *kúm* (\sim *húny*). Über *kíván* äußert sich auch Toivonen und findet seine Übereinstimmung mit fi. *kaiyata* zwar in Ordnung, der Umstand aber, daß das ung. Wort bloß im ferneren Fi. eine Entsprechung hat, macht die Verbindung ziemlich unsicher. Die beiden anderen werden von Toivonen nicht erwähnt. Würde er auch *kajla* behandelt haben, so hätte er aller Wahrscheinlichkeit nach entweder seine Zusammengehörigkeit mit *hajlik*, oder den fiugr. Ursprung des letzteren bezweifelt, mit Rücksicht darauf, daß wir bloß ein Wort haben, welches mit ihm verglichen werden kann, ungeachtet, daß dies aus dem engstverwandten Wog. stammt. Gegen dial. *kúm* hätte aber auch Toivonen selber nichts einwenden können: sein Zusammenhang mit *húny* und dadurch seine fiugr. Herkunft steht doch außer jedem Zweifel.

Man kann also von den ung. Belegen, die das fiugr. *k*- in hintervokalischen Wörtern mit *k*- fortsetzen, auf keine Weise loskommen. Sie sind da, und es ist gut, daß sie noch da sind, sonst hätten wir sie — suchen müssen. Wenn wir nämlich ein wenig herumschauen und neben den ungarischen auch die ostj. und wog. Verhältnisse in's Auge fassen, so nehmen wir einen Tatbestand wahr, der diese ung. *k*-Anlaute geradezu erfordert.

Das fiugr. *k-* der urspr. hintervokalischen Wörter hat heute mehrere Vertreter in den ostj. und wog. Mundarten. In der einen Gruppe der ostj. Dialekte (DN, Ni, Kaz, O) erscheint $\chi-$, in der anderen (Trj, V, Vj) *k'-*. Ähnlich ist die Lage im Wog., wo KU, So, LO $\chi-$ (LO gehört trotz seinem $k\chi-$ wohl hierher), TJ, TČ, LU (teilweise auch KM und KO) *k-* aufweisen. Außerdem kommt im Wog. auch ein *k-* vor (in P, VS, VN, teilweise auch im KM und KO), was jedoch unbedingt auf ein früheres *k-* zurückgeht.

Es ist m. E. nicht schwer, hinter der Buntheit dieser Vorkommnisse den ehemaligen Zustand, aus dem sich die heutigen Verhältnisse entwickelten, zu erfassen. Die ostj. und wog. Anlaute verraten es ganz klar, daß die Entwicklung des fiugr. *k-* (+ ursprünglich velarer Vokal) bereits in der gemeinsamen obugrischen Periode eine mundartliche Verzweigung zeitigte: in einem Teile der Dialekte wurde es zu $\chi-$, im anderen zu *k-* (die aspirierten Tenues von Trj, V, Vj sind wohl keine obugrische, sondern spätere, sekundäre Erscheinungen). Berücksichtigen wir nun auch die ung. Entsprechungen, so können wir diese mundartliche Differenz bis in's Ugrische hinauf zurückführen, aber selbstredend nur dann, wenn wir auch die *k-*Anlaute für regulär anerkennen, die das ehemalige *k-* repräsentieren, ebenso wie die betreffenden *k-*Anlaute in P, VS, VN usw.

Wenn jemand behaupten würde, das Ung. habe mit dieser obugrischen mundartlichen Differenz nichts zu tun, da nur das *h-* (< $\chi-$) die reguläre ung. Vertretung sei, so wäre dies noch zu verstehen. Bei aller Unwahrscheinlichkeit wäre mindestens Logik in dieser Behauptung. Aber von ugrischem Erbe zu sprechen und zugleich alles aufzubieten um die auch im Ung. rudimentär bewahrte ugrische Mundartdifferenz durch Ausschließen der *k-*Anlaute zu verneinen, wie es *Toivonen* tut, ist vollkommen unverständlich.

Entweder kann man hier gar nicht von ugrischem Erbe sprechen, oder sind auch die ung. *k-*Anlaute regulär: *tertium non datur.**

J. v. Laziczius.

* Diesen Aufsatz habe ich vor etwa drei Monaten der Schriftleitung der *Finnisch-ugrischen Forschungen* zwecks Veröffentlichung zugesandt. Sein Thema ist ja doch für die finnisch-ugrischen Forscher vom Interesse und *Toivonen's* Aufsatz, den ich in meiner Arbeit einer Kritik unterziehe, ist ebenfalls in der erwähnten Zeitschrift erschienen. Von der Schriftleitung, deren Haupt eigentlich *Toivonen* ist, habe ich aber neulich die folgende Verständigung bekommen:

Beiträge zur Frage der russischen Intervention in Ungarn i. J. 1849.

In der im Fond des Baltischen Generalgouverneursarchivs (abgekürzt *BKkA*) aufbewahrten Serie der Senatsukase ist ein Manifest in russischer Sprache zu finden, dem wir auch unter den gedruckten Publikaten des *BKkA* begegnen. Im Archiv der Estländischen Gouvernementsverwaltung (abgekürzt *EVKvA*) befindet sich eine deutsche Übersetzung dieses am 26. April 1849 (alle Daten alten Stils) in Petersburg herausgegebenen Manifestes des Kaisers Nikolai I, das vom regierenden Senat veröffentlicht wurde. Einem Begleitschreiben gemäß mußte dieses Manifest den Generalgouverneuren, Gouverneuren, den Räten der Städte, den geistlichen Konsistorien usw. bekannt gemacht werden, die ihrerseits dessen Inhalt dem Volk zu vermitteln hatten. In diesem Manifest, unter Hinweisung auf ein solches vom 14. März 1848, teilt Nikolai I u. a. mit, daß es in den Fürstentümern Moldau und Walachei den russischen Truppen im Verein mit den türkischen gelungen ist, Ruhe und Ordnung aufrecht zu erhalten. Doch, wie es in der deutschen Übersetzung des kaiserlichen Manifestes heißt, hätten in Ungarn und Siebenbürgen

Sehr geehrter Herr Dr.!

Die Redaction der Finnisch-ugrischen Forschungen bestätigt Ihnen den Eingang Ihres Manuscripts und Ihrer Postkarte. Wir bedauern freilich Ihren Aufsatz in unsere Zeitschrift nicht aufnehmen zu können, da sein Inhalt nicht genügend überzeugt. Meine persönliche Ansicht ist überdies, daß Ihr Aufsatz kein neues Material zu dem behandelten Problem beisteuert und auch in keiner Weise die zuletzt von Toivonen gegebene Darstellung erschüttert. Auch sind wohl die ostjakisch-wogulischen Verhältnisse anders zu verstehen, als sie in Ihrem Aufsatz geschildert sind.

Hochachtungsvoll
Paavo Ravila.

Ob meine Bemerkungen Toivonen's Darstellung erschüttern oder nicht, das liegt außerhalb meiner Kompetenz. Ob die von mir herangezogenen ostjakischen und wogulischen Anlaute für die Frage neu sind oder nicht, das überlasse ich der Beurteilung der unvoreingenommenen Fachleute, die sich mit der Geschichte dieses Problems befaßt haben. Mich interessiert nur die Interpretation dieser ostjakischen und wogulischen Anlaute, die ja den Kernpunkt der ganzen Frage bildet. Wenn Paavo Ravila, oder jemand anderer von der Schriftleitung der FUF, eine bessere Erklärung geben kann, so darf er sie nicht verheimlichen. Ich werde der erste sein, der sich dafür bekennt. Denn für die Wissenschaft ist es fast ganz gleichgültig, wer in dieser oder jener Frage recht hat. Das eine ist nur wichtig: die bessere Erkenntnis der Dinge, mit denen man zu tun hat.

J. v. L.

„die angestregten Kräfte der österreichischen Regierung, welche noch von einem anderen Kriege — gegen äußere und innere Feinde — in Italien in Anspruch genommen werden, bis jetzt nicht des Aufstandes Herr werden können; im Gegentheil hat dort der Aufruhr, durch Banden Unserer polnischen Verräther aus dem Jahre 1831 und anderer Zuläufer, Verwiesener, Flüchtlinge und Landstreicher verschiedener Nation verstärkt, den bedrohlichsten Umfang gewonnen.

Inmitten dieser unheilvollen Ereignisse hat der Kaiser von Oesterreich Sich an Uns gewandt mit dem Wunsche, Sich Unserer Mitwirkung gegen Unsere gemeinsamen Feinde zu versichern. Wir entziehen Uns derselben nicht.

Nachdem wir den höchsten Lenker der Schlachten und den Herrn der Siege um Hülfe zu dieser gerechten Sache angerufen, haben Wir Unseren verschiedenen Armeen befohlen aufzubrechen zur Unterdrückung des Aufruhrs und zur Vernichtung der verwegenen Frevler, die sich erkönnen die Ruhe auch Unserer Gebiete zu bedrohen.

Ist Gott mit uns, wer wird wider uns sein!"

Schon als die demokratische Bewegung in Westeuropa sich deutlicher zu zeigen begann, erließ Nikolai I am 14 März 1848 ein Manifest, auf welches er sich, wie wir sahen, im Manifest vom 26. April 1849 beruft. In diesem Manifest vom 14. März¹ teilt der Kaiser dem Volk mit, daß in Westeuropa der Frieden durch Unruhen bedroht ist, die zuerst in Frankreich, dann in Deutschland und zuletzt in den Nachbarstaaten Rußlands, im österreichischen Imperium und im preußischen Königreich ausgebrochen sind. Von dort aus bedrohen sie auch Rußland.

Rußland sei jedoch bereit seinen Feinden entgegenzutreten, wo sie auch erscheinen.

Gleich zu Anfang des Kriegszuges mußten in ganz Rußland und auch im Baltikum in den Kirchen besondere Bittgottesdienste abgehalten werden aus Anlaß des Kriegsausbruchs mit Ungarn. Zur Zeit des täglichen Gottesdienstes mußte in den Kirchen für einen glücklichen Verlauf des Kriegszuges gebetet werden. So wurden in Tallinn, Riga und Mitau besondere Bittgottesdienste unter Anwesenheit höherer Beamten und Offiziere veranstaltet (in Mitau am 19. Juni 1849, in Riga, Tartu, Kuressaare, Pärnu, Viljandi, Livland und auf Oesel am 12. Juni usw.). Der Kriegszug dauerte bekanntlich nicht lange. Schon am 11. August 1849 gab der russische Innenminister Befehl, Dankgottesdienste abzuhalten für den Sieg, den die russischen Truppen in Ungarn erfochten

¹ Standort: Archiv der Allgemeine Kanzlei de BKkA, 1848, Nr. 77 und Serie der Ukase des Regierenden Senats EVKvA, 1848.

hatten und in Mitau wurde ein solcher am 22. August abgehalten. Dem Gottesdienst wohnten auch Bürger der Stadt, Vertreter der Ritterschaft usw. bei und zu Ehren des Sieges wurden Salutschüsse aus Kanonen abgefeuert.² Am 24. August 1849 sandte der russische Innenminister aus Petersburg dem baltischen Generalgouverneur A. A. S u v o r o v ein das siegreiche Ende des ungarischen Krieges betreffendes Manifest des Kaisers Nikolai I, das jener in Warschau am 17. Aug.³ 1849 ausgegeben hatte und das im Petersburger Senat am 24. August 1849 ursprünglich in russischer Sprache proklamiert und dann gedruckt wurde. Dasselbe Manifest wurde von den estländischen und livländischen Gouverneuren in deutscher Fassung veröffentlicht. In Tallinn (Estland) wurde die deutsche Version des Manifestes am 6. September 1849 veröffentlicht.⁴ Dieses deutsche Manifest lautet wie folgt:

„Translat.

Nr. 43.

Von Gottes Gnaden

Wir, Nikolai der Erste,

Kaiser und Selbstherrscher von ganz Rußland,

u. s. w. u. s. w. u. s. w.

thun allen Unsern getreuen Unterthanen kund:

Rußland erfüllt seinen heiligen Beruf! So sprachen Wir zu Unseren lieben und getreuen Unterthanen, als Wir ankündigten, daß Unsere Heere, auf den Wunsch Unseres Bundesgenossen, des Kaisers von Oesterreich, von Uns Befehl erhalten hatten, den Aufbruch in Ungarn besänftigen zu gehen und die rechtmäßige Gewalt des Monarchen dort wieder herzustellen. Durch Gottes Gnade ist dies auch also vollendet.

Zwei Monate sind nicht verflossen und Unsere tapferen Truppen, nach vielen glänzenden Siegen in Siebenbürgen und bei Debreczyn, sind vorgedrungen von Galizien nach Pesth, von Pesth nach Arad, von der Bukowina und der Moldau nach dem Banat, überall triumphirend. Endlich haben die feindlichen Schaaren, von allen Seiten bedrängt — von Norden und Osten her durch Uns, von Süden und Westen durch die Oesterreichische Armee — vor dem Russischen Heere die Waffen gestreckt und zu Unserer Vermittelung ihre Zuflucht genommen, um bei ihrem rechtmäßigen Herrscher großmüthige Verzeihung für sie zu erbitten. Nachdem Wir Unser Versprechen heilig gelöst, haben Wir jetzt Unseren siegreichen Heeren befohlen, in ihre Heimath zurückzukehren.

Von Dank gegen den Spender alles Segens erfüllt, rufen Wir

² Standort: BKkA, Allgemeine Kanzlei, I. Abteilung. 1849, Nr. 398.

³ Alle Daten sind alten Stils; nach dem neuen Stil wäre es der 29. August.

⁴ Standort: EVKvA, Serie der Senatsukase, 1849.

aus der Tiefe Unseres Herzens: Ja, wahrlich, mit Uns ist Gott, höret es ihr Völker und vernehmet es, mit Uns ist Gott!

Gegeben zu Warschau am 29¹⁷ August im Jahre der Geburt Christi dem eintausend achthundert und neunundvierzigsten, Unserer Regierung im vierundzwanzigsten.

Das Original ist von Seiner Kaiserlichen Majestät Höchsteigen- Gedruckt zu St. Petersburg beim Senat, den 24. August 1849.

händig unterzeichnet: L. S.
„Nikolai“

Zur Beglaubigung der Uebersetzung: A. Oldekop, Hofrath.
Publicatum Reval, Schloß, den 6. September 1849.
Civil. Gouverneur J. v. Grünewaldt.

Baron Rosen,
Regierungsrath.

F. G. A. v. Schwabs,
Regierungsrath.

W. Samson von Himmelstiern,
Regierungsrath.

L. S.

E. von Nottbeck,
Secret."

Vor dem Ungarischen Kriegszug und während desselben war die Regierung ängstlich bedacht darauf, daß nicht etwa solches, was die Aufmerksamkeit auf freiere Geistesströmungen im Auslande oder auf demokratische und revolutionäre Theorien lenken konnte, heimlich ins „heilige Rußland“ dringen möchte. Alle solche Literatur, die zufällig gefunden wurde, ward konfisziert; sogar die Einfuhr der harmlosesten Werke nach Rußland war verboten. Selbstverständlich war der Verkauf von Bildern, die sich auf die Pariser Unruhen und deren Führer bezogen, im Innern Rußlands wie auch in den baltischen Provinzen verboten.⁵ Dem folgte eine Zwangsdurchsuchung der Buchhandlungen von Tallinn, Tartu und Riga, die aber keine Resultate zeitigte, da dort die verbotene Literatur fehlte.

Hier zeigt sich auf charakteristische Weise der strenge Polizeistaat der Zeit Nikolai I mit seinem selbtherrscherlichen Regime, das nicht die kleinste freiere Geistesrichtung duldete. Noch im Jahre 1850 fürchtete man demokratische Ideen, die vielleicht auch in Rußland Unzufriedenheit erwecken und dieselben Folgen zeitigen könnten wie in Ungarn, Österreich, Preußen, Frankreich und andrerorts. Nicht uninteressant ist hierbei auch, daß man befürchtete, auch die Tartusche Universität könnte dazu beitra-

⁵ Standort: BKkA, Allgemeine Kanzlei, I. Abteilung, Akte aus 1849, Nr. 233.

gen, demokratische Ideen im damaligen Rußland zu verbreiten.⁶

Besonders wachte man aber darüber, daß nicht etwa zweifelhafte Personen — besonders standen damals Polen im Verdacht — aus dem Auslande über die russische Grenze gelangen um den nationalen Sinn der Minoritäten aufzustacheln und demokratische Grundgedanken zu verbreiten. Man befürchtete die Ankunft solcher Personen aus Ungarn insbesondere nach der dortigen Unterdrückung des Widerstandes. Auch im Baltikum wurde nach Polen gesucht, die des Demokratismus beschuldigt werden konnten.⁷ Besondere Vorsichtsmaßregeln wurden von den russischen Behörden schon 1848 getroffen um die in Rußland lebenden ungarischen Untertanen und ihre Einreise nach Rußland zu kontrollieren.⁸

Um die Zeit, als die russischen Truppen im Frühling 1849 von Petersburg kommend durch das Baltikum und Polen nach Ungarn zogen, entstand im Volke Estlands eine gewisse Unzufriedenheit in Verbindung mit der Aushebung neuer Rekruten und deren Transport nach Ungarn, wo diese zur Ergänzung der dortigen russischen Truppen dienen sollten. Die Kunde davon drang in Riga bis zum baltischen Generalgouverneur, der in einem Geheimschreiben vom 7. Juni 1849 eine Aufklärung über diese Angelegenheit vom Estländischen Gouverneur, J. von Grünwaldt, in Tallinn forderte. Grünwaldt ließ die Angelegenheit durch den Polizeimeister von Tallinn, Major Wolf untersuchen, und teilte in einem russischen Geheimschreiben vom 28. Juni 1849 unter Nr. 133 dem baltischen Generalgouverneur, Fürst Italijski, Graf Suvorow-Römniski mit, daß unter dem einfachen estnischen Volk in Tallinn und Estland tatsächlich solche Gerüchte im Umlauf gewesen seien, doch habe man trotz eifrigsten Forschens die Quellen dieses Gerüchts und die Verbreiter desselben nicht ermitteln können.⁹

Nur einige Esten beteiligten sich in den Reihen der russischen Truppen an der Niederwerfung des ungarischen Freiheitskampfes und zwar solche, die gezwungenermaßen als Rekruten den Regimentern zugeteilt worden waren, die zur Wiederherstellung der Ordnung nach Ungarn gesandt wurden. Viele Truppen durchzogen

⁶ Standort: BKkA, Akte der Abteilung für geheime und Glaubenssachen aus 1850, Nr. 213.

⁷ Standort: BKkA, Allgemeine Kanzleiakte aus 1849, Nr. 182.

⁸ Standort: BKkA, Allgemeine Kanzlei, II. Abteilung, Akte aus 1848, Nr. 325.

⁹ Standort: BKkA, Geheimakte aus 1849, Nr. 91 und EVKvA, Akte der Geheimabteilung aus 1849, Nr. 12/369.

jedoch damals auf dem Weg von Petersburg nach Ungarn und in umgekehrter Richtung Est-, Liv- und Kurland. Der Durchmarsch zahlreicher Truppen war eine schwere Last für die Landbewohner, die immer bereit sein mußten Lebensmittel zu liefern.

Die deutschbaltische Bürgerschaft der Städte und der Adel verhielten sich den durchziehenden Truppen gegenüber viel wohlwollender, luden sie zu Gast ein, besonders die höheren Offiziere, machten kleine Geschenke usw. Dieses Entgegenkommen entging auch nicht der Aufmerksamkeit des Kaisers, auf dessen Befehl hin, nach Niederwerfung des ungarischen Aufstandes, dem Adel und den Städten Est- und Livlands ein Dank ausgesprochen wurde und einige Balten eine dienstliche Beförderung erhielten.

Aus Petersburg wurden zur „Besänftigung“ der Ungarn Rußlands Elitetruppen gesandt, ein Teil der Garderegimenter. Durch Tartu zogen z. B. 1849 im Laufe eines halben Jahres 37,638 Soldaten. Im ganzen marschierten zur Westgrenze im Juli 1849 durch das Baltikum 25,886 Mann aus dem Korps der Garderegimenten, denn ein Teil der Truppen blieb in Polen zurück zur Beruhigung der Gemüter der dortigen Bewohner während des Ungarischen Aufstandes.¹⁰

Nach Beendigung des Ungarischen Kriegszuges wurden detaillierte Daten darüber gesammelt, wieviele Balten sich an der Niederwerfung des Aufstandes beteiligt hatten. Es muß gesagt werden, daß die baltischen Adligen — wie früher, so auch zu jener Zeit — im Kriegs- und Zivildienst Rußlands sehr geschätzt waren. Für ihre bemerkenswerte Treue dem russischen Kaiser gegenüber war Nikolai I auch nicht sparsam mit Beförderungen. Daher ist es verständlich, daß der Prozentsatz der Teilnehmer an der Niederwerfung des ungarischen Aufstandes unter den baltischen Adligen verhältnismäßig hoch ist im Vergleich zu der Gesamtzahl der in russischen Kriegsdiensten stehenden baltischen Adligen. So waren in Estland am 6. Dezember 1849 nach einem Geheimbericht des Gouverneurs an den baltischen Generalgouverneur, auf russischen kriegsdienstlichen Offizierstellen 471 Personen, von denen 56 an der Unterdrückung des ungarischen Aufstandes teilnahmen. Im Zivildienst standen zur selben Zeit 412 Personen. Der Löwenanteil unter den Offizieren (347) stellte sich aus estländischen immatrikulierten Adligen zusammen, und nur aus 124 Personen aus dem Dienstadel und der Bürgerschaft.

¹⁰ Standort: BKkA, Geheimakten aus 1850, Nr. 29 und Nr. 31.

Nach einem geheimen Rechenschaftsbericht vom 10. Januar 1850 waren aus Livland im russischen Kriegsdienst 482 Offiziere, im Zivildienst als Beamten 721 Personen. Von den 482 Offizieren war die Mehrzahl wieder aus altem livländischen Adel. Von diesen Offizieren beteiligten sich am Ungarischen Kriegszuge 90 Personen, von denen 2 den Tod fanden. Nach einem geheimen Rechenschaftsbericht des kurländischen Zivilgouverneurs vom 15. November 1849 waren aus Kurland im russischen Kriegsdienst 291 Offiziere (davon 207 aus altem Adel) und am Ungarischen Kriegszug beteiligten sich 90 Personen. Von letzteren fanden 2 den Tod und 6 wurden verwundet.

Von den aus Tallinn stammenden Offizieren starb in Ungarn Oberst *Dennheim*; verwundet wurde der Ulanenleutnant *Riesenkampff*. Von estländischen Adligen wurde verwundet der Oberst des Bughschen Ulanenregiments, Generalmajor *Otto von Rennenkampff*. Von Kurländern fanden den Tod der Sekondleutnant *Volberg* und der Leutnant des Thronfolger-Ulanenregiments, *Eugen von Denffer*. In der Schlacht bei Debrecen wurde ein Junker, *Norbert von Schleier* verwundet, der für die dort aufgezeigte Tapferkeit zum Kornett befördert wurde und das Georgskreuz erhielt usw.¹¹

Einzelne kleinere Notizen und Nachrichten über den ungarischen Kriegszug und dessen Einflüsse auf Est- und Livland in der einen oder anderen Weise finden sich auch in der derzeitigen baltischen Zeitschriftenliteratur.

(Tartu)

Otto Liiv.

¹¹ Beweismaterial: die Archivalien des BKkA, Akte der Abteilung für Geheim- und Glaubenssachen aus 1849, Nr. 269, und EVKvA, Akte der Geheimabteilung aus 1849, Nr. 19.

Zur Phonologie des Lateinischen und des Balkanromanischen.*

1. Das schriftlateinische Vokalsystem, das nach der im allgemeinen wohl richtigen landläufigen Auffassung auf ein rein quantitierendes Prinzip aufgebaut war, soll aus fünf Kürzen und aus ebensoviel entsprechenden Längen bestanden haben. Latinisten und Romanisten sind sich darüber einig, daß man das „klassische“ und das „vulgäre“ Vokalsystem in folgender ziemlich dogmatisch gewordener Weise einander gegenüberstellen kann:

* In einem sehr anregenden Aufsatz hat sich bereits K. Ettmayer zum Ziel gesetzt phonologische Gesichtspunkte bei der Deutung romanischer Lauterscheinungen zur Geltung kommen zu lassen. Wir haben von ihm den ersten Versuch die im Romanischen auftretenden lautändernden Tendenzen im Lichte der phonologischen Idee darzustellen. Vgl. *Lateinisch-Romanisches zur Lautgesetzfrage*: Glotta XXV (1936) 79—94. Im Gegensatz zu dem von uns Ausgeführten glaubt Ettmayer annehmen zu müssen, daß der phonematische Charakter des $\bar{e} < ae$ sich erst im 4. Jh. herausgebildet hatte (S. 87—88), „weil eine so frühe Datierung schwer verstehen läßt, warum die althergebrachte, quantitierend eingestellte Vokalunterscheidung auf einmal für die Phoneme nicht mehr genügt haben soll. die für qualitative Unterschiede, mindestens der Kurzvokale, wahrscheinlich aber auch der Langvokale, (ich sperre) in den Zeiten der Republik unempfindlich waren, während es sehr begreiflich wäre, daß man in einer Zeit, wo das Auseinanderhalten der Quantitäten im Umgangston stark nachließ, wenigstens durch die Qualität die beiden Phonemreihen der Lang- und Kurzreihen phonematisch kräftig differenzierte“. Wenn auch die langen Vokale für qualitative Unterschiede unempfindlich waren, mußte sich die Empfindlichkeit dafür auch innerhalb des übrigens rein quantitierenden Systems bei monophthongischer Aussprache des ae unbedingt entwickeln, sonst wären Wörter wie *caedo* \sim *cēdō* (vgl. dazu die in unserem Aufsatz unter 2. angeführten weiteren Beispiele) vollkommen zusammengefallen. Das chronologische Moment ist dabei weniger wichtig als die Erkenntnis, daß auch in einem quantitierenden System das Qualitative infolge geschichtlicher Lautentwicklung zu phonematischer Funktion gelangen kann. Die rein lautgeschichtlich gewordene offene Länge muß wenigstens in Fällen wie *caedō* \sim *cēdō* schon vor dem 4. Jh. in bewußtem Gegensatz zu der entsprechenden geschlossenen Länge gestanden haben. Wenn wir das Phonemsystem der lateinischen langen Vokale vor und nach der Monophthongierung des ae betrachten, so ergibt sich folgendes Bild:

\bar{a}		\bar{a}	
au	ae	au	\bar{e}
\bar{o}	\bar{e}	\bar{o}	\bar{e}
\bar{u}	\bar{i}	\bar{u}	\bar{i}

Die ‚Umsattelung‘ konnte also durch die Einführung des Qualitätsunterschiedes zwischen \bar{e} und \bar{e} vorgenommen werden ohne das quantitierende Prinzip vorläufig weitergehenden Umwälzungen zu unterwerfen.

ā		ǎ		á		a	
ō	ē	ö	ě	ó	é	o	e
ū	ī	ü	ĩ	ó	é	u	i
				ú	í		

Man weiß, daß das Sardische und das uns hier näher interessierende Rumänisch eine Sonderstellung einnehmen, indem im Rumänischen das *ü* mit *ō* nicht zusammengefallen ist (Typ *gurā* — *gola*). Den Unterschied zwischen den dem Westromanischen einerseits und dem Balkanromanischen andererseits zugrunde liegenden Vokalsystemen könnte man in folgender Weise anschaulich machen:

Westrom.				Balkanrom.			
ā		a		á		a	
ó	é	o	e	ó	é	o	e
ó	é	o	e	ú	í	u	i
ú	í	u	i				

Wir wollen im Folgenden versuchen, die angeführten Systemdarstellungen auf ihre Richtigkeit hin zu untersuchen, wobei wir einige Ergänzungen, bzw. Berichtigungen werden vornehmen müssen.

2. Es fällt vor allem auf, daß man den Diphthong *au* im allgemeinen als Stiefkind behandelt, weil er nicht in die wohlgebaute Symmetrie der einfachen Vokale hineinpaßt. Da aber dem *au* kein Diphthongsystem zur Seite stand, so erblicken wir in diesem Verfahren einen Übelstand, den wir beseitigen müssen.¹ Einen Stiefbruder von *au* ersehen wir in dem gleichzeitig langen und offenen Vokal *ē* < *ae*, der im Laufe des 2. Jhs. auch im Stadtrömischen allgemein zu werden begann und so in der Umgangssprache sämtlicher Provinzen nachgebildet werden konnte. Wie bei *au* der diphthongische Charakter, so mußte im Falle von *ē* die Offenheit desselben die Systematiker verwirren, da ja im allgemeinen das quantitierende Prinzip des Lateinischen keine qualitativen Unterschiede zu dulden schien. Wir glauben, daß diese

¹ Den phonematischen Charakter des *au* verbürgen uns zur Genüge Fälle wie *āctor* ‚Treiber, Darsteller, Kläger‘ ∼ *auctor* ‚Förderer, Urheber‘, *āra* ‚Altar‘ ∼ *aura* ‚Lufthauch‘, *at* ‚aber‘ ∼ *aut* ‚oder‘, *axilla* ‚Achselhöhle‘ ∼ *auxilla* ‚kleiner Topf‘, etc. Auch *au* und *ō* stehen einander in ähnlicher Funktion gegenüber, z. B. *aura* ‚Lufthauch‘ ∼ *ōra* ‚Rand‘, *ausus* (zu *audeō*) ∼ *ōsus* (zu *ōdi*), etc. In häufigen Fällen kann jedoch *ō* nur als Variante von *au* betrachtet werden: *ōlla* : *aulla* ‚Topf‘, *ōricula* : *auricula*, etc.

starre Interpretation des quantifizierenden Prinzips nach der Monophthongierung des *ae* nicht weiter gelten kann, kurz, daß wir den langen und offenen *e*-Laut für ein selbständiges Phonem halten müssen, das sich dem kurzen und offenen *e* durch seine Quantität (das ist ziemlich normal auch nach der herkömmlichen Auffassung)² dem langen und geschlossenen *e* hinwieder durch seine Qualität entgegengesetzt. Von Fällen wie *lĕvō* „erleichtere, hebe“ \sim *laevō* (Dat., Abl. von *laevus*³) und *lĕvō* „glätte“ abgesehen, liegen uns klare Fälle für die bedeutungsdifferenzierende Rolle der Offenheit von *ae* > \bar{e} etwa in folgenden Fällen vor:

aes „Erz“ \sim *ēs* „du ißt“ (vgl. auch *ēs* „du bist“)

caedō „töte“ \sim *cĕdō* „einhergehen, nachgeben“ (vgl. noch *cĕdō* „her damit, gib her“)

caelō (Dat., Abl. von *caelum*) \sim *cĕlō* „verstecke, verberge“

caena (Pl. Nom., Akk., Vok. von *caenum* „Schmutz“) \sim *cĕna* „Mahlzeit“

laena „wollenes Zeug“ \sim *lĕna* „Kupplerin“

laetum (Neutr. von *laetus*³ „üppig, fett“) \sim *lĕtum* „Tod, Untergang“

laevā (Abl. Fem. von *laevus*³) \sim *lĕvā* (Imp. Sing. von *lĕvāre*), usw.

In Fällen wo dasselbe Wort Schwankung zwischen geschlossener und offener Aussprache aufweist, kann vom Standpunkte der Phonologie nur von zwei verschiedenen Varianten desselben Phonems gesprochen werden: *aera* : *ĕra*, *caepa* : *cĕpa*, *faenum* : *foenum* (daran ändert auch das Vorhandensein von fr. *foin*, aber it. *fieno* gar nichts), *haedus* : *ĕdus*, *praeda* : *prĕda*. Wo es sich in den hierher gehörigen Fällen um „umgekehrte“ Schreibungen handeln kann, versucht man durch die Vergleichung mit dem Indogermanischen und mit dem Altitalischen, durch das nicht immer einstimmige Zeugnis der romanischen Sprachen oder sonstwie festzustellen. Für die spätere Entwicklung ist es allerdings nicht ganz gleichgültig, daß der \bar{e} -Laut auch als fakultative Variante des langen \bar{e} gleichzeitig mit dem mit phonematischer Funktion belasteten \bar{e} vorhanden war. Überhaupt sind die im Volkslatein später phonologisch ausgewerteten Qualitätsunterschiede als extraphonolo-

² Vgl. auch *Maelius* ‚Stammesname‘ \sim *mĕlius*, *maereō* ‚bin traurig‘ \sim *mĕreō* ‚verdiane‘ und *aequus* ‚eben, ausgeglichen‘ \sim *ĕquus* ‚Pferd‘, usw.

gische Variationen schon seit altersher inschriftlich und durch die Grammatiker bezeugt.

3. Wenn man den Diphthong *au* und den langen offenen *e*-Laut mitberücksichtigt, so muß nach der Monophthongierung des *ae* für eine Zeit lang folgendes Phonemsystem für die lateinische Umgangssprache angesetzt werden:

Lange Vokale:

	ā	
au		ē
ō		ē
ū		ī

Kurze Vokale:

	ă	
ō		ē
ŭ		ī

Daß dem tatsächlich so war, ersieht man auch aus der im Großen und Ganzen einheitlichen Weiterentwicklung im Romanischen von $\bar{e} > \bar{e}$ und $\bar{e} > \bar{e}$. Nach dem Schwund der Qualitäten konnten sich beide Selbstlaute leicht zu einem einzigen vereinigen und so gemeinsam weiteren Schicksalen entgegengehen. Der Phonemcharakter des $\bar{e} < ae$ dürfte übrigens auch erklären, warum diese beiden Vokale überhaupt noch auf der romanischen Stufe zusammenfallen konnten (Typ *caelu* > fr. *ciel*, it. *cielo*, und *pēde* > fr. *pied*, it. *piede* etc.). Wäre nämlich das \bar{e} kein Phonem gewesen, so hätte es unvermeidlich mit dem langen *e* zusammenfallen müssen in einem System, wo Länge und Geschlossenheit sonst immer (die erste phonologisch, die letztere extraphonologisch) aneinander gebunden auftreten.

Es ist demzufolge nicht richtig, wenn man an das Romanische denkend die phonematischen Qualitätsunterschiede als etwas durchaus Neues hinstellt, zumal schon das frühere Latein solche gekannt und phonologisch verwertet hat. Man wird vielmehr sagen müssen, daß neben dem überwiegenden quantitativen Prinzip im Falle von \bar{e} und \bar{e} auch das qualitative zu phonematischer Funktion gelangt war. Bei dieser Betrachtungsweise wird dann auch der Übergang zum überwiegend qualitativen oder, wenn man will, zum rein qualitativen Prinzip leichter verständlich.

4. Auf Grund des oben Ausgeführten glauben wir das unter 1. (s. o.) Vorgeführte folgendermaßen darstellen zu müssen:

„Klass.-Lat.“	au	ā	ă	ō	ē	ē	ō	ŭ	ē	ī	ū	ī
		∨		∨	∨	∨	∨	∨	∨	∨		
„Vulg.-Lat.“	au	a	o	e	o	e	o	e	e	i	u	i

Infolgedessen wurde also das unter 3. (s. o.) dargestellte Vokalsystem in das folgende, aus betonten und unbetonten Einheiten bestehende, umgewandelt:

Betonte Vokale:

á	á
é	é
é	é
í	í

Unbetonte Vokale:

au	a
o	e
u	i

Allerdings gilt dieses System von den bekannten Einschränkungen abgesehen nur für das Westromanische.

5. Im Balkanromanischen, nach dem heutigen Nordrum., Istro-, Megleno- und Mazedo-Rumänischen (Armunischen) ferner nach den lateinischen Elementen des Albanischen zu urteilen, liegen die Dinge etwas anders. Diese vier Abkömmlinge des Ur-rumänischen bewahren nämlich den kurzen *u*-Laut als *u*, lassen aber das kurze und das lange *o* zusammenfallen:

Balkanlat.	au	ā ā	ō ō	ū ũ	ē ě	ē ĭ	ī
		∨	∨	∨	∨	∨	
Balkanrom.	au	a	o	u	ę	ę	i

Nach dem Betonungsprinzip ergeben sich folgende Gruppen:

Betonte Vokale:

á	
á	é
ó	é
ú	í

Unbetonte Vokale:

au	a
o	e
u	i

Wenn wir nun das unter 3. aufgestellte auf dem Quantitätsprinzip beruhende Phonemsystem mit dem bereits aufgestellten vergleichen, bekommen wir folgendes veranschaulichendes Bild:

ā		á					
au	ē	ă		áu	é	au	a
ō	ē	ō	ě	ó	é	o	e
ū	ī	ū	ĩ	ú	í	u	i

demgegenüber

Was dabei auf den ersten Augenblick auffällt, ist mutatis mutandis die völlige Identität der phonologischen Struktur der

miteinander verglichenen Systeme. Sowohl die langen wie auch die betonten Vokale kennen nur den qualitativen Unterschied zwischen \bar{e} , \bar{e} einerseits und zwischen \acute{e} , \acute{e} andererseits. Der Übergang zum expiratorischen Akzent³ vollzog sich also durch vollständige Beibehaltung der in langen Silben vorhanden gewesenen Vokalqualitäten, die nun alle in betonten Silben als selbständige Phoneme wiedererscheinen. Die einzige Abweichung in unbetonten Silben bildet der Diphthong *au*, der früher lang gewertet wurde, dann aber in langer unbetonter Silbe ebenso gekürzt werden mußte wie die übrigen Längen.

Wenn man bedenkt, daß im Westromanischen auch \ddot{u} und \bar{o} zusammenfielen und außerdem auch ein betontes \circ entstand, so muß uns das Ostromanische auch vom phonologischen Standpunkte aus als konservativer erscheinen.⁴ Der Grund dieses Verhaltens dürfte darin gesucht werden, daß die oströmischen Provinzen ziemlich früh (Ende des IV. Jhs.) von den weströmischen getrennt wurden, so daß es im Laufe der V—VII. Jahrhunderte eigentlich zwei von einander isolierte Romanien gab. In den Einzelheiten des Auflösungsprozesses durch den die alten Quantitäten zu Qualitäten geworden sind, lassen sich zwischen West- und Ostromanisch ebenfalls erhebliche Unterschiede wahrnehmen. Während nämlich im Balkanromanisch \bar{a} , \bar{o} , \bar{u} , \acute{e} also vier Längen die genau entsprechenden Kürzen beim Zusammenfallen in *a*, *o*, *u*, \acute{e} bei sich haben (s. o.), finden wir im Westen einen ähnlichen Parallelismus nur im Falle der beiden offensten Vokale \bar{a} und \bar{e} .

Unsere vielfach skizzenhaften Erörterungen können nicht den Anspruch erheben, die berührten Probleme in jedem Einzelfalle erschöpfend gestellt oder gar behandelt zu haben. Sie werden möglicherweise die Fachgenossen zum Widerspruch herausfordern. Wenn dadurch die Sache der phonologischen Klassifikation der verschiedenen Gegenden der Romania, wie wir es hoffen, ge-

³ Oder zum vorwiegend expiratorischen Akzent. Nachdem die Betonungsverhältnisse dem Pänultima-Gesetz gemäß geregelt worden waren und so der Akzent gleichzeitig mit seiner Festsetzung auch seine Funktionsfähigkeit eingeübt hatte, hat es vom phonologischen Gesichtspunkt keinen Sinn mehr darüber zu streiten, ob dieser festgesetzte Akzent musikalisch oder vielmehr expiratorisch war. Er war funktionslos.

⁴ Wie konservative Züge des Rumänischen auf dem Gebiete des Wortschatzes aufzufassen sind, haben wir an anderem Orte erörtert, vgl. unseren Aufsatz: *Sur la méthode d'interprétation des cartes de l'Atlas Linguistique Roumain*: Arch. Eur. C.-Or. III (1937) 228—43.

fördert wird, so wird unser bescheidener Aufsatz sein Ziel erreicht haben. Der Romanist kann übrigens aufgrund des von uns Vorgetragenen auch die hier näher nicht beleuchteten Verhältnisse der süditalienischen Dialekte und des Sardischen nachprüfen. Er wird sich auf diese Weise ein vorläufiges Bild über die phonologischen Vokalsysteme des Gesamtromanischen machen können, das sich wahrscheinlich auch im Lichte der weiteren Forschung als richtig erweisen wird.⁵

Lajos Tamás.

Zu rum. *căutătoare*.

In unserem Aufsätze *Sur la méthode d'interprétation des cartes de l'Atlas Linguistique Roumain* (vgl. S. 238 dieses Jahrgangs) haben wir versucht nachzuweisen, daß rum. *căutătoare*, *cotătoare*, *cocotoare* „Spiegel“ nie auf dem ganzen nordrumänischen Sprachgebiet verbreitet gewesen sein kann. Ohne unsere Beweisgründe im Einzelnen wiederholen zu wollen machen wir bloß darauf aufmerksam, daß nach unserer Meinung *căutătoare* eine im westlichen Randgebiet des siebenbürgisch-rumänischen Sprachgebietes aufgekommene Neuschöpfung ist. Der Umstand daß wir dem Wort zuerst in einem Wörterbuch aus dem Alten Königreich begegnen — sagten wir — steht unserer Auffassung nicht im Wege, zumal bei Pontbriant auch sonstige siebenbürgische Provinzialismen anzutreffen sind.

Wir sind nun in der Lage das Wort in einem früheren und zwar in Ungarn veröffentlichten Wörterbuch nachzuweisen. In der Form *căutătoare* wird es bereits von dem *Lexicon Budense* (Budae, Typis et Sumtibus Typographiae Regiae Universitatis Hungariae, 1825, S. 108) verzeichnet. Diese Tatsache spricht nicht bloß für die Richtigkeit unserer wortgeographischen Auffassung, sie legt auch den Gedanken nahe, daß Pontbriant bei der Verfassung seines Wörterbuches wahrscheinlich auch das *Lexicon Budense* wird herangezogen haben.

Lajos Tamás.

⁵ Herr Prof. von Laziczius hat mir bei der Korrektur dieses Artikels wertvolle Hilfe geleistet, wodurch vor allem eine größere Genauigkeit in der Terminologie erstrebt werden konnte. Ich spreche ihm dafür meinen verbindlichsten Dank aus.

COMPTES RENDUS. — BESPRECHUNGEN.

Povestitori ardeleni și bănățeni până la Unire. — Antologie cu o prefață, note bio-bibliografice și un glosar de ION BREAZU. Biblioteca secției literare și filologice a Astrei. Nr. 1. Cluj, 1937. Tip. Cartea Românească, 333 p. 8°.

Cette anthologie des prosateurs roumains de la Transylvanie d'avant-guerre a le mérite double de montrer l'évolution d'un genre littéraire particulièrement important de la littérature transylvaine et de mettre en relief d'une façon évidente la contribution nullement négligeable des auteurs transylvains au développement de la prose roumaine contemporaine. Ces trente noms dont la série va de Joseph Vulcan, rédacteur de la revue „Familia” de Budapest à Eugène Goga, frère du traducteur de la „Tragédie de l'Homme” de Madách (cf. Arch. Eur. C.-Or. II, pp. 183—88), représentent une tradition homogène et facile à reconnaître, qui se distingue très nettement des tendances littéraires d'outre-mont. L'éditeur, M. Jean B. n'a malheureusement pas approfondi l'étude des facteurs d'ordre littéraire et politique qui ont contribué à la formation de cette tradition. A peine signale-t-il que les auteurs des nouvelles parues dans les petites revues de province (*Zorile Bihorului*, 1854, *Muguri* 1859, etc.) ont probablement imité des écrivains allemands et hongrois („imitau pe anumiți epigoni romantici din literatura germană sau ungară” p. VI) et que même M. Rebreanu, qu'on aime considérer en Roumanie comme le créateur proprement dit du roman contemporain, a subi l'influence de la prose hongroise (il est bien connu qu'il a commencé sa carrière littéraire en écrivant des nouvelles et des pièces de langue hongroise, cf. p. 305). Il est vrai que dans ce domaine on a encore à peine fait des recherches comparatives (pour un emprunt de M. Rebreanu à Mikszáth v. V. Csűry: *Debreceni Szemle* 1934, pp. 128—9). Malgré ces lacunes qui s'expliquent fort bien par le manque d'une histoire générale de la littérature roumaine de Transylvanie (pour l'époque moderne on trouve nombre d'utiles renseignements dans *Istoria literaturii românești contemporane* de M. Iorga, v. I, pp. 35—45, 223—29; II, pp. 36—48, etc.), la préface et les notes biographiques de M. B. font témoignage d'un jugement

très sûr et d'une faculté de synthèse peu commune. Les indications bibliographiques sont parfois trop succinctes, mais il est facile de les compléter à l'aide des manuels bibliographiques de M. A d a m e s c o u et des répertoires qui paraissent dans la revue *Dacoromania*. L'index des mots rares (pp. 329—333) est fait avec soin; on peut y relever un grand nombre d'éléments hongrois parmi lesquels il suffit de rappeler *borneu* 'sac militaire' (< *bornyú; borjú*), *cânceu* 'cruche' (< *kancsó*), *ciardă* 'auberge' (< *csárda*), *galibă* 'difficulté, mal' (< *galiba*), *obșitar* 'soldat congédié' (< *obsitos*), *ocoșag* 'sagesse' (< *okosság*), *panganet* 'baïonette' (< *panganét*), *săbaș* 'manière, coutume' (ex. era foarte avut după săbașul Brusturenilor, S. Albini, p. 88; < *szabás*), *sinălui* 'nettoyer les cuirs' (< *színelni*, Magyar Tájszótár II, 564). Si l'on y ajoute quelques germanismes comme *erțherțog* 'archiduc' (< *Erzherzog*), *obrișter* 'colonel' (cf. hongrois *őbester* et all. *Oberst*), *sorgă* 'souci' (< *Sorge*), *șturm* 'attaque' (< *Sturm*), *vorboncaș* 'recrue' (cf. hongrois *verbunkos* et all. *Werbung*) et quelques termes d'origine latine comme *congruă* 'salaire du prêtre' (< *congrua*), *èsplițitè* 'exactement' (< *explicite*, cf. spre a vorovi ghe tatului esplițite, A. P. Bănuț, p. 318), *procatăr* (cf. hongrois *prókátor*, lat. *procurator*) on a immédiatement devant soi une petite synthèse linguistique de l'ancienne atmosphère intellectuelle des Roumains de Transylvanie. A cet égard la nouvelle d'A. P. Bănuț (*Elocvința frachelui Ladislau*, pp. 317—320) qui reproduit le langage bizarre des classes cultivées de Transylvanie mérite une attention toute particulière et peut être comparée aux esquisses analogues de C a r a g i a l e (cf. *Un pedagog de școală nouă*, Nuvele și schițe, I, 1930. pp. 88—98, *Despre cometa*, ib. pp. 99—105).

L. Gáldi.

LADISLAS GÁLDI: *Contributions à l'étude des lexiques latins-hongrois du moyen âge*. Tirage à part du XIV—XV^e Annuaire de l'Association des Anciens Elèves du Collège Eötvös de Budapest. Budapest, 1938, in-8, 52 p.

Pendant la longue période qui va de l'avènement de S. Etienne jusqu'à 1844, le latin a parcouru une longue carrière sur le sol de la Hongrie historique. Il a été à tour de rôle langue de l'enseignement secondaire et supérieur, langue d'administration, langue de la Diète, langue littéraire, langue de conversation et de correspondance des couches cultivées de la société hongroise. L'histoire même de la civilisation et de la langue hongroise est intimement liée au monde latin, ce terme pris dans son acception la plus large. Il y aurait là toute une vaste synthèse à faire en tenant compte des vicissitudes du latin dans les pays occidentaux de l'Europe.

L'étude de M. Gáldi est consacrée à l'analyse d'un certain nombre de problèmes qui se posent au sujet du latin médiéval de Hongrie tel

qu'il se présente dans les quatre lexiques méthodiques (Nominal) que nous connaissons jusqu'à l'heure actuelle: les Lexiques de Königsberg, de Beszterce, de Schlägl et de Sopron (1350—1450). Il faut vivement regretter que l'auteur n'ait pas eu plus d'espace à sa disposition ce qui lui aurait permis d'aborder avec plus d'ampleur un grand nombre de problèmes, en partie à peine amorcés, et en partie involontairement supprimés. Il n'en est pas moins que M. G. réussit à bien poser et à résoudre tout un ensemble de problèmes linguistiques. C'est d'autant plus heureux que jusqu'ici le latin médiéval de Hongrie était un domaine complètement inexploré par les romanistes comme l'a été et l'est resté plus ou moins aussi le „latin vulgaire“, le bas-latin et le latin médiéval des autres pays. Le revirement heureux qui, surtout dans les années d'après-guerre, a si favorablement changé l'aspect des rapports entre romanistes et latinisants, ménage en effet des résultats qui de jour en jour prouvent éloquemment l'efficacité de la collaboration internationale dans ce domaine. L'étude de M. G. représente la première tentative sommaire de rendre accessible aux savants étrangers quelques aspects du latin médiéval de Hongrie.

Ayant l'intention de mettre en relief les caractères généraux de cette latinité, l'auteur consacre des chapitres séparés à l'examen des éléments latins, grecs, néolatins, germaniques, slaves et hongrois. Le prototype des Lexiques en question étant d'origine bavaro-autrichienne, il tient à souligner que le vocabulaire n'en est pas la copie fidèle de la latinité des pays germaniques; des gallicismes et des italianismes y ont pénétré non seulement par la filière de la latinité austro-allemande, mais aussi grâce aux rapports intellectuels immédiats qui, de tout temps, existaient entre la Hongrie et les pays romans. Une particularité du latin médiéval de la Hongrie, qu'il faut également relever, c'est qu'il évite „ces élucubrations fantaisistes qui fourmillent dans les travaux lexicographiques de l'Occident“ et qu'il fait preuve d'un effort d'adaptation aux nécessités de la vie pratique. Il va sans dire que les tendances puristes de la Renaissance entraîneront d'importantes modifications à l'égard du caractère réaliste des lexiques postérieurs au XV^e siècle et il ne serait pas inutile de rechercher les détails de ce processus d'amélioration.

Passons maintenant à quelques menues remarques:

babatum ‚fer à cheval‘. Pour expliquer ce mot M. G. recourt à deux hypothèses, mais — comme il le dit lui-même — l'origine du mot reste bien énigmatique. Nous croyons utilement compléter les éléments morphologiques de l'auteur en y ajoutant les formes passives suivantes: 1496: Equum vnum Bithang *babatari* feci (OkI Sz. s. v. *bitang*), 1528: Paruum parypa feci *babatizari* (ib. s. v. *paripa*). Ces dernières manquent aussi dans le dictionnaire de Bartal.

Burto: ‚Phallus esculentus‘. L'auteur rattache ce mot au fr. *bourdon* qui en v.-fr. signifie aussi ‚bâton, pénis, clou à grosse tête‘.

Puisque c'est précisément la représentation d'une grosse tête qui est commune aux acceptions diverses du mot, je me demande s'il ne s'agit pas plutôt d'un dérivé de *burdus* ‚Maulesel, Bastard' (REW.). Pour l'évolution sémantique cf. esp. *mulata* ‚Krücke' (ib.).

cirotheca ‚gant'. Autant qu'on peut le contrôler d'après les références énumérées par Bartal ce mot se trouve pour la première fois dans une charte latine rédigée en 1177 (octo paria *cirotecarum*, Cod. Dipl. Arp. Contin. VI, 126). L'argumentation paléographique de M. G. selon laquelle l'épithète de ce mot dans le Lexique de Beszterce doit être *ferrea* et non *serica* (par un lapsus calami passé inaperçu M. G. écrit „il faut certainement lire *serica* au lieu de *ferrea*”, p. 15) est tout à fait convaincante. On n'a même pas besoin d'une pareille argumentation parce que toutes les mentions du mot se rencontrent dans un entourage où il n'est guère possible de songer à des gants de soie: 1490: *Cirotece* ad homines. Barth. Disci ferrei ad homines (OkI Sz. s. v. *bart* ‚dependentia galeae'), tandis que dans une charte contemporaine de notre lexique on constate la présence de l'adjectif habituel: 1384: ... cum lanca, ac *ferreas cyrotecas* (ib. s. v. *páncél*). La catégorie sémantique et la traduction hongroise: *vas kezthew*, militent également en faveur de la lecture *ferrea*.

Merassium: ‚griotte'. Ce qui est frappant c'est que ce gallicisme ne peut être démontré que dans le latin de Bohême et de Hongrie (est-ce un mot conservé dans des „aires latérales"?). D'après l'auteur la dernière mention de *merassium* se trouverait dans l'édition de 1801 du Dictionnaire de P á r i z P á p a i. Un hasard heureux nous a aidé à poursuivre le mot dans deux dictionnaires postérieurs à cette date. Le premier, celui de l'évêque roumain transylvain Jean Bobb (Dictionariu rumanesc, lateinesc si unguresc. In Clus 1822—23) contient parmi les noms de la ‚griotte' aussi l'appellation *merasa* (s. v. *cirese visine* et *visina*). M. G. a démontré ailleurs (cf. *A magyar szótárodalom hatása az oláhra*. Extr. de Nyelvtud. Közl. XLVIII—1932, p. 30, ss.) que la source principale du dictionnaire trilingue a été l'édition de 1767 de P á r i z P á p a i. Il a en même temps souligné les difficultés qui nous empêchent de constater l'influence de l'édition de 1801 sur Bobb. Le mot *merassium* étant absent de l'édition de 1767 (Medgy — *Cerasum*, *Amarillum*, ein *Kirschen*; Medgy-fa — *Cerasus*, *Amarillus*, ein *Kirschbaum*) je me demande s'il ne faut pas voir dans le *merasa* de Bobb une preuve nouvelle de l'emploi de l'édition de 1801. La chose n'est pas certaine, elle est probable. Deux ans après le dictionnaire de Bobb paraît dans la capitale hongroise le *Lexicon Valachico-latino-germanico-hungaricum* dans lequel nous lisons également: *Vişină*, ... *cerasum acidum* (*apronianum*), *vulgo*: *merassium*: *megy*: *die Weichsel*. *Ital. visciola*." et „*Vişinu*, ... *Cerasus aproniana* Linn. *vulgo*: *merassium*: *Megyfa*: *der Weichselbaum*. *Ital. visciolo, cerasus acida, vel austera*". Cette fois pourtant il n'est guère possible d'expliquer la

présence du mot par une source écrite antérieure, le *vulgo* signifie chez les auteurs du Lex. Bud. (= Lexicon Budense) qu'ils reproduisent des mots et des expressions d'usage commun à leur époque. Nous trouvons dans ce dictionnaire à peu près 170 cas où le mot *vulgo* sert à préciser le sens des éléments du langage plus élevé ou plus technique par les éléments correspondants du latin commun ou parlé. Nous en reproduirons quelques-uns, mais seulement ceux qui manquent dans le *Glossarium mediae et infimae latinitatis regni Hungariae de A. Bartal* (Budapest, 1901. = B):

arrham do, vulgo: *inarrho* (s. v. *arvunesco*)

tonsor, vulgo *barbirius* vel *barbitonsor* (s. v. *barbier*; B: *barberius*)

caseus friatus, vulgo: *burenda*, *formagium*, *tyros* (s. v. *brânză*) cf.

B et G s. v. *turabodus*, *turaldus*

thermopolium, taberna, caldaria, vulgo: *Caffena* (s. v. *cafenea*)

horologium portatile, vulgo: *saccule* (s. v. *ceas*)

rostrum tundo, vulgo: *abbecco* (s. v. *ciocănesc*, *ciocnesc*); formation dans le genre du fr. *abecher*

cupa, vulgo: *octale* (s. v. *cupa*; B: *octale* = *octava pars*)

filum metallicum, vulgo *drahta* (s. v. *drot*)

scutella, vulgo: *fiala* (s. v. *fială*; B: *fiala* = *lagena*)

scriptor ephemeridum vel actorum publicorum, vulgo: *novalista* (s. v. *gazetă*)

gravidus, ingravidus, praegnantem reddo, impleo, vulgo: *impraegno* (s. v. *ingrec*)

traha vehor, vulgo: *trahizo*, *trahiso* (s. v. *insaniiu*, *saniiu*; chez B le mot *traha* se trouve seulement dans l'acception de 'vehiculum sine rotis, gyaloghintó', dans le Lex. Bud. il signifie 'traîneau'. Cf. aussi Lex. Mars. ed. Tagliavini p. 249. N^o 2278, et le lexique latin-hongrois de Szikszai Fabricius Balázs (1590; éd. Melich, p. 71).

ager extirpatus, vulgo: *stirpatitium* (s. v. *laz*; B: *extirpatitium*)

horreum, conservatorium, vulgo: *magazina* (s. v. *magazină*; B: *magazinum*)

muccinium, sudarium, improprie *strophium* (s. v. *măhrama*; B: *strophium* = 'pellium virginalé')

sacharum crystallinum, vulgo: *sacharum candum* (s. v. *miere de trestie*, calqué sur le hongr. *nádméz*; B: *saccharus candus*)

tellum ignimum minimae speciei, vulgo: *mortarium* vel *pistoleta mortaria* (s. v. *mordai*)

mater lustrica, matrona testis matrimonii, vulgo: *Patrina* (s. v. *nănașă*; B connaît seulement le masc. de ce mot, cf. esp. *padrina*, mais fr. *marraine*)

un florint de 17 grōșite, vulgo: *florenus tractilis*; vonásforint: ein Vonaschgulden aus 17 Groschen bestehend (s. v. *numărătoriu*)
ochelari, vulgo: *oculare*: pápaszem, okuláré (B: *ocular*, *ocularia*)

ita vir honestus habear, vulgo: ad meam honestatem (s. v. *omenie*)
 scopula e setis, vulgo: setaceum (s. v. *perie*; B: setaceus)
 opifex pileorum, vulgo: *pileo* -onis, pilearius (s. v. *pălărier*)
 cella vinaria, vulgo: *cellare*, cellarium (s. v. *pimniță, podrum*)
 ducens fumum Nicotianae, vulgo: *fumator*, fumigator (s. v. *pipaș, tătăcaș*)

immunditia, spurcitia, vulgo: *porcismus* (s. v. *porcie*)
 soleis ferreis firmo, calceo, vulgo: *obsoleo* (s. v. *potcovesc*)
 soleis ferreis calceatus, vulgo: *obsoleatus* (s. v. *potcovit*)

pustulae, vulgo: *excussio* (s. v. *prosăritură*)

gestio, vita, mores, vulgo: *comportantia* (s. v. *purtare*)

vitam anachoreticam duco, eremum colo, vulgo: *eremito* (s. v. *pustni-cesc, sehăstresc*; B: eremizare)

crematum dulce aromatibus conditum, vulgo: *rosolium*: rósolis: der Rosolie (s. v. *rosol*)

vectio in traha, vulgo: *trahisatio* (s. v. *sănietură*)

lavatio, vulgo: *balneatio* (s. v. *scăldare*)

nutribilis, satians, satietatem adferens, vulgo: *substantiosus* (s. v. *sățios*)

variolarum cicatricibus notatus, vulgo: *variolatus* (s. v. *semn de vărsat*)

syllabatim lego, vulgo: *syllabizo* (s. v. *slovnesc*)

nosocomium, vulgo: *hospitale*, vel *hospitalium* (s. v. *șpitai*)

mola metallica, vulgo: mola *stampalis*: stomp, istomp: die Stampf-mühle, das Pochwerk (s. v. *șteampuri*)

turunda, vulgo: *funduli*: laska, metélt (s. v. *tăieței*); cf. milanais *toronda* (REW). — M. G., dans une communication verbale, attire mon attention sur la possibilité de rapprocher le mot *funduli* de *fondulo* ‚goujon‘ (LexBeszt. 303). Les ‚vermicelles‘ (it. *vermicelli*) sont là pour montrer combien il est possible que la pâte à potage en question porte le nom d'un animal, surtout celui d'un poisson.

caseus secundarius, vulgo: *gramia* (s. v. *urdă*); d'une manière curieuse c'est le même mot que *gramia* ‚pituitae oculorum‘. Est-ce la ressemblance de roum. *urdă* ‚sorte de fromage blanc‘ et de *urdoare, urdori* ‚chassie‘ qui a suggéré l'explication de *caseus secundarius* par *gramia*?

domus coquendo cremato, impropre *ustrina*: pálinka főzőház: das Brandweinbräuhaus (s. v. *vinărsărie*); B connaît seulement *ustrina* = officina aeraria; cf. encore *ustrina* ‚locus ubi comburuntur corpora uel ubi porci ustulantur‘ CGL VII, 386.

En poursuivant les destinées des mots attestés dans le latin médiéval de Hongrie nous pouvons donc plus d'une fois utilement consulter aussi les dictionnaires de l'école dite latiniste des Roumains tran-

sylvains, comme en général les dictionnaires latins-roumains de provenance hongroise. Ainsi le mot *pecia* 'pièce de drap' n'est pas tombé en désuétude au cours du XVI^e siècle — comme le croit M. G. — il apparaît encore dans la seconde moitié du XVII^e ou même au début du XVIII^e siècle dans le *Dictionarium Valachico-Latinum* de l'Anonymus Banatensis, p. 276: „Vigh. Pécia". Le Lex. Bud. a dû retenir notre attention parce qu'il date de la fin de la période plusieurs fois séculaire pendant laquelle le latin a joué un si grand rôle en Hongrie et parce qu'il puise dans l'usage vivant de son temps.

La petite contribution lexicographique que nous avons jugé utile d'insérer ci-dessus rendra peut-être quelques services aux chercheurs de la latinité de Hongrie. Notons ici que le gros volume de Bartal ne suffit ni par sa méthode ni par son information aux exigences de ceux qui voudrons se consacrer à l'étude historique du latin de Hongrie. Nous y cherchions en vain entre autres le mot *amarillum* (v. plus haut) qui, pourtant, a été enregistré par Páriz Pápai et probablement aussi par d'autres (v. l'éd. de 1776 p. ex.). Nous pourrions facilement augmenter le nombre de ces mots omis (*tolutarius*, sc. *equus*; *peniculentum* 'ala vestis'; *dentale* 'aures aratri', etc.), de même qu'il serait facile de montrer que dans les cas où l'exemple choisi par Bartal coïncide avec la première mention du mot, ce n'est que l'effet d'un pur hasard. Pour le mot *incattus* 'partie défenderesse' p. ex. il ne cite que des exemples modernes (cf. pourtant 1604: az Incattus... absentallia magat, *Oklevél Szótár* de Szamota—Zolnai, s. v. *idővétség*) et je ne saurais dire si le mot ne se trouve déjà dans le Tripartitum de Verböczy. Ce qui rend la recherche plus difficile encore c'est que le vocabulaire latin du *Lexicon Vocabulorum Hungaricorum* de Szamota—Zolnai¹ — à moins qu'on ne veuille dépouiller le volume tout entier

¹ Ce Lexique (en hongrois Magyar Oklevél-Szótár = OklSz.) contient également des mots inconnus de Bartal p. ex. 1499: Vnum *fallcratum* vulgo thok ad vnum equum competentem (s. v. *tok*, cf. CGL VII, 83 s. v. *phaleratus*); 1344: Peruenit ad vnum *pirgum* Kerekharazth dictum. Transit iuxta vnum *pirgum* wlgariter Huzeuharazth dictum (s. v. *haraszt*). DuCange connaît un *pirgus*, *pergus*, *pirgius*, *pirius* signifiant 'via strata, publica, regia', il fait même remarquer que le v.-fr. *pierge* 'Steinweg' (< *pētrīca*, REW.) s'emploie dans le même sens. La variante *pirgius* nous permet de supposer que ce mot soit une forme relatinisée de *pierge*. Je me demande s'il ne faut expliquer par ce *pirgus* le mot analogue de nos lexiques qui signifierait 'rais' (v. l'étude de M. G. p. 19—20 où l'auteur énumère quelques homonymes sauf celui dont nous parlons). Peut-on supposer que l'interprètement hongrois ait été conformément à la signification de *pirgius*, *pirgus* le composé '*kő-út*' écrit *kewut*, *kewuth*, *kewwt*, *kewwth*, *keuwt*, *keuwth*, etc. Les copistes n'ayant pas compris le mot *pirgus* y pouvaient voir l'accusatif de *küvő*, *kévő* 'rais' (v. sur ces formes OklSz. et Magyar Tájszótár) et c'est de cette façon assez simple que *pirgus* finit par avoir la signification de 'rais'. — B. n'enregistre que *pontaticum* 'péage, pontonage', l'OklSz. nous fournit également *pontagium* (1598,

— est inaccessible et il faudrait en dresser l'Index. Pour savoir à quelle époque apparaît ou disparaît un mot tel que *cussinus* (< fr. *coussin*, v. p. 25 de l'étude de M. G.) on doit s'occuper de toutes les rubriques où il y a de la chance de le dépister (*párna, fejalj, matrác*, etc. et *paplan* auquel renvoie M. G.). Et combien de mots latins d'origine germanique, italienne, française etc. ne pourrait-on pas collectionner dans les chartes médiévales publiées après l'impression du volume méritoire de Szamota—Zolnai (Budapest, 1906) ?

Ces quelques remarques suffisent pour montrer dans quelles conditions défavorables M. G. eut tout de même le courage d'amorcer le sujet de son étude. Nous lui savons gré d'avoir commencé à défricher le terrain si fertile, mais en même temps si mal connu, de la latinité du moyen âge hongrois. La sagacité, l'esprit critique dont il fait preuve nonobstant toutes ces difficultés techniques, son information et sa méthode, le qualifient à continuer avec succès l'activité dont il vient de nous révéler le premier témoignage.

L. Tamás.

A podmanini Podmaniczky család levéltára („Cartulaire de la famille Podmaniczky de Podmanin”) publié avec des notes et une introduction sur l'histoire de la famille par IMRE LUKINICH. I^{er} volume: 1351—1510. Budapest, 1937, Académie des Sciences de Hongrie, LXII + 736 p., 4 ill. (IV^e vol. de l'*Histoire des Podmaniczky, barons de Podmanin et d'Aszód*).

Depuis que la publication des chartes médiévales semble subir en Hongrie un arrêt prolongé et presque complet, la parution d'un ouvrage de cette nature constitue un véritable événement. Mais il faut surtout estimer de la plus grande importance la publication de ce gros volume, étant donné que la plupart des matériaux y réunis ont trait à un territoire sur lequel on ne possédait jusqu'à présent que des données rares et éparses. Les chartes publiées dans ce livre se rapportent à très peu d'exceptions près aux biens-fonds de la famille Podmaniczky, c'est à dire à la partie septentrionale du comitat Trencsén, région

s. v. *hid-bér*). — Dans ce dernier on trouve également le mot *spinther* ‚fibula in humeris, armilla, acus discriminalis’ (CGL VII, 286), p. ex. 1458: cum *Spintere* wlgo kapch (s. v. *kapocs*). — Comment identifier le mot signifiant ‚crible, tamis’ attesté deux fois dans l'OkI Sz.: 1520: *Tantara* wlgo *zyta* et 1521: *Duas tantaras* wlgo *Zytath* (s. v. *szita*)? V. aussi LexSch. 1127: *caranta* — *zitha* (= *taranta*). — Notons encore que la revue ΕΡΓΑΣΤΗΡΙΟΝ — *Műhely* a commencé la publication d'une étude intitulée *A magyarországi közép-latinság főbb szabályai* („Les règles les plus importantes de la basse latinité de Hongrie”) dont l'auteur est M. Ede Mészáros. A en juger d'après la première livraison (1937, pp. 227—36), nous croyons que cette étude ne saura guère s'assurer les avantages d'un travail méthodique et bien documenté.

dont l'histoire du peuplement était, faute de sources, presque totalement inconnue jusqu'à présent.

La méthode de publier des chartes, que M. Lukinich a suivie dans ce volume, mérite tous les éloges et peut servir de modèle. S'écartant des brisées de la plupart de ses devanciers, M. L. ne se contente pas de donner le texte en transcription diplomatique irréprochable (qui fait honneur surtout au travail consciencieux de M. A. Fekete Nagy de même qu'à sa compétence en matières paléographiques), mais il le fait suivre de commentaires abondants qui ne se bornent pas à la généalogie et aux rapports mutuels des membres de la famille Podmaniczky ou d'autres propriétaires fonciers mentionnés dans le volume, mais s'étendent sur la toponymie complète offerte par les chartes. L'éditeur s'efforce d'identifier chaque nom de lieu en le localisant, pour la plupart avec un rare bonheur.

Le cartulaire est précédé d'une introduction nourrie, retraçant l'histoire du plus ancien peuplement du comitat Trencsén, de même que celle de la famille Podmaniczky avec une concision solide et précise. On peut admettre comme très plausible cette opinion de l'éditeur, selon laquelle l'ancêtre des Podmaniczky fut un seigneur d'origine croate, qui reçut en don de Charobert la propriété de Podmanin après la défaite de Máté Csák. Outre les considérations historiques, c'est surtout le nom de baptême *Zvanis* du premier Podmaniczky — sans doute identique avec le croate *Zvan* = Johannes — qui confère à cette hypothèse un haut degré de vraisemblance.

Un index très abondant couvrant 80 pages et comprenant tous les noms de personne et de lieu sans omettre les lieux-dits, rend le livre très facile à consulter et ajoute à son utilité. Par là aussi, l'ouvrage se distingue très avantageusement d'un grand nombre de nos publications de chartes, qui pour épargner le temps ou les frais, réduisent leur index au minimum et souvent même le suppriment. Or un bon index est une partie indispensable de toute édition de chartes, sans laquelle l'ouvrage n'est guère utilisable. *István Kniezsa.*

MACÚREK, JOSEF: *Dějiny Mad'arů a Uherského státu* (Histoire des Magyars et de l'Etat hongrois). Praha, 1934, Melantrich, 344 p. (Vysokoškolské rukověti. Rada spisů duchovnědných. Svazek 1.)

Premier volume de la série de Sciences Morales des Manuels de Hautes Etudes publiés par l'éditeur pragois Melantrich, cet ouvrage a pour sujet l'histoire de la Hongrie depuis les temps les plus anciens jusqu'à la fin de la guerre mondiale. L'auteur, M. Macúrek, privat-docent de l'histoire tchèque à l'Université de Prague (actuellement professeur à l'Université de Brünn) est assez bien renseigné sur la littérature spécialiste d'expression hongroise, bien que, jusqu'à présent

on ne lui connaisse pas des recherches indépendantes intéressant l'histoire de Hongrie. Ces deux circonstances déterminent à l'avance et sa façon de traiter son thème et le caractère qu'il imprime à tout son ouvrage. Etant donné que ce livre, destiné à servir de manuel universitaire, est dû à la plume d'un auteur qui n'a pas encore tenté des recherches personnelles relatives au sujet qu'il y traite, on ne peut s'attendre à y trouver autre chose qu'une courte esquisse synthétique des résultats acquis. D'autre part, comme M. M. avait en vue la jeunesse universitaire tchèque et slovaque, il faudra bien admettre qu'écartant délibérément le point de vue hongrois auquel on est habitué dans un ouvrage consacré à l'histoire hongroise, il envisage les faits sous l'angle totalement différent du point de vue tchèque ou slovaque.

Un style concis, trait caractéristique des manuels scientifiques tchèques, une disposition typographique avantageuse et un index copieux font de ce livre un manuel facile à consulter. Des notices bibliographiques extraordinairement fournies que l'auteur ajoute à la fin de chaque chapitre, augmentent encore sa valeur. Ces listes, comprenant les sources, les synthèses et les études de détail relatives à chaque époque, rendront le livre utile même à ceux qui ignorent complètement la langue tchèque.

Ce manuel si aisé à consulter, ce véritable vadé-mécum de l'histoire de Hongrie, diffère de tout ouvrage similaire en ce sens qu'au lieu de considérer l'histoire du peuple magyar sous l'angle visuel du Hongrois placé pour ainsi dire au milieu du courant historique, il adopte le point de vue du spectateur extérieur, quoique non désintéressé, plus exactement celui des Etats successeurs. En examinant l'évolution économique, juridique, sociale, artistique ou même politique de l'Etat hongrois, M. M. n'y découvre jamais les traits spécifiquement hongrois, tandis qu'au contraire, avec un rare esprit de suite il s'efforce de mettre en relief tout ce qui lui semble important par rapport à la souveraineté actuelle des Etats successeurs. Cette tendance affleure pour ainsi dire sur toutes les pages du livre d'une façon tellement criarde que souvent on a l'impression que le sujet de l'ouvrage n'est pas l'histoire hongroise mais la justification des frontières actuelles des Etats successeurs à l'aide d'arguments tirés de cette histoire. Il en est ainsi surtout en ce qui concerne la Haute-Hongrie au sujet de laquelle M. M. ne manque pas une seule occasion de mettre en ligne soit ouvertement soit d'une manière plus discrète ses arguments présumés y relatifs.

Par suite de l'application conséquente de ces points de vue étrangers et surtout slaves d'une part et de l'omission totale des points de vue hongrois, cette histoire de Hongrie diffère essentiellement de tout ouvrage de même nature connu jusqu'à présent. Ce n'est pas la même histoire que nous connaissons d'après les synthèses existantes, qu'elles

soient sorties de la plume d'un spécialiste hongrois ou de celle d'un historien étranger. C'est une Hongrie entièrement nouvelle, absolument inconnue jusqu'ici qui s'étale devant nos yeux sur les pages du livre de M. M. Ce n'est pas à une relation différente des événements, non plus qu'au dépouillement de sources inconnues qu'est due la nouveauté de l'ouvrage, mais uniquement à l'application de ces points de vue insolites.

Il va sans dire qu'on ne peut pas exiger d'un auteur tchèque d'envisager de la même façon qu'un Hongrois l'histoire de l'Etat magyar dont les Slovaques faisaient aussi partie, et il faut juger naturel qu'il considère les choses du point de vue tchèque resp. slave, d'autant plus que jusqu'à présent les spécialistes, des Hongrois pour la plupart ont passablement négligé cette face des problèmes. C'est pourquoi, même supposé qu'éventuellement nous ne soyons pas d'accord avec telle synthèse entreprise du point de vue d'un étranger, en principe nous ne nions nullement qu'elle a sa raison d'être. Mais si nous reconnaissons qu'une pareille révision est justifiée, nous exigeons en même temps qu'elle soit faite sur une base rigoureusement scientifique. Nous demandons que de pareils résultats absolus nouveaux soient fondés sur une documentation adéquate, sinon ces affirmations, si assurées qu'elles soient, ne sont que des phrases creuses qui ne peuvent pas prétendre à être sérieusement prises en considération.

En examinant la conception inédite de M. M. et les arguments qu'il cite à son appui, on constate non sans surprise que toute documentation quelconque y fait entièrement défaut. Pas la moindre trace de sources citées ni d'une critique sérieuse des opinions émises par ses devanciers ni même d'aucun appareil philologique. L'auteur affirme et réfute sans éprouver le besoin de motiver ses assertions d'une façon adéquate. Dans les rares cas où il ébauche un simulacre de démonstration, il néglige de mentionner ses sources de sorte qu'il est impossible de contrôler ce qu'il avance.

Cette absence de documentation et même de tout appareil philologique s'explique en somme par le caractère de manuel universitaire de l'ouvrage. Dans un tel manuel on ne peut guère s'attendre à une vaste documentation ni à des démonstrations détaillées, les cadres nécessairement limités du livre ne permettant qu'une synthèse rapide. Mais par la même raison toute théorie nouvelle et non démontrée doit être bannie des manuels qui, par la force des choses, ne sont que des synthèses à l'exclusion de toute analyse plus ample. Or pour présenter une nouvelle thèse d'une façon satisfaisante, il est indispensable de la faire précéder d'une analyse minutieuse.

Le principal défaut de l'ouvrage de M. M. provient justement du fait que sa conception absolument inédite, dont la démonstration n'a jamais été tentée, est présentée dans un manuel universitaire c'est à dire dans les cadres d'une synthèse qu'on peut pourtant considérer

plus ou moins comme une oeuvre de vulgarisation. L'auteur était obligé d'appliquer les points de vue slaves — la destination de son ouvrage et la série dont il fait partie le lui imposent — même à des époques pour lesquelles on ne dispose pas des moindres travaux préliminaires indispensables à ces sortes d'analyses. Faute de ces préliminaires, force fut à M. M. de se contenter de phrases creuses dont son livre abonde. On doit attribuer à l'application opiniâtre de points de vue extérieurs le fait qu'il s'abstient de la moindre critique à l'égard de l'opinion des spécialistes slaves (tchèques, slovaques, croates, serbes) ou roumains. On peut savoir à l'avance qu'entre l'avis d'un savant hongrois et celui d'un étranger il optera inmanquablement pour ce dernier. On doit attribuer à la même tendance son procédé selon lequel dans les ouvrages des historiens hongrois il n'accepte que ce qui a trait aux Slaves tandis qu'il conteste ou passe sous silence tout ce qui se rapporte aux Hongrois.

Il serait facile d'illustrer par de nombreux exemples les procédés à l'aide desquels M. M. s'efforce de justifier par des raisons historiques les frontières actuelles de la Hongrie en s'appuyant uniquement sur les travaux de chercheurs étrangers et négligeant (sciemment!) les recherches des spécialistes hongrois. Nous nous contenterons d'en choisir un seul, le plus frappant peut-être et nous présenterons les théories de l'auteur sur les frontières de la Hongrie au temps de St. Etienne pour caractériser sa méthode.

Si l'on compare la carte dressée par M. M. (p. 35) représentant les frontières de la Hongrie vers le milieu du règne de St. Etienne (env. 1020—1025) avec celle de la Hongrie actuelle (p. 288), on n'y trouve guère de différences notables. Selon M. M. les frontières de l'Etat hongrois au premier quart du XI^e siècle auraient été formées par la tracée suivante: au Nord le cours du Danube et une ligne tirée de Vác à travers l'embouchure du Sajó jusqu'à Nyíregyháza, à l'Est à peu de chose près la frontière actuelle, au Sud le cours de la Drave et une ligne tirée de l'embouchure de cette rivière jusqu'à Törökbecse (dans la Bácska la frontière n'aurait donc même pas atteint le Danube!), de là une ligne droite allant à peu près jusqu'à Arad, tandis qu'à l'Ouest une ligne passant par Pápa et Nagykanizsa. Comment l'auteur est-il arrivé à ce résultat encore plus défavorable que l'état de choses actuel? En premier lieu en confondant la question de la souveraineté de l'Etat et celle de l'histoire du peuplement. Le territoire de l'Etat hongrois (et en même temps l'habitat des Hongrois) ne s'étend sur la carte de M. M. qu'aussi loin que l'autorité du pouvoir central. Comme selon quelques spécialistes hongrois (Karácsonyi) St. Etienne n'occupait la Transylvanie que relativement tard, M. M. ne compte pas cette province comme faisant partie de la Hongrie. Or, les Hongrois s'étaient établis en Transylvanie bien avant le règne de St. Etienne,¹

¹ Cfr. les cimetières hongrois païens de Transylvanie Roska M., A

l'occupation de ces régions signifiait donc tout simplement l'achèvement de l'unification des tribus plus ou moins indépendantes. En ce qui concerne les frontières du Nord-Est et du Sud, le procédé de l'auteur est absolument arbitraire, car il serait incapable de citer la moindre preuve à l'appui de son hypothèse toute gratuite. Selon le témoignage des noms de lieu et de personne, il n'approche même pas de la vérité. Quant à la frontière du Sud, nous avons à ce sujet une source écrite de premier ordre, Constantin P o r p h y r o g é n è t e qui rapporte que le territoire des Hongrois s'étend jusqu'au Danube mais qu'il y en a d'établis aussi entre ce fleuve et la Save. Il est très caractéristique que le témoignage de ce contemporain digne de confiance sous tous les rapports (et qu'on peut renforcer de nombreuses autres preuves) est qualifié par M. M. tout simplement de sujet à caution.

En apparence c'est l'hypothèse de l'auteur relative à la tracée de la frontière Nord-Ouest qui semble le mieux fondée puisque, à ce sujet, il a pu se référer à C h a l o u p e c k ý, qui, avec un appareil imposant, avait tenté de démontrer que les Hongrois n'avaient étendu leur domination sur la partie Sud-Ouest de la Slovaquie jusqu'au Danube (c'est à dire jusqu'à la frontière actuelle) qu'au cours du deuxième quart du XI^e siècle. Ces efforts tendant à retarder de cent ans le début de la domination hongroise sur ce territoire s'explique par l'ardent désir de pouvoir faire de la place — faute de mieux pour quelques dizaines d'années fugitives — à une prétendue domination tchèque et de fournir par là en quelque sorte une espèce de justification historique de l'état de choses actuel. D'après cette théorie au début du X^e siècle les Hongrois conquérants auraient donc renversé la Grande Moravie, refoulé les Allemands jusqu'à l'Enns et occupé même la Moravie sans toutefois oser mettre le pied sur les territoires interjacentes (les environs de Nyitra et de Pozsony). Là quelques petites principautés slaves auraient végété sans être inquiétées aussi longtemps que les Tchèques, devenus plus forts par la défaite des Hongrois près d'Augsbourg, ne missent fin à leur indépendance en annexant ce territoire à la Bohême. Les preuves de ces hypothèses seraient fournies par le nom allemand de la ville de Pozsony (Pressburg; 907: Brezalauspurc) et par la charte de fondation de l'évêché de Prague qui mentionne un territoire nommé ‚provincia Vag‘. Pressburg, selon M. Chaloupecký n'a pu tirer son nom que de celui du prince tchèque Bratislav et la ‚provincia Vag‘ que pourrait-elle désigner d'autre que les environs de Nyitra? Il est vrai que la charte ne mentionne ni Nyitra ni le Danube, ce qui ne manque pas d'être assez curieux étant donné que Nyitra comme siège épiscopal depuis longtemps était la localité la plus im-

honfoglalás és Erdély. A történeti Erdély. („La conquête du pays et la Transylvanie. La Transylvanie historique.“) Budapest, 1936. Pour l'examen plus détaillé de la question v. I. Kniezsa, *Ungarns Völker im XI. Jh.*, dans un des prochains fascicules de l'AECO.

portante de ces contrées tandis que le Danube est le fleuve le plus important de toute l'Europe Centrale. Néanmoins, d'après MM. M. et Ch. on ne peut pas douter que le diocèse de Prague embrassait toute la région de Nyitra jusqu'au Danube et le Garam. Cette domination tchèque aurait été anéantie par le prince de Pologne Boleslas le Courageux qui conquiert non seulement la Moravie, mais, vers 1010 cette partie de Haute-Hongrie aussi. Il est vrai que d'après la chronique polonaise de Gallus, unique source qui rapporte ces événements, Boleslas conquiert ces territoires sur les Hongrois et non point sur les Tchèques, mais, selon M. Ch. il ressortirait clairement de tout ce qui a été dit que cette indication du chroniqueur ne fût qu'un simple lapsus. Vers 1025 ce territoire aurait été repris aux Polonais par St. Etienne, et attaché à la Hongrie. Toute cette construction laborieuse et fort invraisemblable a pourtant d'autres points faibles encore. Elle ne tient pas compte du fait qu'en 1007 Anasthase, archevêque d'Esztergom est déjà mentionné comme 'Ungrorum archiepiscopus', alors que la totalité du diocèse d'Esztergom est situé sur ce territoire qui n'aurait été joint à la Hongrie que vers 1025. M. M. voudrait réduire cette contradiction par une hypothèse selon laquelle St. Etienne aurait bien créé l'archevêché d'Esztergom au début de son règne, mais il ne l'aurait organisé que vers 1030, ce qui revient à dire que St. Etienne aurait laissé sans diocèse le premier dignitaire ecclésiastique de son royaume, le chef de toute l'organisation chrétienne du pays, comptant sur une éventualité de pouvoir détacher du territoire d'un pays étranger un morceau de taille à suffire pour former un diocèse, et cela encore justement dans la proximité immédiate d'Esztergom!

Encore plus significatif que ces erreurs tendancieuses (commises toujours au détriment des Hongrois), relatives à des événements historiques, est cet effort soutenu, qu'on observe d'un bout à l'autre du livre, tendant à effacer le rôle des Hongrois dans l'histoire de Hongrie, dans son évolution matérielle et intellectuelle, tout en mettant en relief celui que jouaient les étrangers, particulièrement les Slaves. Selon sa théorie fondamentale la proportion des éléments allogènes en face des Hongrois de race était encore plus forte dans la Hongrie des premiers siècles qu'au début des temps modernes ou dans un passé récent. Or, comme en Hongrie les éléments allogènes n'ont jamais été exclus de la direction des affaires, il serait naturel qu'au cours de l'évolution de l'Etat hongrois ces éléments ethniques eussent, par suite de leur prépondérance numérique et de leur civilisation supérieure, toujours joué le premier rôle. Pour illustrer cette thèse, l'auteur introduit l'histoire de chaque période par un chapitre de dimensions fort disproportionnées par rapport à l'ouvrage entier (env. 40 p. au total), destiné à une esquisse de la répartition des nationalités. Ses idées relatives au rôle joué par les éléments allogènes reposent entièrement sur ces chapitres.

Constatant que l'exposé de la situation ethnique de la Hongrie occupe une place si importante dans la conception de M. M., le lecteur qui n'est pas renseigné sur ces questions pourrait facilement croire qu'on possède une vaste littérature spéciale relative à ces problèmes et dont il suffirait de résumer les résultats. Or, il n'en est nullement ainsi. Il est vrai qu'on dispose de quelques études préliminaires, de travaux consacrés aux noms de personne et de lieu, qu'on peut utiliser avec fruit à l'examen de la répartition des nationalités dans la Hongrie d'autrefois, mais personne n'a encore traité cette question au point de vue de l'histoire du peuplement du pays. Est-ce peut-être l'auteur qui se serait assumé la tâche de faire ce travail, mettant à profit les sources et les études de détail y relatives? Cette supposition pourtant plausible apparaît dès les premières pages de ces chapitres comme dénuée de tout fondement. On remarque que non seulement M. M. ne connaît point les sources et la littérature intéressant cette question — on ne voit par ex. nulle trace de ce qu'il ait utilisé l'ouvrage de M. Šmilauer, de première importance pour l'histoire du peuplement de la Haute-Hongrie — mais encore il fait preuve d'un manque de critique absolu touchant les recherches sur les noms de personne et de lieu, et, de plus, il ignore totalement la méthode à suivre pour exploiter les matériaux onomastiques en vue d'en tirer des enseignements valables pour l'histoire de peuplement.² Il va également trop loin, lorsque des mots hongrois d'origine slave il tire des conclusions sur la proportion numérique des Hongrois et des Slaves,³ alors

² Rien ne caractérise mieux l'insuffisance de sa critique que la liste de noms de lieu qu'il dresse pour illustrer la prépondérance de l'élément slave en Hongrie aux X—XI^{es} siècles. Sur les 14 noms — qu'il cite, sans qu'on sache pourquoi, tous sans exception, dans leur forme tchèque — 10 proviennent d'une région où, selon M. M., les Hongrois n'auraient même pas pénétré avant le XI^e siècle. (Ce sont: *Morava, Váh, Nitra, Hron, Hlohovec, Trenčín, Beckov, Zemplin, Munkač, Ung*, c'est à dire en hongrois: *Morva, Vág, Nyitra, Garam, Galgóc, Trencsén, Bolondóc, Zemplén, Munkács, Ung*.) Ces prétendues immenses masses de populations slaves en contact avec les Hongrois au cours des X—XI^{es} siècles ne sont donc illustrées que par 4 noms [*Pest, Cerny hrad* ≈ *Csongrád, Belehrad* (cela veut représenter un des *Fehérvár*, mais lequel?), *Kanizsa*]. Mais il est encore plus grave que la plupart des noms de cette liste ou bien ne sont pas d'origine slave (*Vág, Nyitra, Garam, Munkács, Ung, Fehérvár*) ou bien leur provenance est douteuse en ce sens qu'on ne peut pas décider si la dénomination est l'oeuvre des Slaves. Si l'auteur avait consulté l'ouvrage de M. Melich, intitulé *Honfoglaláskori Magyarország* („La Hongrie au temps de la Conquête”) ou l'étude citée de M. Šmilauer, il aurait pu facilement trouver des exemples irréprochables en beaucoup plus grand nombre.

³ A tous ces mots sans exception il attribue une origine tchéco-slovaque d'après la théorie absolument controuvée de M. Bujnák. (Bujnák, Pavel, *Obrátenie Maďarov na vieru kresťanskú. Ríša Velkomoravská*. Praha, 1933,

que les mots d'emprunt — quel que soit leur nombre — ne peuvent pas être utilisées pour de semblables constructions. Dans son zèle indiscret, M. M. exagère en général l'importance des mots d'emprunt slave. Il ne faut pas oublier que les Hongrois ont échangé leur propre civilisation contre celle de l'Europe Centrale, qui, à la phase initiale, leur était transmise par les Slaves. Le nombre élevé de leurs mots d'origine slave s'explique surtout par la civilisation différente de ce nouveau milieu où ils s'installaient. En adoptant cette nouvelle civilisation, le peuple conquérant pouvait emprunter ces mots même à une population numériquement très peu importante. Du reste le fait que les Slaves vivant sur le territoire de la Hongrie ne formaient pas de ces masses immenses, est clairement prouvé par la circonstance que les Hongrois s'établissant sur eux et adoptant sans réserve cette civilisation qu'ils représentaient, au lieu de sombrer dans cet hypothétique océan de Slaves, ont au contraire entièrement résorbé ces derniers. P. ex. dans la partie du comitat Zala aujourd'hui hongroise, où, selon le témoignage des noms de lieu on peut supposer que les établissements slaves étaient le plus denses, on ne peut plus trouver de population slave au XIII^e siècle.

De toutes les régions du pays, M. M. consacre l'attention la plus minutieuse à la Haute-Hongrie. Alors qu'ailleurs il se contente de quelques remarques générales, lorsqu'il s'agit de ces territoires, il s'étend souvent à des questions de détail infime. Mais on se tromperait fort en supposant qu'il traite au moins ses problèmes de prédilection sur la base solide de connaissances approfondies des sources et de la littérature spéciale. Les thèses qu'il énonce trahissent clairement qu'en discutant toute cette question il ne remonte jamais aux sources et qu'il néglige même de consulter les études les plus récentes pour ne s'appuyer que sur les affirmations gratuites des historiens dilettantes slovaques de la fin du siècle passé (Sasinek, Krizko, Škultéty). Ainsi p. ex. il répète sans scrupule l'hypothèse surannée, selon laquelle les Hongrois ne seraient parvenus à la région située au Nord du Danube, aux environs de Nyitra, de Galgóc et de Nagyszombat qu'à l'époque de la domination turque qu'ils fuyaient. Bien qu'on ne puisse contester que des réfugiés en nombre aient pu s'établir sur ces territoires (cette question n'a pas encore été sérieusement examinée), il est certain que les Hongrois y avaient déjà définitivement pris pied au plus tard à la fin du X^e siècle, comme le prouvent péremptoirement d'une part le grand nombre de noms de lieu provenant des noms de tribu hongroise (*Nyék, Megyer, Kürt, Gyarmat, Tarján, Jenő, Kér, Keszi*) et d'autre

369—409. — Pour la critique de cette hypothèse cfr. Kniezsa István, *Újabb vélemények a magyar nyelv szláv jövevényszavainak eredetéről* („Théories récentes sur l'origine des mots d'emprunt slave du hongrois"): *Nyelvtudományi Közlemények* XLIX, 355—361.)

part le maintien des nasales slaves (*Dombó, Korompa* etc.).⁴ Du reste, tout le lexique toponymique de ces territoires — à très peu d'exceptions près — est d'origine purement hongroise, les noms slovaques étant chaque fois empruntés au hongrois.⁵ Or, ces noms de lieu remontent bien plus loin qu'au XVI^e siècle, étant donné qu'ils se rencontrent dans les chartes les plus anciennes, p. ex. en 1113 dans celle de Zoborhegy, comme l'auteur aurait facilement pu le constater, s'il avait jeté un coup d'oeil dans l'ouvrage déjà mentionné de M. Šmilauer.

M. M. est aussi mal renseigné sur le haut-pays du Nord-Est. Il déclare catégoriquement que jusqu'au début du XIII^e siècle les Hongrois n'avaient pas encore poussé au-delà de Sátoraljaújhely (il est à savoir que la frontière actuelle passe justement près de cette ville), et que, en ce qui concerne les comitats Sáros et Bereg, jusqu'à cette même date on ne dispose d'aucune charte qui mentionne les Hongrois comme population établie à demeure fixe dans ces contrées (p. 62). Or, quant à la première de ces allégations, il est indubitable que les Hongrois avaient occupé au plus tard jusqu'à la fin du XII^e siècle la ligne Gálszécs — Nagymihály (env. 50—60 km. au Nord de Sátoraljaújhely), vu que dans les noms de lieu d'origine slave passés dans le hongrois le *g* originel reste conservé, alors que le changement slovaque *g* > *h* est terminé dès le XII^e siècle. — Tout à fait curieuse est la remarque de M. M. concernant les comitats Sáros et Bereg. Le langage qu'il tient à ce sujet ferait croire qu'on possède un grand nombre de chartes relatives à ces régions et datées d'avant le XIII^e siècle. Or, on n'en a pas une seule! Les chartes qui se rapportent au territoire de l'Est apparaissent en général dès la seconde moitié du XIII^e siècle (à l'exception de celles qui concernent quelques biens d'église). Mais supposé qu'il en existe, il ne serait vraiment pas juste de relever le fait qu'elles ne font pas mention de Hongrois établis, car nos chartes ne rapportent guère de choses semblables. (Elles ne mentionnent naturellement pas des Slaves non plus.) Cette courte remarque de M. M. trahit inexorablement que ses connaissances apparentes des chartes de Hongrie sont en réalité on ne peut plus incomplètes et fragmentaires. Du reste, en ce qui concerne la population de Sáros et noble et roturière, mentionnée aux XVI—XVII^{es} siècles, elle ne descend pas non plus de ces réfugiés ayant quitté l'Alfoeld à cause de l'invasion turque, mais remonte bien aux établissements hongrois de XI^e siècle. Dans la

⁴ Pour ce qui vient d'être dit et pour ce qui suit cfr. I. Kniezsa, *Ungarns Völker im XI. Jh.*, dans un des prochains fascicules de l'AECO.

⁵ Voici quelques exemples: Comitatus Pozsony: *Nádas* ∼ *Nádaš*, *Bikszád* ∼ *Bikszárd*, *Halmos* ∼ *Halmesš*, *Apaj* ∼ *Apaj*, *Sárfő* ∼ *Sárfia*, *Födemes* ∼ *Fedýmesš*, *Diószeg* ∼ *Dioseg* etc.; comitatus Nyitra: *Fornószeg* ∼ *Fornoseg*, *Ság* ∼ *Šag*, *Udvarnok* ∼ *Udvornok*, *Nemeskürt* ∼ *Nemesškert'*, *Pusztakürt* ∼ *Pustakert'*, *Új-lak* ∼ *Ujlak*, *Könyök* ∼ *Kyneš*, *Molnos* ∼ *Molnoš*, *Ireg* ∼ *Ireg*, *Nagyszeg* ∼ *Nadšeg* etc., etc.

région centrale de ce comitat chaque nom de lieu slave est emprunté au hongrois, ce qui suffit pour prouver que les premiers occupants de ces territoires sont ceux-ci et non point les Slovaques.⁶ Au Nord et au Sud de cette région on trouve une toponymie provenant de dénominations bilingues simultanées, qui, selon le témoignage de la correspondance du hongr. *h* ∼ sl. *g*, indique comme terme *ad quem* la fin du XII^e siècle (*Várgony* ∼ *Varhanovce*, *Bogdány* ∼ *Bohdanovce* etc.).

Après ce qui précède, on ne sera pas trop surpris d'apprendre que dans tout ce qui concerne les Roumains, M. M. écarte la manière de voir des spécialistes allemands et même tchèques pour se ranger à celle des Roumains. En admettant la prétendue origine valaque des noms hydrographiques de la Transylvanie, il déclare les Roumains installés dans ce pays avant l'arrivée des Hongrois, sans toutefois (fidèle à son habitude) trahir la source de ces renseignements. Il aurait pourtant été intéressant de savoir d'où il les tire, étant donné que les Roumains eux-mêmes ont renoncé à contester l'origine étrangère des noms des cours d'eau de la Transylvanie (*D r ä g a n u*).

Le tableau donc qu'il brosse de la répartition des nationalités sur le territoire de la Hongrie des XI—XII^{es} siècles est on ne peut plus faux. Non moins erroné est celui qu'il donne des XIII—XIV^{es} siècles. Malheureusement les cadres nécessairement restreints du présent compte-rendu ne permettent pas d'étendre ces analyses sur cette partie de l'ouvrage.

L'esquisse que M. M. tente de donner de la répartition des nationalités de Hongrie étant manifestement fautive, se pose la question de savoir si, pourtant ses idées relatives à la classe dirigeante hongroise ne sont pas peut-être plus admissibles. Car il est indubitable — nos sources le confirment aussi — que, dès le temps de St. Etienne, la classe privilégiée hongroise reçut des renforts considérables d'éléments allogènes. C'est aussi un fait qu'à de certaines époques (cfr. p. ex. le règne des Anjou) des personnes d'origine étrangère, particulièrement des Croates, occupaient les places les plus importantes du royaume.

Pour les recherches concernant l'origine des classes dirigeantes, les noms de lieu n'ont, par la force des choses, qu'une importance minime. On doit avoir recours aux sources historiques, à la généalogie et — jusqu'à un certain point — au témoignage des noms de personne.

⁶ *Sóvár* ∼ *Šomvar*, *Eperjes* ∼ *Prešov*, *Salgó* ∼ *Šalgovik*, *Kellemes* ∼ *Kelemeš*, *Alsó-Sebes* ∼ *Nížný-Šebeš*, *Sebes-Kellemes* ∼ *Šebeš-Kelemeš*, *Kis-Sáros* ∼ *Malý-Šariš*, *Nagy-Sáros* ∼ *Velký-Šariš*, *Nyársárdó* ∼ *Naršany*, *Salgó* ∼ *Šalgov*, *Gergelylak* ∼ *Gergel'ak*, *Szedikert* ∼ *Sedikert'*, *Tölgyszék* ∼ *Tulčik*, *Nádfő* ∼ *Nadvej*, *Kapi* ∼ *Kapušany*, *Kökény* ∼ *Kokyňa*, *Kőrösfő* ∼ *Kereštvej*, *Nagy-Sebes* ∼ *Velký-Šebeš* etc. Selon le témoignage du nom de tribu *Keszi* (Cs. I, 299) et du maintien des nasales slaves dans les noms de lieu *Pankota* (Cs. I, 309) et *Long* ∼ *Luzany*, la population hongroise de ces territoires remonte au moins jusqu'au début du XI^e siècle.

Mais ces derniers doivent être consultés avec une extrême circonspection. Le nom de personne est dans cette catégorie sociale avant tout une affaire de mode, c'est pourquoi il est très difficile d'en tirer des conclusions pour la nationalité de la personne qui le porte. Nous n'avons pas de grande famille, quelle que soit son origine, hongroise, allemande ou slave, dont les membres ne portent les noms les plus divers quant à leur origine.⁷

Mais si nos moyens sont insuffisants pour fixer l'origine de la couche sociale la plus élevée, nous disposons pourtant de précieux points d'appui pour pouvoir affirmer que la langue parlée par cette classe jusqu'à la fin du XV^e siècle était presque exclusivement le hongrois. Car c'est un fait que jusqu'à cette date la toponymie de nos chartes — qu'il s'agisse de territoires occupés d'une population hongroise compacte ou de tels où l'on ne peut pas démontrer des masses magyares plus considérables — est de caractère entièrement hongrois. Les lieux-dits démarcatifs sont bien des mots hongrois ou, si leur origine est slave, ils sont toujours notés dans une forme qui porte les stigmates des modifications subies dans le hongrois vivant et parlé, en vertu des lois de l'évolution phonétique hongroise.⁸ Comme les toponymes de ces chartes sont mentionnés à propos des inspections des bornes des propriétés et qu'ils jouent par cons. un rôle important dans des questions de droit privé, on ne peut expliquer l'emploi constant de noms hongrois qu'en admettant que ces noms vivaient en réalité dans la langue de la population de l'endroit ou du moins dans celle de la noblesse, intéressée à ces questions de bornage. Il serait erroné de penser qu'il s'agisse ici d'une pratique adoptée seulement dans les chancelleries royales, car dans les chartes privées ces mêmes noms se rencontrent aussi nombreux. Ce caractère spécifiquement hongrois des noms de lieu et de borne, propre à nos chartes relatives non seulement à la Haute-Hongrie, à la Transylvanie, à la Hongrie du Sud et de l'Ouest, mais même à la Croatie et à l'Esclavonie, démontre clairement que la classe des propriétaires fonciers — quelle que fût leur origine — parlaient hongrois dans le pays entier.

Cette unité linguistique de la classe privilégiée commence à se rompre vers la fin du XV^e siècle. Dès ce temps, on trouve en nombre toujours croissant des chartes dont la toponymie accuse un caractère étranger, slave ou allemand (on ne trouve pas de noms roumains dans nos textes officiels avant le XVIII^e siècle). Ce phénomène fait clairement ressortir le processus de slavisation ou de germanisation de la noblesse terrienne, habitant au milieu de populations minoritaires. Il s'explique en partie par l'établissement d'importantes colonies de serfs

⁷ Cfr. Kniezsa I.: UngJb. XVII—1937, 281—2 et *Domanovszky-Emlék-könyv* Budapest, 1937, 334—6.

⁸ Šmilauer, *Vodopis starého Slovenska*. p. XXVI; Lukinich, *A podmanini Podmaniczky család oklevéltára*. Budapest, 1937, pp. XX—XXII.

allogènes, en partie par l'introduction de nombreux éléments étrangers dans la classe privilégiée. Dès ce temps-là, l'unité de la noblesse est représentée — outre sa conscience nationale hongroise — par l'emploi de la langue latine. Mais dans la noblesse de la Haute-Hongrie, le hongrois ne commence à reculer qu'au XVIII^e siècle. Il est connu qu'aux XVI—XVII^{es} siècles de nombreux poètes hongrois sont sortis d'une noblesse vivant au milieu de populations absolument slovacophones.

On ne peut pas révoquer en doute le fait que la domination turque de 150 ans a porté un coup fatal et peut-être irréparable à la force ethnique du peuple hongrois. Des centaines de villages, jadis prospères et populeux, fiers de leur élégante église en pierre de taille, disparurent pour donner place à un désert aride, la célèbre poushta hongroise; sur tout le territoire, seules 5 ou 6 villes survécurent à cette époque, grâce à leurs murailles ou à leur politique habile. Une bonne partie de ces territoires, comme l'Alfoeld ou la Transdanubie est restée hongroise malgré toutes les colonisations d'étrangers spontanées ou calculées, mais il y a bien des régions dont la perte pour la race hongroise date de cette époque, comme le Sud de la Bácska et le Banat habités jusqu'au XVI^e siècle par une population presque exclusivement hongroise ou une partie de l'Esclavonie (le Szerémség) où l'élément magyar avait été prépondérant.

Conformément à sa mentalité, M. M. ne croit pas la domination turque si catastrophale pour le peuple hongrois. Il prétend que la civilisation magyare pouvait continuer à se développer en toute tranquillité dans ces 5—6 villes qui subsistaient (comme si la civilisation de quelques dizaines de milliers de citoyens pouvait compenser la perte de millions de personnes exterminées, traînées en captivité ou victimes des hasards des fuites précipitées, sans compter la baisse effroyable de la natalité qui s'ensuivait) et que d'autre part la plus grande partie des Hongrois n'a pas péri mais, se réfugiant vers le Nord, a opéré la magyarisation partielle des territoires jusqu'alors slovaques. Mais, comme toujours, il omet de fournir des preuves. Ce problème reste à élucider; d'après ce que nous en savons, on ne peut pas contester que de nombreux Hongrois se sont retirés vers le Nord, mais cette migration est très loin d'avoir l'envergure que M. M. lui suppose. Ces réfugiés appartenant plutôt à la noblesse qu'au bas peuple s'établirent pour la plupart dans les villes et non pas à la campagne. Bien que ces éléments aient réellement contribué à renforcer le caractère hongrois de ces villes, tous ces mouvements avaient trop peu d'importance pour compenser la perte des territoires dépeuplés.

En exposant les déplacements ethniques intérieurs après la domination turque et la répartition des nationalités à la fin du XVIII^e siècle, M. M. pouvait s'appuyer sur de nombreuses études de détail, surtout sur celles de M. Petrov. C'est ce qui explique que l'esquisse

qu'il donne de cette époque — bien qu'il ne puisse pas, ici non plus, se débarrasser de son parti pris — ne fourmille pas de fautes aussi grossières que les chapitres précédents.

C'est donc justement ce qu'il y a de nouveau dans l'ouvrage de M. M., c'est à dire l'application conséquente des points de vue extérieurs, qui est cause de ses nombreuses erreurs. La base sur laquelle l'auteur bâtit toute sa théorie, l'exposé de la répartition des populations hétérogènes de Hongrie au cours de l'évolution historique, est chancelante et incertaine, parce qu'il a omis de prendre en considération les recherches sérieuses y relatives.

Etienne Kniezsa.

PAȘCA ȘTEFAN: *Nume de persoane și nume de animale în Țara Oltului* („Noms de personne et noms d'animaux dans la contrée de l'Aluta”; Comitat Fogaras). București, 1936, 372 p., in-8°. (Academia Română. Studii și cercetări XXVI.)

La linguistique a peu de domaines aussi négligés que celui des études des noms de personne et des noms de famille. Le manque de recherches anthroponymiques constitue une lacune particulièrement sensible dans l'Europe centre-orientale, habitat commun de nations appartenant à diverses familles linguistiques, alors que, justement à cause de ce fait, l'explication des noms n'offre nulle part ailleurs des difficultés aussi grandes qu'à ce carrefour des peuples. Par suite de la symbiose prolongée de Slaves, d'Allemands, de Hongrois, de Roumains et de peuplades turques sur un territoire si limité, le lexique anthroponymique de ces langues accuse une affinité très prononcée, qui ne peut pas être attribuée uniquement aux emprunts réciproques, mais provient en même temps des nombreuses concordances dans les procédés de formation onomastique. C'est pourquoi dans l'Europe centre-orientale une enquête sur les noms de personne et les noms de famille ne peut jamais se restreindre à un territoire linguistique donné, mais doit prendre en considération le vocabulaire onomastique des langues circonvoisines aussi, car on ne peut jamais décider à priori, si un nom ou un procédé de formation n'est pas emprunté à une langue étrangère.

Mais l'application fructueuse de cette méthode comparative est rendue excessivement difficile par la nature hétérogène (et dans certains cas le manque total) des recherches linguistiques y relatives. Ainsi p. ex. on ne possède que des notions très incomplètes sur l'anthroponymie des langues slaves bien que les vocabulaires onomastiques de cette famille linguistique aient été mieux étudiés que celui de n'importe quel autre peuple à l'exclusion des Allemands.¹ On manque non

¹ En ce qui concerne l'anthroponymie slave, voici l'état actuel des recherches: on possède de courtes analyses critiques du vocabulaire onomastique

seulement de monographies y relatives, mais ce qui est bien plus grave, on ne connaît même pas les lexiques onomastiques respectifs pouvant servir de base aux analyses critiques. Le chercheur des noms de famille et de personne à l'affût d'un seul nom ou d'un seul procédé de formation est donc obligé de dépouiller et de compulser une masse énorme de sources éparses.

Mais nous ne sommes peut-être si mal renseignés sur les noms de personne et de famille d'aucun peuple de l'Europe centre-orientale que sur ceux des Roumains. Tandis que par rapport aux autres nations occupant ces territoires (p. ex. Hongrois, Tchèques, Polonais et Ruthènes) on dispose au moins de précieuses études de détail, on manque presque totalement de travaux similaires sur l'onomastique roumaine. C'est pourquoi nous accueillons avec empressement le volumineux ouvrage de M. Pașca, consacré aux noms de personne et aux noms de famille des Roumains du district de Fogaras (en roum. Făgăraș), ouvrage qu'on peut considérer comme ouvrant une nouvelle voie et qui par conséquent mérite une attention toute spéciale.

La documentation onomastique de M. P. se divise en deux groupes principaux: 1) noms historiques, 2) noms modernes. Les matériaux historiques sont tirés en partie de sources imprimées (XVI—XVIII^{ème} siècles), en partie de documents inédits. Ces derniers sont fournis presque exclusivement par les „urbarium” — listes des censiers et de leurs redevances dues aux seigneurs — datant de la fin du XVII^e siècle et du début du XVIII^e ou d'une époque encore plus récente. Les matériaux modernes sont puisés dans les réponses aux questionnaires émis pour les recherches dialectales (dans le Muzeul Limbii Române de Clausenbourg) et dans les publications du Bureau des Statistiques de Bucarest. L'auteur n'a pas fait d'enquête personnelle sur les lieux.

Les matériaux ainsi obtenus sont analysés en deux chapitres. Dans le premier M. P. s'occupe de la formation et de l'évolution historique des noms de baptême, des noms de famille et des sobriquets de même que des noms d'animaux. Il examine l'influence que la mode exerce sur le choix des noms de baptême, étudie la question des deux sortes (officielle et populaire) de noms de famille, dresse la liste des suffixes

le plus ancien (Miklosich), des noms polonais les plus anciens (Taszyczki), des noms de personne ruthènes des XVI—XVII^{es} siècles (Simovyč), du lexique onomastique serbo-croate des XVIII—XIX^{es} siècles (Maretić; soit dit en passant, c'est une grave erreur méthodique que de traiter le lexique anthroponymique croate ensemble avec les noms serbes, étant donné que les différences entre ces deux vocabulaires sont au moins aussi considérables que celles entre les noms ruthènes et les noms polonais), des noms bulgares du XX^e siècle (Weigand) et enfin une liste brute de noms grandrussiens très incomplète (Tupikov). Les matériaux onomastiques de ces monographies datent donc d'époques diverses, c'est pourquoi toute tentative de comparaison exige la plus grande circonspection.

entrant dans la formation des noms de baptême et des patronymiques, donne une courte esquisse de la phonétique du lexique onomastique et s'occupe des influences slave, hongroise, grecque et saxonne sur les noms de la région indiquée. La seconde partie du livre est formée par une liste alphabétique commune des noms de personne, des noms de familles et des sobriquets et par une liste spéciale des noms d'animaux. Les variantes et les dérivés sont rangés sous le même mot-rubrique mais ils figurent aussi à leur place dans l'ordre alphabétique avec un renvoi à l'article. L'auteur fixe aussi l'étymologie de chaque nom.

Ce court sommaire suffit déjà pour indiquer clairement que l'ouvrage de M. P. est une étude linguistique sérieuse, basée sur une documentation abondante et en général sûre. De même, chaque chapitre du livre témoigne des connaissances étendues de l'auteur et de ses efforts tendant à une impartialité dénuée de toute prévention.

La part de la critique sera donc menue. Néanmoins il faut attirer l'attention sur quelques erreurs et lacunes de cet ouvrage méritoire. L'auteur voit très bien l'importance du point de vue historique, lorsqu'il expose l'évolution des noms de baptême à partir du XVI^e siècle jusqu'à nos jours en démontrant que les anciens noms de personne roumains (*Bucur, Barb, Bărbat, Mușat, Șerbu, Sturza, Ursu, Vespe, Buzea, Codrea, Graur, Lăpădat, Lupu* etc.) cèdent la place aux noms de baptême chrétiens qui, à leur tour, commencent à être supplantés tout dernièrement par les noms provenant du latin classique. Toutefois, dans d'autres cas il semble oublier ces mêmes principes. Ainsi il aurait été bien instructif d'observer le point de vue historique par rapport aux suffixes hypocoristiques, d'autant plus que les noms de familles qui tirent leur origine de noms de baptême ne représentant pas les procédés hypocoristiques en usage dans la langue actuelle, mais bien ceux d'une époque révolue, la chronologie des formules hypocoristiques aurait pu fournir des indications précieuses sur l'époque de la formation des noms de famille. Tel le suffixe hypocoristique d'origine grecque *-ache*, qui pénètre dans le roumain à l'époque des fanariotes. Il peut être démontré en Fogaras dès le XVIII^e siècle, mais il ne s'y présente jamais en un nom de famille (la seule exception *Petrache* est le nom d'un immigré de Valachie, p. 300). On pourrait constater des faits semblables au sujet d'autres suffixes aussi.

A ce propos nous mentionnons cette affirmation de M. P., selon laquelle le système hypocoristique roumain de Fogaras ne serait identique ni avec le système bulgare ni avec le système serbe et partant aurait une origine purement autochtone. Même les formes et les dérivés qui sont absolument identiques dans ces langues seraient là indubitablement de formation spontanée roumaine. Cette affirmation de M. P. est sans doute juste en ce sens que le système hypocoristique *a c t u e l* de Fogaras (et probablement de toute la Transylvanie roumanophone) n'est nullement identique avec le système bulgare ou serbe de nos

jours. Il est même certain qu'au XVI^e siècle ils ne pouvaient pas être identiques non plus. Mais M. P. pourrait-il affirmer de même que par ex. aux XIII—XIV^{es} siècles il n'y eût pas non plus de concordance totale entre ces systèmes? — Certes non. Or, s'il en est ainsi, ces systèmes actuels — qui malgré tout accusent beaucoup de traits communs — devraient être considérés comme les résultats d'une évolution divergente mais ayant un point de départ commun. Il est vrai que pour prouver ce qui vient d'être dit, il serait nécessaire de connaître d'une part le système hypocoristique roumain du XIV^e siècle, d'autre part celui du bulgare (ou du serbe) de la même époque, ce dont nous sommes très éloignés, mais comme l'influence slave est indéniable — M. P. l'admet du reste aussi — étant donné la masse de noms d'origine slave non chrétienne (*Baica, Bârlea, Dragu, Dragota, Drăghici, Godea, Neagul* etc.) et la plupart des suffixes provenant manifestement du slave, on ne peut absolument pas révoquer en doute la possibilité de l'identité des systèmes hypocoristiques roumano-bulgares.

Ce qui rend très difficile l'utilisation de l'ouvrage de M. P. pour des recherches de ce genre, c'est le fait qu'il réunit dans un même glossaire les noms de baptême et les noms de famille. Il vaudrait mieux, selon nous, de tenir ces deux catégories rigoureusement séparées. Il est vrai que souvent (chaque fois que le patronymique provient d'un nom de baptême) elles semblent se confondre, la différence reste pourtant assez considérable. Les noms de baptême et les noms de famille diffèrent notamment avant tout d'après les circonstances dans lesquelles ils ont été conférés: le premier est choisi par les parents ou par la proche parenté de l'enfant, alors que le second est donné par l'entourage plus étendu de l'individu. En outre, tandis que, grâce aux tendances hypocoristiques, le nom de baptême est exposé à des modifications nombreuses et variées, le nom de famille reste invariable aussi longtemps qu'il n'est remplacé par un autre nom tout nouveau. Il ressort de ce qui vient d'être avancé que c'est une erreur que de ranger dans la même catégorie les patronymiques et les noms de baptême.

Très utile est la synthèse que l'auteur donne des éléments formatifs des noms de personne et de famille, mais les suffixes hypocoristiques s'ajoutant uniquement à des noms de baptême devraient être distingués d'avec les éléments linguistiques servant par excellence à la formation des noms de famille. Une partie de ces derniers appartient en somme, plutôt qu'à ce chapitre, à l'étude de la formation des mots en général (pl. ex. le suffixe du nom d'agent *-ariu*) ou bien à la liste des noms de famille d'origine étrangère. Ainsi p. ex. il ne semble pas très probable que le suffixe hongrois *-i* (servant à former des adjectifs tirés d'un nom de lieu) ait réellement existé dans le roumain de Fogaras. Il est bien plus vraisemblable que les exemples fournis par l'auteur sont dus soit à des emprunts de noms hongrois tout formés soit à la roumanisation de personnes portant des noms hongrois (*Comaromi*,

Deji, Vespremi, Fogarași etc.). Il est également erroné de parler d'un suffixe roumain *-oș*, cette terminaison n'existant que dans des noms de famille d'origine hongroise (*Boboș, Bacoș, Burcoș, Talpoș* etc.). Il est intéressant que l'auteur se range encore à l'opinion selon laquelle dans les suffixes composés *-ul-ea, -ul-eciu, -ul-ița, -ul-uț* etc. le premier élément formatif *ul-* provient de l'article, alors que depuis l'étude de Weigand (BA. II, 161—62, cfr. Kniezsa AECO II, 155—57) il est à peu près acquis que cet élément n'est autre que le suffixe diminutif *-ul* du latin balkanique (de Dalmatie) qui a pénétré dans le roumain par l'intermédiaire du bulgare. Le fait que le roumain de Fogaras possède le suffixe hypocoristique *-olea*, que M. P. lui-même considère comme une variante de *-ulea*, milite aussi en faveur de cette théorie.

L'auteur fait preuve d'une modération louable dans ses étymologies. Abandonnant le mirage fallacieux du panlatinisme, il se place sur la base solide des réalités. Sous ce rapport on ne peut lui faire aucun reproche de principes. Il connaît suffisamment les recherches des spécialistes hongrois et en tient souvent compte. Peut-être pourrait-on toutefois remarquer que dans ses étymologies slaves un peu plus de circonspection n'aurait pas été inutile. Il se réfère souvent à des autorités qu'on ne peut guère reconnaître pour telles dans le domaine des étymologies onomastiques slaves. Pour expliquer p. ex. le nom de personne *Bârsă*, il le fait dériver avec *Drăganu* d'un prétendu nom de personne slave **Bȓrsa*, qu'il est impossible de démontrer dans aucune langue slave. De même le nom *Mailat*, qui existe en hongrois aussi (*Majlát*) ne peut nullement représenter un slave *moj + Vlad* (*Drăganu*) etc. En des cas semblables il vaut mieux de s'abstenir de toute étymologie, nécessairement hasardeuse.

Les matériaux onomastiques hongrois sont plutôt d'origine plus récente. L'auteur se documente à des sources assez bonnes sans pourtant éviter l'écueil de quelques fausses étymologies. (*Bândea* ne peut pas provenir du hongrois *Benda*, il sera plutôt un dérivé du bulgare *Bodimir*). Toutefois ces menus détails n'ont pas beaucoup d'importance.

Outre les noms de baptême et les patronymiques, M. P. a recueilli les noms d'animaux aussi. Ce qui est frappant ici, c'est le pourcentage très élevé des noms d'origine hongroise, surtout de boeufs et de chevaux.

Ces quelques remarques n'enlèvent presque rien à la valeur de ce bel ouvrage qui non seulement par sa documentation, mais aussi par son analyse critique est fort précieux et instructif au point de vue des recherches à entreprendre à l'avenir. Nous espérons que son exemple sera bientôt imité par d'autres et que, par là l'onomastique roumaine finira par cesser d'être cette terre inconnue qu'elle était jusqu'à présent.

I. Kniezsa.

R. W. SETON-WATSON: *Histoire des Roumains. De l'époque romaine à l'achèvement de l'unité*. Paris, 1937. „Presses Universitaires”. 664 p. 8^o.

Le volumineux ouvrage que l'historien anglais a consacré, en 1934, à l'histoire des Roumains, et qui, selon la préface de l'édition anglaise, remonte aux cours faits par l'auteur, de 1920 à 1931, à l'Université de Londres, vient de paraître en traduction française, pour des raisons que la seconde préface ne manque pas de préciser. M. S.-W. croit devoir attirer l'attention de ses lecteurs sur le fait que „jusqu'ici aucun historien français n'a cherché à donner une „interprétation occidentale” de l'histoire roumaine (p. VII). Il espère donc combler par son ouvrage une lacune assez sensible de l'historiographie française. Bien que nous ayons devant nous le compte-rendu critique de M. Eugène Horváth sur l'édition anglaise (cf. *Transylvania and the history of the Roumanians, a reply to Professor R. W. Seton-Watson*. Budapest, 1935), il nous a paru nécessaire de faire quelques réflexions générales sur la version française. En effet il n'est pas sans intérêt de voir en quoi consiste la nouveauté de cette „interprétation occidentale”, conçue „sans peur ni flatterie” (p. VIII), quelles sont les méthodes de documentation sur lesquelles elle s'appuie et quelle valeur ont les conclusions qui s'en dégagent.

L'ouvrage que nous examinons, se compose, à notre avis, de trois parties bien distinctes. D'abord un préambule assez sommaire sur les origines de la langue et du peuple roumains, ensuite une série de portraits destinés à évoquer les figures les plus marquantes du passé, et enfin un exposé très détaillé de l'histoire politique de l'époque moderne.

Dans la première partie l'auteur, dominé visiblement par un sentiment d'incertitude bien gênant, se montre excessivement prudent, et quand il est amené à parler des origines roumaines, il préfère se tenir, au moins dans une certaine mesure, sur la réserve. Néanmoins la façon dont il se décide enfin à donner préférence à la thèse roumaine (tout en y ajoutant que „la revendication du pur sang romain est insoutenable”, p. 23, cf. p. 109) est en désaccord manifeste avec le témoignage catégorique des sources et avec les faits linguistiques.¹ Si l'on admettait la théorie bien connue de „la protection des hautes montagnes” (cf. „j'ose penser qu'une explication plus logique et plus simple est fournie par l'hypothèse que les Roumains modernes qui peuvent être divisés en deux groupes principaux — Daco-roumains et Macédo-roumains — ne doivent d'avoir survécu qu'à la protection des hautes montagnes jadis inaccessibles et inhospitalières: au sud, les monts du Pinde, au nord, les Carpates” p. 13), on ne réussirait à expliquer ni la séparation

¹ Dans son ouvrage récemment paru M. F. Lot apprécie ces arguments à leur juste valeur, v. *Les invasions barbares et le peuplement de l'Europe*. T. 1. Payot, Paris 1937, pp. 278—300.

relativement tardive des quatre embranchements, ni la présence d'éléments albanais dans le roumain septentrional. Les problèmes de la retraite aurélienne et des débuts de la christianisation ne sont pas soumis à un examen quelque peu approfondi; à propos de ce dernier l'auteur se contente d'énumérer, à la manière des historiens roumains, quelques termes ecclésiastiques d'origine latine et grecque, oubliant d'illustrer par des exemples l'apport des Slaves du sud à la formation de la terminologie religieuse des Roumains. On ne trouve presque rien sur l'importance capitale et les forces conservatrices de la vie pastorale; parmi les vieux termes latins qui se rapportent à ce métier primitif, l'auteur n'hésite pas à ranger un néologisme aussi récent que *pastor* (p. 13, recte: *pāstor*) qui au sens de 'berger' n'est attesté pour la première fois que chez Nicolas Costin, ce savant chroniqueur du XVII^e siècle (v. Tiktin, *Rum.-dt. Wb.* 1131). Les questions linguistico-ethniques sont en général très peu développées. A cet égard maintes erreurs de détail demandent à être rectifiées. On est bien étonné de lire que les Magyars étaient une „tribu de la souche ural-altaïque, apparentée aux Huns, aux Gépides (!), aux Avars et aux Turcs" (p. 10) et que la langue magyare prit en Pannonie „sa forme définitive" (p. 14). Les erreurs de ce genre ne sont pas rares dans les autres chapitres non plus: il suffit de rappeler que M. S.-W. parle d'un prince „Gélu ou Gyula (sic!), revendiqué à la fois par les Roumains et par les Bulgares" (p. 22; c'est le résultat d'une confusion du duc Gélou, mentionné par le Notaire Anonyme du roi Béla, § 25—27, avec Gyula, l'adversaire transylvain du roi Saint-Etienne), qu'il considère le nom de *kuruc* („partisan de Rákóczi, insurgé contre la Maison d'Autriche", Sauvageot, *Dict. hongrois-fr.* p. 702) comme un terme de mépris (p. 58), et qu'il voit dans l'allusion au „ver bissène", dont il est question à propos des tendances séparatistes des Saxons de Transylvanie (les Saxons ont „le ver bissène au cœur"), non pas un reflet des relations roumano-petchénègues (*Petchénègues* = *Bisseni*), mais un emploi de l'ancien nom latin d'une tribu dace (!) pour désigner les Roumains sur le „Fundus Regius" (p. 308).²

Après ce préambule qui, à notre avis, devrait être remanié suivant les conclusions des dernières recherches y relatives (dans la bibliographie concernant les „Origines roumaines" — p. 641 — même l'ouvrage de A. Philippide est passé sous silence) on arrive à une série de portraits qui sert d'introduction à l'histoire de l'époque moderne. C'est sans doute la partie la plus précieuse de l'ouvrage où

² Les confusions de ce genre sont dues parfois à des erreurs de traduction. On est bien surpris de lire qu'à la mort de Sigismund, en 1437, Albert de Habsbourg „fut presque tout de suite élu *roi des Roumains*" (p. 40). Le texte anglais donne immédiatement la clé de cette bévue bizarre: „Albert of Habsbourg... was almost at once elected *king of the Roman*" (et non „of the *Roumanians*"! p. 36).

l'auteur fait souvent témoignage d'une sincérité et d'une objectivité dignes de respect. Il ne manque pas de reconnaître que la plupart des „personnages éphémères” qui occupèrent successivement le trône des deux provinces roumaines, étaient „fort médiocres et obscurs jusqu'au dernier degré” et qu'„une douzaine seulement mérite d'être tirée de l'oubli” (p. 35). C'est certainement un aveu plus respectable que maintes tentatives récentes des historiens roumains qui vont jusqu'à vouloir réhabiliter les cruautés de Vlad l'Empaleur (Vlad Țepeș, cf. C. C. Giurescu, *Istoria Românilor*, II, 1. p. 41 ss.). Les portraits que M. S.-W. offre à ses lecteurs, sont en général des caractéristiques succinctes et bien faites (en disant que „l'effort de Michel le Brave... ne fut qu'un bref épisode, se terminant par un échec complet” il apprécie „ce règne sans lendemain” à sa juste valeur, cf. p. 79), mais il est pourtant nécessaire d'y relever quelques détails discutables.

Comment l'auteur voudrait-il que „l'héroïque figure de Jean Hunyady” — que M. Iorga a récemment dénommé, on ne sait d'après quelles sources dignes de foi, „Ioan al lui Voicu din Inidoara” (v. *Istoria Românilor*, IV. Cavalerii, 1937, p. 64) — fût „un symbole de coopération” entre Magyars et Roumains, quand deux pages plus loin il n'hésite pas à reconnaître qu'après la malheureuse bataille de Varna Hunyadi fut „emprisonné pendant plusieurs mois par le traître Vlad” et qu'ensuite, en 1446, „le premier acte de Hunyady... fut d'envahir la Valachie et d'expulser son ennemi personnel, le perfide Vlad” (p. 43)? Et même si l'on admet que la famille de Voyk fût originaire de Valachie — ce qui, très certainement, n'est pas encore un critère d'appartenance ethnique — est-ce une raison suffisante pour faire entrer toute la carrière essentiellement hongroise de Jean Hunyady dans l'histoire des Roumains? Sur ce point il eût mieux valu si M. S.-W. n'eût si fidèlement suivi les traditions invétérées de l'historiographie roumaine routinière. Quant à ces quelques lignes qui sont consacrées au règne du roi Mathias (pp. 44—45), elles sont loin de donner une idée de la grandeur réelle d'une des figures les plus remarquables de l'histoire hongroise. L'époque de l'influence grecque (XVII—XVIII^e s.) est présentée sous des couleurs bien sombres qui contrastent singulièrement avec les efforts des historiens roumains dont quelques-uns — comme M. Iorga — cherchent à considérer le régime phanariote comme un exemple typique du „despotisme éclairé” (cf. N. Iorga, *Les Phanariotes en Roumanie*: Messenger d'Athènes, juillet—août 1937 et *La place des Roumains dans l'histoire universelle*, 1935. II, p. 195 ss.), sans tenir compte des énormes différences qui séparent les réformes de Joseph II du règne funeste d'un Carageà!

Parallèlement à ces chapitres consacrés à l'histoire des deux voïvodats subcarpathiques, l'auteur n'oublie pas de suivre avec une attention toute particulière l'évolution historique des Roumains transylvains. A cet égard il se laisse trop guider par les idées maîtresses de l'histo-

riographie roumaine. Depuis les temps les plus reculés il ne parle que d'„ilotes roumains", opprimés par les masses hongroises (cf. p. 12). Dire que les Hongrois avaient toujours tenu les Roumains en „un état de servage et de profonde ignorance" (p. 75) c'est vouloir ignorer la longue série des Roumains anoblis et tout ce que les princes de Transylvanie ont fait pour protéger les débuts d'une littérature roumaine ecclésiastique (ce que l'auteur en dit p. 123, est insuffisant). Les tendances de magyarisation des princes sont trop soulignées et la façon dont M. S.-W. présente le mouvement uniaste, manque de perspective historique. Les conséquences qui ne tardèrent pas à découler de cette union qui avait mis le roumanisme en contact avec l'esprit humaniste de l'époque baroque, ne permettent certainement pas de dire que „le schisme religieux semblait avoir réduit le peuple roumain aux limites même de l'impuissance et de la démoralisation" (p. 195). En parlant de l'École transylvaine et des „pionniers de l'histoire moderne" (p. 302 ss.), l'historien anglais oublie de nous renseigner sur les rapports qui existaient entre les membres de la triade latiniste et les savants hongrois les plus renommés de l'époque (Benkö, Cornides, Kovachich, Pray, etc. v. N. Iorga, *Histoire des Roumains de Transylvanie*, II, p. 185).

Avec les événements transylvains on arrive à l'époque moderne de l'histoire des Roumains. C'est ici que le caractère double de cette „interprétation occidentale" se trahit le mieux. Tandis que les faits essentiels de l'évolution d'outre-mont sont exposés, la plupart du temps, avec une objectivité „sans peur ni flatterie" (cf. la Préface, p. VIII), les événements transylvains ne sont considérés qu'à travers le prisme du nationalisme roumain, sans que l'auteur y applique le noble principe d'„audiatur et altera pars". Pour caractériser cette „période d'oppression" qui dans la présentation de M. S.-W. devient presque semblable au régime phanariote, l'auteur a recours de préférence aux sources d'information roumaines dont les données sont mises en relief en des chapitres portant des devises tendancieuses (ex. „flere possim, sed iuvare non" p. 435). L'historien anglais ne tient presque jamais compte des intérêts vitaux de l'État hongrois, et pour pouvoir démontrer le mal fondé et l'inutilité même des tendances assimilatrices, il cherche à réduire au minimum les dangers bien connus qui au cours du XIX^e siècle menaçaient ce pays de tous côtés. Il taxe le panslavisme, cet effort réel et soutenu par la Russie d'„épouvantail populaire" (p. 310), et à propos de l'irrédentisme roumain d'avant-guerre il préfère passer sous silence les incitations venues d'outre-mont, l'activité de la fameuse „Liga Culturală" et la politique économique des banques roumaines de Transylvanie. S'il avait lu les passages y relatifs de la meilleure synthèse moderne de l'histoire de Hongrie (Hóman—Szekfű, *Magyar Történet*, VII, p. 376 ss.), peut-être eût-il pu tenir compte dans ces chapitres aussi des promesses d'impartialité de la préface.

Quant à la documentation de M. S.-W., on est étonné de voir que la bibliographie de l'édition française est exactement la même que celle de l'édition anglaise de 1934. Parmi les ouvrages roumains il serait à enregistrer la synthèse critique de M. Giurescou (*Istoria Românilor*, cf. Arch. Eur. C.-Or. I, pp. 269—277), le travail d'importance capitale de Philippide sur les origines roumaines (*Originea Românilor*, deux vol.), et quant à l'historiographie hongroise, tous les ouvrages synthétiques qui ont paru de 1920 jusqu'à nos jours (Hóman—Szekfü, *Magyar Történet*; F. Eckhart, *Histoire de la Hongrie*, etc.). A cet égard la documentation de M. S.-W. s'est arrêtée en 1918, date pour laquelle il enregistre „Der Staat Ungarn” de M. J. Szekfü. Il n'est pas douteux que, ces lacunes d'information une fois comblées, l'auteur aura les moyens de faire valoir sur tous les points cette objectivité scientifique qui est et doit rester la pierre angulaire de toute „interprétation occidentale” de l'histoire des Roumains. L. Gáldi.

Scriptores rerum hungaricarum tempore ducum regumque stirpis Arpadianae gestarum. Edendo operi praefuit EMERICUS SZENTPÉTERY. Volumen I. Budapestini, MCMXXXVI. Typ. Reg. Universitatis Litt. Hung. sumptibus. in-8^o, 553 p.

Publiée par l'Imprimerie Universitaire de Budapest avec une subvention de l'Académie des Sciences de Hongrie, cette édition critique des plus anciennes sources narratives de l'histoire hongroise est à paraître en deux volumes dont nous avons le premier sous les yeux. Elle est appelée à combler une lacune depuis longtemps fort sensible, puisque non seulement on manquait jusqu'à présent d'une édition critique vraiment digne de confiance de ces monuments si importants pour l'histoire de Hongrie, mais même les publications plus ou moins défectueuses qu'on en avait étaient difficiles à consulter étant éparpillées dans un grand nombre d'ouvrages pour la plupart depuis longtemps épuisés.

Sous la direction de M. Imre Szentpétery, 14 collaborateurs se sont partagé la tâche. Chaque monument est publié d'après le manuscrit original ou son fac-similé, en tenant compte de toutes les variantes connues. Le texte critique très soigneusement établi est accompagné d'abondants commentaires et de renvois à des sources étrangères. Une ample introduction précède chacune des sources publiées, due à la peine de l'érudite qui a soigné l'édition même. Ces études contiennent tous les renseignements importants relatifs à la date du texte, à ses rapports avec les autres sources et surtout avec les autres variantes, de même que la bibliographie complète de la question.

Après les remarques préliminaires de M. Szentpétery, résumant les principes d'après lesquels ces travaux ont été menés et la façon

dont les textes sont présentés, le volume est introduit par l'étude de M. József Deér, qui constate, en vertu de la théorie de M. Bálint Hóman, que tous les monuments narratifs de l'histoire de Hongrie remontent à une chronique primitive commune, aujourd'hui perdue, rédigée vers la fin du XI^e siècle, selon toute probabilité sous le règne de St. Ladislas (1077—1095). Le premier des textes publiés dans ce volume est l'oeuvre de maître P., chancelier du roi Béla, connue sous le titre de *Gesta Ungarorum*, éditée d'après l'unique manuscrit connu par Emile Jakubovich. Dans son introduction détaillée le regretté spécialiste de cette question démontre, en résumant quelques-unes de ses études antérieures, que dans l'expression *P. dictus magister* les deux derniers mots constituent une formule de modestie très répandue au XII^e siècle, tandis que P. est certainement l'initiale d'un nom propre. En vertu de ces raisonnements et s'appuyant sur des preuves historiques et linguistiques, Jakubovich considère comme l'auteur de la geste, maître Pierre, doyen du chapitre de Székesfehérvár, chancelier de Béla II.¹

Les nombreux noms de lieu et de personne mentionnés dans la geste de maître P. sont examinés par M. Dezső Pais avec son ingéniosité et sa précision habituelles. On ne peut lui reprocher qu'un certain nombre d'étymologies, qui, bien que possibles en théorie — ne peuvent être envisagées que comme des hypothèses, étant donné qu'aucune preuve concrète ne les appuie.² De pareilles hypothèses sont déplacées ici, étant susceptibles d'induire en erreur les spécialistes qui ne sont pas linguistes et de les amener à en tirer des conclusions hasardeuses.

En dehors des Annales de Presbourg (éd. p. Imre Madzsar) et des courtes chroniques de Zagreb et de Várad (ed. p. Imre Szent-

¹ Une littérature très vaste en langue hongroise est consacrée à cette question. On a déjà essayé d'identifier l'auteur anonyme tour à tour avec le chancelier de chacun des 4 rois du nom Béla (B. I^{er} 1060—1062, B. II 1131—1141, B. III 1172—1196, B. IV 1235—1270). On ne peut pourtant sérieusement prendre en considération que Béla III et Béla II. Tout dernièrement M. Loránt Szilágyi a consacré une étude très fouillée à cette question en se prononçant en faveur de l'hypothèse Béla III.

² Ainsi p. ex. il fait dériver les noms de lieu *Lád* et *Ladány* du nom d'un peuple iranien, alors que, outre ces noms mêmes, nous n'avons aucune preuve de l'existence d'une peuplade de ce nom sur le territoire de la Hongrie, tandis qu'en revanche les toponymes en questions peuvent très bien remonter à des anthroponymes slaves (cfr. *Vlad-islav* ∼ *László*). Ce qu'il dit des rapports des noms *Csaba-hun* ∼ *kun* avec les Avars appartient également au domaine des hypothèses dénuées de preuves (p. 43). De ses allégations on pourrait éventuellement, en se référant à la légende de Csaba répandue parmi les Székely, tirer la conclusion que ces derniers fussent d'origine avare, alors qu'aucun argument sérieux ne pourrait être cité à l'appui de cette théorie.

pétery) le reste du volume est consacré à la chronique de Simon de Kéza et à celle qu'on connaît sous le nom de composition du XIV^e siècle, dont la variante la plus importante et la plus connue est celle qu'il est convenu d'appeler la Chronique Enluminée de Vienne. La publication de ces deux groupes de sources forme la partie la plus précieuse du livre, car, si tous les textes contenus dans ce volume marquent un progrès sensible sur les publications similaires précédentes, pour ceux-ci une édition critique vraiment utilisable faisait jusqu'à présent entièrement défaut. Aussi l'établissement de ces derniers textes imposait-il une tâche plus ardue à leur éditeur. Non seulement il fallait confronter de nombreux textes variants (pour la chronique de Simon de Kéza on en a quatre, des copies manuscrites et des éditions imprimées; pour la composition du XIV^e siècle on possède deux manuscrits de l'époque: la Chronique Enluminée de Vienne et le codex Sambucus, et en outre quelques manuscrits et impressions du XVI^e siècle: le codex dit Acephalus, celui du Vatican, la chronique de Dubnitz, la chronique de Túróczi et celle de Buda etc.), mais il était indispensable de prendre en considération, et dans une large mesure, les sources étrangères aussi. Ces deux groupes de sources ont été édités par M. Sándor Domanovszky, le spécialiste le plus compétent des problèmes qui s'y attachent.³ Quant à la composition du XIV^e siècle, il fallait renoncer aux principes observés dans la publication des autres textes, étant donné les écarts nombreux et considérables entre les copies du XIV^e siècle pourtant rapprochées en date de la rédaction originale. C'est pourquoi M. Domanovszky a jugé nécessaire de présenter ici deux textes parallèles, tandis que les variantes des autres sources sont reléguées en notes.

L'introduction et les notes sont rédigées d'un bout à l'autre en langue latine ce qui ajoute certainement à la valeur de ce livre, en le rendant utilisable aux chercheurs étrangers, souvent désireux de consulter ces sources de première importance au point de vue international aussi. Il est pourtant regrettable qu'on ait cru nécessaire de n'admettre que la latinité châtiée de l'époque classique, même là où il s'agit d'idées et d'institutions par excellence médiévales qu'on ne peut rendre en latin classique que par des circonlocutions raboteuses alors que le latin du moyen-âge y offre des expressions simples et précises (p. ex. *insignia tradere* au lieu de *coronare* etc.)

Le volume est complété d'un index abondant. Qu'il nous soit permis de faire observer à ce sujet un détail insignifiant: la *Rapiniza* des

³ Pour faciliter l'emploi du livre il aurait été préférable de faire imprimer en gros caractères les abréviations indiquées dans l'introduction, ou, encore mieux, d'en dresser une liste à la fin de l'introduction, comme c'est le cas après celle de Szentpétery. Ainsi éparpillées, elles se perdent dans le texte et ne peuvent être repérées qu'en parcourant chaque fois à nouveau ces nombreuses pages.

Annales d'Altaich n'est pas *Raponca* comme l'Index l'affirme (du reste il n'existe pas de rivière de ce nom), mais elle est identique avec la rivière *Rába* (cfr. l'allemand mod. *Rabnitz*). *István Kniezsa.*

MIKLÓS ZSIRAI: *Finnugor rokonságunk* („Nos parents finno-ougriens”). Budapest, 1937, éd. de l'Académie des Sciences de Hongrie, 587 pp. + 2 cartes et 217 ill.

Au milieu du siècle passé, en 1852, mourut à l'âge de 38 ans M. A. Castrén, fondateur des études ethnologiques finnoises, et six ans plus tard fut porté au tombeau, également à la fleur de l'âge, Antal Reguly, „la personnification hongroise... de la période héroïque des études finno-ougriennes” (Zsirai, Fgr. rok. 515). Martyrs de la science, ces deux pionniers succombèrent prématurément au travail acharné et aux souffrances inhumaines de leur long séjour en Sibérie, souffrances qui défient l'imagination. Bien que l'importance réelle de leur vie et de leur oeuvre ne se montrât dans ses vraies dimensions que plus tard, après leur mort, néanmoins les Finnois reconnurent immédiatement, encore du vivant de Castrén, l'immense valeur scientifique de la théorie qui affirmait la communauté d'origine des langues finno-ougriennes resp. ouraliennes. Aussi se mirent-ils sans tarder à organiser le travail systématique selon l'esprit de Castrén. Tandis que chez nous, en Hongrie, la thèse de la parenté linguistique finno-ougrienne fut reçue avec une consternation générale suivie de protestations indignées, l'opinion publique finnoise, loin de considérer ces parents linguistiques d'une civilisation très inférieure avec aversion, honte ou colère, leur voua un intérêt qui depuis n'a jamais cessé de croître.

C'est en Finlande que se fit sentir pour la première fois le besoin d'un ouvrage populaire fournissant au grand public tous les renseignements essentiels sur les peuples finno-ougriens et cette tâche, humble en apparence, de composer un tel livre de vulgarisation ne fut pas dédaignée par le grand savant qu'était Julius Krohn, fondateur de la méthode géographico-historique, dite méthode finnoise, qui marque une époque dans l'histoire du folklore.*

En 1883, Otto Donner fonda à Helsinki, au prix de grands sacrifices pécuniaires, avec des souscriptions publiques la Société Finno-ougrienne, qui, réalisant les grandes idées de Castrén et mettant à exécution son programme, devint bientôt l'incarnation des études finno-ougriennes (linguistique, ethnographie, histoire et archéologie) dont elle prit la haute direction. Des chercheurs doués de brillantes qualités et d'une préparation très approfondie se mirent au travail, parcourant

* *Suomen suku* (Les parents des Finnois) 1887.

pendant de longs années le territoire de la Russie tant d'Europe que d'Asie pour étudier sur place les diverses langues et les diverses peuplades finno-ougriennes et samoyèdes.

Après de telles prémisses parut en 1909—1919 la première édition du grand dictionnaire encyclopédique finnois — le *Tietosanakirja* — événement de première importance non seulement de la civilisation finnoise mais en même temps des études finno-ougriennes. Les articles du dictionnaire relatifs à la terre, à la nation, à la langue, à l'histoire et à la littérature finnoises de même qu'aux autres langues et peuples finno-ougriens ne sont pas de simples résumés sûrs et dignes de confiance, mais des sources de documentation scientifique de première main, puisqu'ils contiennent des données et des résultats inédits, fruits de longues et patientes recherches faites sur les lieux par Setälä, Paasonen, Wichmann, Karjalainen, Sirelius, Kannisto, noms qui représentent la période classique de la linguistique finno-ougrienne. D'autre part les principes et les points de vue qui présidaient à la composition de chacun de ces articles ne peuvent appartenir qu'à des spécialistes qui, forts de leurs expériences et recherches personnelles, sont qualifiés non seulement à connaître leur sujet à fond, mais à le connaître mieux que n'importe qui.

En même temps on jugea nécessaire de mettre les résultats acquis à la portée du grand public dans un abrégé d'un style populaire. C'est à ce besoin que voulait répondre l'ouvrage de l'éminent laponisant T. I. Itkonen intitulé *Suomen sukuiset kansat* („Les parents des Finnois”, 288 pp., 154 ill. + 1 carte). A base des meilleures sources, particulièrement du *Tietosanakirja*, Itkonen trace un tableau précis de chacun des peuples finno-ougriens tout en notant quelques particularités caractéristiques de la langue primitive finno-ougrienne (les phonèmes initiaux, l'alternance vocalique et consonantique, le duel, le qualifiant précédant le qualifié sans accord, quelques étymologies), puis de la manière de vivre des Finno-Ougriens primitifs, de leur civilisation, de leurs idées religieuses, sans omettre l'histoire de la formation de chaque peuple finno-ougrien, la question de son habitat, de même que leurs contacts avec d'autres langues et d'autres civilisations.

Au cours des travaux du *Tietosanakirja*, on a formulé et bientôt adopté le projet de publier dans un grand ouvrage documentaire à part tout le précieux matériel réuni en vue du dictionnaire, en le détaillant et complétant au besoin et sans négliger les exigences du grand public lettré qui, en Finlande, entoure d'un amour traditionnel les études finno-ougriennes.

Au cours de nombreuses délibérations qui allaient de pair avec la publication successive des volumes du dictionnaire, le plan détaillé du grand ouvrage divisé en dix parties et intitulé *Suomen suku* („Les parents des Finnois”) fut bientôt dressé. D'après ce plan cet ouvrage monumental s'occupera aussi de sujets et de problèmes que les recher-

ches antérieures ont plus ou moins négligés (p. ex. l'évolution de l'organisation sociale des peuples finno-ougriens, les idées morales des peuples finno-ougriens, leurs rapports à la religion etc.).

Sur les dix parties, trois ont paru jusqu'à ce jour. Les deux premières sont formées par les 1^{er} et 2^e volumes de l'Ethnologie géo-graphico-historique (*Maantieteellis-historiallinen kansatiede* I, 1926, VIII + 344 pp. + 277 ill.; II, 1928, 470 pp. + 559 ill. et 16 cartes). La troisième partie contient l'Ethnographie objective (*Esineellinen kansatiede*, 1932, IV + 402 pp.), dont le chapitre traitant de la chasse a été écrit par Sirelius tandis que le reste est dû à la plume de son collaborateur et successeur Ilmari Manninen, enlevé par une mort prématurée en 1935.

Dans les trois chapitres de l'Introduction insérée dans la première partie du *Suomen suku* et embrassant 85 pages, Setälä examine l'objet et la tâche de l'ethnologie, les problèmes de la parenté linguistique et raciale, les sources et les méthodes des recherches pré-historiques (la langue et son origine, la langue et le langage mimique, la parole et l'écriture, la structure et la classification morphologique des langues, la parenté linguistique et les mots d'emprunt, la classification généalogique des langues, les langues et les races, les langues et les nations). Son exposé et ses résultats méritent, au point de vue de linguistique générale aussi, la plus grande attention.

C'est également Setälä qui a écrit, outre un sommaire consacré aux peuples finno-ougriens, la préhistoire de ces peuples (pp. 120—189) en caractérisant en autant de chapitres les périodes ouralienne, finno-ougrienne, finno-permienne, finnoise de la Volga et moyenne finnoise, de même que la préhistoire des peuples ougriens (ougrien de l'Ob et hongrois), permiens, finno-ougriens de la Volga et enfin celle des Lapons. Particulièrement intéressant est le chapitre consacré à la démographie des peuples finno-ougriens, dû à la plume d'Ahtia, d'Itkonen, de Karjalainen et de Wichmann et le chapitre de l'archéologie finnoise (190—212), dont l'auteur est A. M. Tallgren. Dans la seconde moitié du 1^{er} volume de l'Ethnographie géo-graphico-historique des chapitres dûs à plusieurs auteurs sont consacrés à la description d'un des peuples finnois de la mer Baltique: les Finnois proprement dits (les habitats actuels des Finnois, les données statistiques, les caractéristiques raciales des Finnois, la préhistoire de la Finlande, l'histoire primitive des tribus finnoises de la Finlande, les Finnois émigrés).

La seconde partie de *Suomen suku* forme suite aux chapitres précédents consacrés aux Finnois (1—204). Les pages relatives aux Caréliens sont d'Itkonen; Setälä et Väisänen présentent les Vepsé Wichmann les Vot, Grünthal les Esthoniens. A. M. Tallgren est l'auteur de la partie traitant de la préhistoire des Esthoniens. Le chapitre consacré aux Livoniens a été rédigé d'après

Setälä et Virkkunen. Itkonen s'occupe des Lapons (205—268), cette curieuse peuplade, la plus rapprochée géographiquement et linguistiquement des Finnois, mais très éloignée d'eux pour la civilisation et absolument distincte au point de vue de la race. On doit la plus grande partie de la description des Mordves à la plume de P a a s o n e n, mort avant la publication de l'ouvrage, qui au cours d'un voyage d'études de cinq années parmi les Tchouvaches et les Tatars des régions de la Volga d'une part, chez les Tchérémisses, les Ostiaks et les Mordves d'autre part, consacra des soins tout particuliers à l'étude de ces derniers. L'auteur des chapitres relatifs aux Tchérémisses (289—312) et des peuples permien est Yrjö Wichmann, qui visita deux fois: en 1891—92 et en 1894 les Votiaks, puis en 1901—02 les Zyriènes et en 1905—06 les Tchérémisses. Les trois derniers chapitres sont consacrés aux peuples les plus éloignés des Finnois, c'est à dire aux Ostiaks et aux Vogouls et aux Hongrois. La partie qui traite des Hongrois est due à la plume d'un spécialiste hongrois, le chapitre des Ostiaks est écrit par le célèbre ethnographe M. Sirelius tandis que l'auteur de l'étude sur les Vogouls est A. Kannisto, qui possède une compétence particulière en tout ce qui touche à cette peuplade. En effet il a passé cinq ans au milieu des Vogouls, race en voie de s'étendre, étudiant tous leurs dialectes et étendant ses investigations sur chaque manifestation de leur vie tant matérielle que spirituelle.

Chaque étude consacrée à un de ces peuples suit le plan que voici: nom ethnique, habitat, données statistiques, civilisation, caractéristiques raciales, qualités physiques et morales, situation économique, occupation, alimentation, architecture, habillement, sommaire historique. La plupart des chapitres d'anthropologie relatifs à ces peuples sont d'Y. K a j a v a. Chaque section consacrée à un peuple est terminée par une riche bibliographie.

Les deux premières parties de *Suomen suku* forment, comme on vient de le voir, un ouvrage de grande envergure, fruit des expériences personnelles des grands savants et chercheurs finnois, source toujours précieuse de nos connaissances relatives aux peuples finno-ougriens.

Chez nous en Hongrie, jusqu'au printemps de 1937, date à laquelle parut le gros volume de Miklós Zsirai („Nos parents finno-ougriens”), un livre de synthèse qui aurait présenté nos parents de langue au public intellectuel hongrois tout en lui fournissant des renseignements sur les études finno-ougriennes faisait entièrement défaut. Nous savons par une notice de Ferenc Toldy (*Reguly-Album* 1853) qu'Antal Reguly dont le nom et l'oeuvre sont dignes de figurer auprès de ceux de C a s t r é n, conçut le projet d'ajouter à ses publications linguistiques trois livres: un où il aurait décrit les peuples finno-ougriens, un autre qu'il aurait consacré aux peuples ougriens de l'Ob (les Vogouls et les Ostiaks) et à leur poésie populaire, et enfin un troisième où il aurait raconté ses voyages dans un style facile et

agréable. L'écroulement tragique de sa santé et sa mort prématurée empêchèrent Reguly de donner suite à ces projets qui viennent d'être enfin réalisés cent ans plus tard par Zsirai. Avant cet ouvrage qui nous occupe deux livres s'étaient proposé de faire connaître chez nous les peuples finno-ougriens. Le manuel indispensable de J. Szinnyeï intitulé *Magyar nyelvhasonlítás* („Etude comparative de la langue hongroise”) fournit dans ses premiers chapitres des données relatives aux peuples apparentés, servant de base — comme l'ouvrage entier — à ses cours à l'Université de Budapest. L'autre est la brochure de J. Pápay publiée sous le titre de *A finnugor népek és nyelvek ismertetése* („Description des peuples finno-ougriens et de leur langue”).

L'ouvrage de Zsirai est l'aboutissement d'un travail d'une dizaine d'années. Il est destiné en réalité aux étudiants universitaires et au grand public lettré, mais le spécialiste le lira aussi avec plaisir et fruit.

Le sort a refusé à Zs. de pouvoir procéder à des enquêtes personnelles parmi les peuples finno-ougriens dispersés sur le territoire de la Russie, alors qu'il réunit en sa personne toutes les conditions nécessaires à cet effet. „Nos parents finno-ougriens”, cette vaste synthèse, est établi sur une documentation écrite. Pourtant, bien que l'auteur n'en fasse mention nulle part, ses impressions personnelles, ses propres expériences y affleurent et percent à plus d'un endroit. Prisonnier de guerre, Zs. passa de longues années en territoire russe et prit contact avec des peuples finno-ougriens aussi. C'est ce qui explique le fait que, dans son livre, il présente la vie des peuples finno-ougriens avec une spontanéité qui trahit l'expérience directe. „Nos parents finno-ougriens” est un livre d'un intérêt saisissant. Il l'est par la façon dont l'auteur envisage son sujet et ses problèmes, par la manière extraordinairement claire, vive et animée dont il les présente et par son style coloré et personnel.

En comparant le livre de Zs. aux ouvrages d'expression finnoise mentionnés plus haut, on constate d'emblée que „Nos parents finno-ougriens” est d'une conception originale et produit par un esprit spécifiquement hongrois. Au lieu de prendre pour point de départ cette vérité reconnue dès longtemps dans la linguistique que le hongrois est une langue finno-ougrienne, l'auteur tient compte de l'incrédulité des gens prédisposés en faveur de la théorie de l'origine turque des Hongrois — gens dont la race n'est toujours pas disparue chez nous — sans oublier cette majorité qui tout en admettant la thèse de la parenté finno-ougrienne serait curieuse de connaître la voie par laquelle on y est parvenu. En excellent pédagogue il choisit quelques preuves linguistiques des plus caractéristiques et les présente dans un ordre logique qui amène le lecteur à raisonner par lui-même et, par là, à gagner la conviction que la langue hongroise ne peut être que d'origine finno-ougrienne.

Mais ces chapitres servent encore une fin à laquelle Zs. n'a peut-être même pas pensé. Toute la première partie de son ouvrage, où il traite la question de la parenté finno-ougrienne du hongrois à base du lexique hongrois, des correspondances phonétiques, de l'enseignement qui se dégage des éléments morphologiques et des caractères fondamentaux de la syntaxe de notre langue, constitue une introduction aux éléments fondamentaux de la linguistique finno-ougrienne, qui sera certainement souvent consultée par tous ceux qui, sans être linguistes, cultivent un autre domaine des études finno-ougriennes de même que par les linguistes étudiant des langues d'une autre famille.

Les notices bibliographiques très abondantes jointes à chaque chapitre méritent des éloges particuliers. Même les spécialistes auront souvent recours à ces listes établies avec beaucoup de soin et une critique rigoureuse, et qui témoignent de ce que l'auteur a très consciencieusement lu et dépouillé tous les livres et articles ayant un rapport proche ou lointain avec le sujet de son oeuvre.

Il faut surtout mentionner les connaissances approfondies dont Zs. fait preuve en ce qui concerne la littérature spécialiste d'expression russe, si difficilement accessible.

Non content de trier et de coordonner systématiquement les résultats les plus importants des études finno-ougriennes, Zs. veut initier le lecteur aux principes et à la méthode de la linguistique, en indiquant les tâches, les problèmes à résoudre. Surtout les première et deuxième parties de son livre comprenant les chapitres sur l'appartenance de la langue hongroise et la préhistoire finno-ougrienne fournissent un exemple clair et persuasif de son procédé. Cette façon suggestive de présenter les choses en mettant en relief les problèmes et en indiquant les routes à suivre constitue un des mérites principaux de l'ouvrage de Zs. Nous pensons et nous espérons que cet excellent livre non seulement remplira dans l'enseignement universitaire le rôle d'une encyclopédie scrupuleusement exacte et d'un guide digne de confiance, mais qu'en même temps — grâce à ces qualités mentionnées — il stimulera le zèle et dirigera les pas de la jeune génération studieuse se vouant aux études finno-ougriennes.

Le noyau et en même temps la partie la plus volumineuse de l'ouvrage est celle qui traite des peuples finno-ougriens (142—471) naturellement à l'exclusion du hongrois. L'auteur commence son exposé historique, statistique et descriptif des peuples apparentés par le groupe ougrien, dont nous autres Hongrois faisons aussi partie et dont les autres membres, les Vogouls et les Ostiaks sont par cons. linguistiquement les plus rapprochés de nous. Suivent les chapitres traitant des peuples permiens (Zyriènes et Votiaks, 202—235) et des finno-ougriens de la Volga (Tchérémisses et Mordves), puis la description des Mouroma et des Merya, peuples finno-ougriens de la Volga aujourd'hui éteints (236—274). Après un chapitre sur les Lapons (275—297)

il consacre la partie la plus étendue de son ouvrage aux diverses branches des Finnois (298—471), particulièrement aux Finnois proprement dits (309—415).

Il divise l'exposé relatif à chacun des peuples en question d'après les points de vue suivants: les dénominations ethniques, l'habitat, l'importance numérique du peuple, sa division, son histoire, sa vie économique, sa situation culturelle. En outre il ne néglige pas non plus, dans les cadres indiqués, d'autres faits particulièrement caractéristiques au peuple dont il parle. Ainsi en décrivant les Vogouls, qui nous intéressent de plus près, il s'étend à la question de leurs rapports avec d'autres nations et consacre des chapitres à part aux formes d'établissement, à l'habitation, aux vêtements, à l'alimentation, aux moyens de transport et de locomotion, au caractère et à la religion des Vogouls puis à leur poésie populaire et à celle des Ostiaks et des Votiaks. Par rapport aux Zyriènes il donne des renseignements de la langue zyriène écrits en caractères dits „abur”, datant de la fin du XIV^e siècle, du temps de St. Etienne de Perm. A l'aide de renseignements intéressants procurés par voie de correspondance personnelle, il présente les récents efforts culturels et littéraires des peuples finno-ougriens habitant le territoire de l'U. R. S. S.

Dans la partie consacrée aux Finnois, qui, conformément à la haute civilisation et à la grande importance de cette nation, entre dans les détails aussi, les chapitres suivants témoignent des connaissances étendues et approfondies de l'auteur: Les conditions géographiques et climatiques de la Finlande, La population de la Finlande et le nombre des Finnois, Le nom des Finnois, leur histoire, La vie économique de la Finlande, L'histoire de la civilisation finnoise et l'Esquisse de leur civilisation actuelle (culture générale, instruction publique, poésie populaire, poésie écrite, arts), L'histoire de la langue suomi et les dialectes finnois. Particulièrement intéressants et instructifs sont les sommaires de l'histoire de chaque peuple finno-ougrien de même que l'explication des noms ethniques où l'auteur a mis à contribution les résultats de ses propres recherches. Il faut encore relever les beaux chapitres bien étoffés sur la période de l'unité ougrienne, l'histoire des Ougriens de l'Ob, la période finno-permienne, l'époque préhistorique des Finno-Ougriens de la Volga, l'époque du finnois commun, et la séparation des Finnois.

Le sens historique de l'auteur s'affirme dans la quatrième partie de son ouvrage qu'il consacre à l'histoire détaillée des études comparatives des langues finno-ougriennes. Cette histoire commence par Ottar d'Halogaland — vassal norvégien d'Alfred le Grand, roi d'Angleterre — qui constata au XI^e siècle au cours d'une expédition maritime la parenté des Finnois de l'Est avec les Lapons. Après les intéressants chapitres sur Jugria = Hungaria, les théories d'apparement finno-hongrois et l'éloge de Strahlenberg, nous apprenons l'histoire des ten-

tatives entreprises en vue de recueillir des listes de mots et d'élucider le fond historique de ces problèmes. L'auteur analyse dans un chapitre à part l'ouvrage de Sajnovics intitulé *Demonstratio Idioma Ungarorum et Lapponum idem esse* (1770) et celui de Samuel Gyarmathy *Affinitas linguae Hungaricae cum linguis fennicae originis grammaticae demonstrata* (1779), tous deux d'une importance capitale.

„Après des hésitations d'un demi-siècle" vint la période héroïque des études finno-ougriennes inaugurée par le Finnois Castrén et le Hongrois Reguly. Le long chapitre portant comme titre: „L'organisation et l'essor des études comparatives des langues comme science nationale en Hongrie" rend hommage aux mérites immarcescibles de Pál Hunfalvy et de József Budenz. L'auteur consacre tout un chapitre à l'illustre savant danois V. Thomsen qui s'est fait un nom impérissable dans l'histoire de la linguistique finno-ougrienne aussi. Suit l'analyse de l'oeuvre des Finnois Ahlqvist, Genetz et O. Donner puis l'appréciation du rôle joué par le Suomalais-ugrilainen Seura (Société Finno-ougrienne) fondé en 1883. Vient de nouveau le tour des savants hongrois, Szinnyei, Munkácsi, Halász, Pápay, Gombocz, Melich et la plus jeune génération, cultivant tous dans l'esprit de Budenz les divers domaines de la linguistique finno-ougrienne.

La période triomphale de l'organisation des études finno-ougrienne en Finlande est en liaison étroite avec l'affermissement du Suomalais-ugrilainen Seura qui, disposant dès le début de fonds considérables, était assis sur des bases matérielles très solides. Grâce aux travaux inappréciables de Setälä, Paasonen, Wichmann, Karjalainen et Kannisto, la Finlande s'est assurée la place dominante dans les recherches finno-ougriennes, place qu'elle continue à occuper par les travaux de Toivonen et de la jeune génération. Zs. ne néglige pas non plus les précieuses contributions des linguistes esthoniens (Wiedemann, Weske, Anderson, Mark et les jeunes). Il rappelle enfin les grands mérites des savants scandinaves Friis, Wiklund, Nielsen, Ovigstad, Collinder, de même que le rôle relativement insignifiant de la Russie en ce qui concerne ces études.

L'ouvrage de Zsirai se trouve actuellement entre les mains de la jeunesse universitaire et du grand public lettré hongrois, mais comme il est particulièrement propre à attirer l'attention du public étranger aussi sur les peuples finno-ougriens et sur les études y relatives, il est à désirer que, complété d'une partie consacrée aux Hongrois, ce beau livre paraisse bientôt traduit en une langue plus accessible aux lecteurs non hongrois aussi.

Irén N. Sebastyén.

INDEX DES NOMS ET DES MATIERES.

- Aali Pacha, Muhammed Emin 87, 89,
 91—3, 95, 123, 125, 128, 174.
abbecco 351.
 Aberdeen, G. G. 158.
 Abercromby, R. 129, 132.
Abosfaloa (Abuş) 218.
 Adamescou, Gh. 348.
Adámos (Adamuş) 219.
aequus 342.
aes 342.
Agârbiciu 220.
 Aglionby 172.
 Agyagfalvi, Sándor G. 300.
 Ahlquist 386.
 Ahtia 381.
 Albanais 233, 234.
 Albert de Habsbourg 373.
 Albert, Prince 153, 158—59, 162.
 Albini, E. 348.
Aldea 212.
Alecuş 219.
 Alexandri, V. 274.
 Alexics, G. 274, 311.
 Alföldi, A. 210.
 Alfred le Grand 386.
 Alter, W. 89.
 Alva, Fernando Alvarez 170.
Amaradia 214.
amarillum 350, 353.
 Anderson 386.
 Andrásy, Gy. 85, 88, 96, 97, 105.
 Andreae, J. 286.
 Andrews 135, 138, 143—44.
 Angyal D. 55—6, 64.
 Anonyme, Notaire — du roi Béla 269,
 373, 377.
 Anonymus Banatensis 353.
 Anstey 171.
 Apafi, Michel I. 308, 311.
 Arany, Jean 319.
Aranyos (Arieş) 217.
 Arcadius 231.
Arnolfaya v. *Radnótfája*.
 aroumain 230, 234, 235, 241—42.
 Aroumains nomades 234.
Arpadia 214.
 Asachi, Gh. 274.
 Ashley, E. 89, 91, 106.
Aşintiş (Cintos) 219.
 atlas linguistique: — de Roumanie
 228—43; — de Yougoslavie 228.
au- (diphongue latine) 341, 343.
 Auner 266.
 Aupick 83, 86, 90, 92, 98, 118.
 Aurélien 241.

Bábahalma 218.
babatum, babatari, babatizari 349.
 Bach, A. 84, 169, 190.
Bachnen 221.
 Bajza, J. 245—47.
 Balanyi Gy. 2.
Balavására (Bălăuşeri) 218.
 Bălcescou, N. 155.
 balkanique: linguistique — 230—43,
 270.
balneatio 352.
 Baltique 334—35, 337—39.
 Banašević 246.
Bánd (Bandul) 220.
Bândea 213, 371.
 Banfield, T. C. 142.
 Bănuţ, A. P. 348.

- barbirius* 351.
 Barclay and Perkins Brewery, London 103.
 Barcsay Á. 308.
 Bárczi G. 264—67.
 Barițiu, Gh. 315.
 Baroque, P. J. 129, 132—33, 185.
Bârsa 371.
 Bartal A. 351—53.
 Bartoli, M. 229—33.
 Bastide, J. 65, 73.
Batár 266.
 Báthory 287, 300.
 Batiouchkof, Th. 318.
Batizháza (Botezu) 219.
 Batthyány K. 73—6, 82, 119, 121, 169.
 Batthyány L. 60—6.
 Baumgarten S. 191—99.
Bazaráb 221.
 Beaconsfield, B. Disraeli 102, 153, 158.
 Beaumont, Lord 80, 171.
 Békés Gaspard 294.
 Bél, André 3.
 Bell 111.
 Bem, Joseph 82, 93, 98.
 Bendefy L. 1—51.
 Benkő J. 375.
 Benson, A. Ch. 159—63.
 Bentham, J. 53, 56—7, 168.
 Beöthy Ede 72—3, 109, 180.
Berea 212.
Bernád 218.
 Bernardus, Sanctus 318, 319.
 Berzeviczy, A. 149.
Beșinău 218.
 Bethlen, Etienne 256.
 Bethlen, Gabriel 288—89, 299, 303.
 Beu, O. 274.
 Bèze, Théodore de 295, 300.
 Bianu, I. 294.
 Bikkessy A. 72—3.
Bikszád 363.
 Bird 156.
 Birkbeck, Ll. W. 68, 70.
 Bitay Á. 274, 315.
 Blackwell, J. A. 53, 58—9.
 Blanc, Louis 132, 144, 183.
 Bloomfield, J. 91.
 Bobb, Jean 273, 350.
Bodea 212, 213.
Bodon 220.
 Bogdan-Duică, G. 315.
Bogdánfalva 276.
Bogdány 364.
bokonyil 277.
 Boleslas le Courageux 360.
 Bolliak, C. 155.
Bolondóc 361.
 Bonkáló A. 311.
Bonyha 218.
Borbánd 266.
 Borchgrave 265, 266.
Bord 218.
borneu 348.
Borzás (Boziaș) 218.
Botezu (Batizháza) 219.
botoló 277.
 Bouille, Th. 265.
 Bourgoing, P. 191—99.
 Brâncoveanu, C. 200—07.
 Branicki 120.
 Brankovitch, G. 311.
 Brankovitch, S. 311.
 Breazu, I. 347—48.
Brezalauspurc 359.
 Bright, J. 137, 139, 141, 150—51.
 Broendal, V. 270.
 Brougham and Vaux 77, 80.
 Broughton 161—63.
 Brown, F. W. 68—9, 85.
 Brown, J. P. 124.
 Brunnow, E. Ph. 76, 83, 91.
 Brunot, F. 273.
 Buchanan 76.
 Bucuța, E. 237.
 Budenz, J. 331, 386.
bugarștica 246.
 Bujnák, P. 361.
Bükkös (Bichiş) 219.
 Bulgares: colons — de Transylvanie 239.
 Bulwer, E. 57.
 Bunbury, E. H. 172.
 Bunsen, Ch. Ch. J. 67, 82, 134, 137—138, 149.
 Bunyitay V. 313.
 Buol-Schauenstein 125—30, 134, 137, 182—83.
 Burdett, F. 168.
burto 349—50.

- Butler, P. 171.
 Buxton, E. N. 172.
Búzás-Besenyő 218.
 Bystrzonowsky, L. 72—3.
- coedo* 340, 342.
caelo 342.
 Callimachi 90.
 Calvin 279, 281, 297.
cânceu 348.
 Canning, Lady 99.
 Canning, Sir Stratford 76, 79, 83—100,
 102—03, 110, 114, 119—20, 123—
 124, 128, 137, 155, 175, 177.
 Cantémir, D. 268.
 Capidan, Th. 234, 238, 242, 269.
Căpâlna 218.
Căptâlanul 219.
 Caragiale, I. L. 348.
 Carlyle, Th. 152.
 Carra 274.
 Carter, R. 86.
 Casement, R. 86.
 Castrén 379, 382, 386.
 catéchismes roumains 293.
căutătoare 238—39, 346.
cădo 340, 342.
cellare 352.
Cernadia 214.
Cetatea de Baltă 219.
 Chaloupecký 359—60.
 Chambrun, Albert de 196.
 Changarnier 90.
 Charobert (roi de Hongrie) 355.
Cheța 220.
 christianisme occidental et oriental
 279—316.
ciardă 348.
 Cihac, A. 274.
Cintos (Afintis) 219.
cioban 239—40.
Ciocadia 214.
cirotheca 350.
Cisnadia 214.
 Clarendon 156, 168.
 Clarke, James 149.
 Clay, Sir William 172.
 Clay, James 172.
 Clay, Henry 179.
- clopot* 237.
 Cobden, R. 68, 72, 77, 101—02, 106,
 108, 110—11, 115—16, 119—20,
 123, 135—41, 144—45, 150, 153,
 158, 179—80.
 Coburg-Koháry 82.
 Cockburn, A. J. E. 172.
 Collinder, B. 386.
 Collins, W. 172.
 Colloredo 76, 80, 90—91.
Comanului (Muntele —) 227.
 Comte, A. 195.
 concile de Florence 282.
 Congreve, Sir William 65.
congruă 348.
 continuité: — des Gépides et des Sa-
 xons 215; — des Roumains en
 Transylvanie 209, 216, 221—22,
 227, 229, 233—41, 267—70, 372—
 374; — siculo-gépide 215.
 Conyngham 171.
 Cooper, J. F. 57.
Copandul 219.
 Coresi 294, 296, 299.
 Cornides, D. 375.
 Corti, L. 154.
 Costin, N. 373.
cotătoare 238—39, 346.
 Cotnari 287.
 Cowan, Ch. 172.
 Crauer, Wilhelm 203.
 Crawford, W. S. 172.
Crivadia 214.
 croate: drame populaire et poésie épi-
 que croates 243—47.
 Cromwell, O. 169, 281.
 Crosskey 134, 140, 144, 164.
 Crusius, Martin 286.
Csaba-hun 377.
 Csáki, Michel 294.
Csapó (Cipău) 217.
Császári 266.
Csekelaka 219.
Cserged (Cerghidul) 218.
Csüdötelek (Cuștelnic) 219.
 Csüry B. 275—77, 347.
Cucerdea 218.
Cuci 219.
 Cullen 153—54.
cuminecătura 239, 243.

- cuminitiare* 231.
 Curti, M. E. 130.
cussinus 354.
Cuștelnic, v. *Csüdötelek*.
 Cyrille, Lukaris 288, 289, 304.
 Czaykowski, M. 85, 98.
 Czartoriski, A. 72, 84—5, 98, 106.
- Dacia Aureliana 230.
 Dacia Traiana 229, 241, 267.
 daco-slovène 239.
 Darász, A. 112.
 Dasent, A. I. 142, 154, 156.
Dátos (Dateș) 220.
 Dávid, François 287, 299.
 David, Salomon 80.
 D'Azeglio, M. E. 83, 86, 103, 120, 129,
 145, 157.
 Deér J. 377.
Dég (Deag) 218.
 De la Hitte 98.
 Delane, J. Th. 142, 154—55.
 Del Chiaro, A. 200, 201, 202.
Dellő (Dileul) 219.
 Denffer, E. 339.
 Dennheim 339.
 Densusianu, O. 240, 269.
dentale 353.
 Desericzky, J. I. 3.
Désfalva 218.
 Despot Vodă 203, 287.
 Dewez 265.
 Diaz 254.
Dicső-Szent-Márton 219.
 Diculescou, C. 210—27.
diortositor 273.
 D'Isola 83, 145.
 dissimilation de *-nn-* en *-dn-* 224.
 Dobronić, A. 244—47.
 Domanovszky S. 378.
Dombó 219, 363.
 Don Bosco 281.
 Donner, O. 379, 386.
 Dorchester, Lady 162.
 Dózsa Gy. 258.
 Drăganu, N. 221, 265, 269, 364, 371.
 Drágfi, Gaspard 294.
 Dragomir, S. 311.
drahta 351.
- drame populaire croate 243—47.
 Drouyn de Lluys 83, 89.
 Držić, Džore 247.
 Ducie, H. G. 171.
 Dudik, B. F. 4.
 Du Méril 320.
 Duncombe, Th. 80, 162, 171.
 Dunne, F. 172.
 Dupont, Pierre 196.
 Duschek, F. 82, 155.
- Eckhart F. 376.
 Eddisbury 60, 67—9.
Egerbegy 220.
Elekes 219.
 Elert, W. 286.
 Endlicher 3.
 Engel, J. Ch. 202.
Erdőalja 218.
eremitare 352.
 Esterházy P. 61, 63, 76, 125—26.
 Ettmayer, K. 340.
 Evans, Sir de Lacy 172.
 Evans, William 172.
 Ewart, W. 8, 172.
excussio 352.
- Fabre 73.
faenum 342.
 Fagan, W. 172.
fallaratum 353.
 Fancev, F. 247, 319, 320, 323, 324.
 Farel, G. 293.
 Fărșeroți d'Albanie 234—35.
 Faucher, L. J. 131.
 Fejérpataky L. 3.
 Fekete Nagy, A. 355.
 Felsenthal 155.
 Ferdinand (empereur d'Autriche) 62,
 190.
 Fergus, J. 171.
 Ferguson, A. 57.
fieno 342.
 Fillmore, M. 130.
 Finnois 379—87.
 Finno-Ougriens 325—32, 379—87.
 Fischer, E. 204.
 Fisen, B. 265.
 Fitzroy, H. H. Ch. 143.

- Fitzwilliam, Charles 171.
 Fitzwilliam, H. G. 83, 172.
 Flandrensis (en Hongrie) 265—66
 Flegler, A. 64.
 Fonblanque 84, 96.
 Foote, H. S. 125.
Forgolány 266.
Fornószeg 363.
 Forrer, L. 203.
Forró (Fărău) 219.
 Forró N. de Háperton 296, 299.
 Forster, M. 172.
 Foster, J. 152.
 Foullon, J.-E. 265.
 Fox, W. J. 172.
 Fox, Richard 172.
Födemes 363.
 français: colons — en Hongrie 264—
 267.
 Franchet d'Esperey 254.
 Francke 281.
 François Joseph 82, 253
 Frankl, V. 292.
 Freestun 172.
 Friedwagner, M. 268.
 Friis 386.
 Fuad Effendi 91, 93.
fumator 352.
fundulo 352.
Futac (Somostelke) 218, 220
- g > h* en slovaque 363, 364.
Gabud 227.
Galda 214.
 Gáldi L. 265, 266, 267—75, 347—48,
 348—54, 372—76.
Gáltalva (Ganfalu) 218.
Galt 215.
Gambuc 220.
 Gamillscheg, E. 209—27, 238.
 Gammage, R. G. 147.
Garam 361.
 Gardiner, Sir Robert 178.
 Gauchat, L. 241.
 Geach, M. P. 151.
 Gebhard, L. A. 201, 202, 204.
Gelednek 224.
 Geleji Katona, Etienne 284, 285, 304,
 307.
- Gelou (duc valaque légendaire) 269,
 373.
 Genetz 386.
 Gennadius 307.
 géographie linguistique 228—43.
 George, Henry Francis 79.
 Georges de Szentgyörgy 297—98.
 gépides: éléments — en roumain et en
 Transylvanie 208—227.
Gerebenes 220.
 Gerlach 286.
 Geszti, François 300, 308.
Gezse (Gheja) 219, 221.
 Gibbon 57, 268.
 Gibson 172.
 Gilcescou, T. 237.
 Gilpin, Ch. 120, 138, 142—43, 145.
Girolt 266.
 Giuglea, G. 211.
 Giurescou, C. C. 374, 376.
 Gladstone 158.
 Gobert 265.
 Godefroy de Bouillon 281.
 Goga, E. 347.
 Golubovich, G. 1.
 Gombocz Z. 15, 270, 329, 330, 386.
Gombuc 219.
 Gooch, G. P. 90, 160.
 Gosford, A. 171.
Gotea 212, 226.
Gotului (Muntele —) 225—27.
 Göbl L. 275.
 Gömbös Gy. 256.
 Görgey A. 82—4, 195.
 Graham, Sir James Robert 109.
 Grama, A. 314.
gramia 352.
 Granville, St. Aug. 79.
Grebenişul de Câmpie 220.
 Greer, D. M. 94.
grendă 239.
 Greville, Charles 164.
 Grünthal 381.
 Grünwaldt, J. 337.
Guma 213.
guöppe 328.
gura 341.
 Guyon, R. 86.
Gyan 266.
Gyarmat 362.

- Gyarmathy S. 386.
Gyulás (Giulus) 218.
- Hadrév (Hädäräu)* 220.
 Hadrovics L. 317—24.
 Hajnal I. 84—8, 92, 96—8, 104, 113.
 Halász I. 386.
 Hamilton, Lord 77, 79, 101—02.
 Hammer-Purgstall 18.
 Handelsmann, M. 106.
harang 237, 330.
Harangláb (Haranglab) 218.
 Harnack, A. 316.
 Hatherton, Lord 171.
 Haute-Hongrie 354—55, 361—63, 365, 366.
 Haynau, J. J. 103, 170.
 Headlam 171.
 Headley, P. C. 135, 137—38, 140, 146.
Hédertája 218.
 Hedlinger, J. C. 202—03, 205.
 Hegedüs L. 58.
 Hegyaljai-Kiss G. 57.
 Heltai G. 300.
 Henningsen, Ch. 68, 70, 95—8, 101, 110, 114, 119—20, 142.
 Héraclides Basilikos 203, 287.
Herepe 219.
herjápka 277.
 Heywood, James 171.
 Heyworth, L. 150, 172.
hiv 331.
 Hodges, T. Twisden 172.
 Hofmann, K. J. 204, 205, 206.
 Hóman—Szekfü 15, 316, 375.
 Hóban B. 103, 137, 377.
homok 330, 331.
 Hongrois de Moldavie 275—78, 287.
 hongroises: influences — sur les Roumains 237—38, 272—75, 347—48.
 Honter, J. 292.
 Horváth, André 247—48.
 Horváth, Eugène 372.
 Horváth, Jean 319.
 Horváth, Michel 67, 82.
hospitalium 352.
 Hrabowski 62.
 Hume, J. 57, 78, 81.
 Hunfalvy, Jean 268, 374.
 Hunfalvy, Paul 313, 386.
 Hunt, Thornton 147.
 Huszár L. 200—07.
 Huszár—Procopius 204.
 Hutt, William 172.
- Idrifaia* 218.
Iernut 215—16.
Iernuttaia 223.
 Ignace de Loyola 281.
Iclánd (Icelandul) 220.
impraegno 351.
inarrho 351.
incattus 353.
 Iordan, I. 228, 277.
 Iorga, N. 229, 268, 295, 347, 374, 375.
 Irányi D. 147.
 Irányi—Chassin 76.
 Irving, Washington 57.
 islam 282.
 istroroumain 230, 233, 234—36, 240, 242.
Istvánháza (Istihaza) 219.
 Italijski 337.
 Itkonen, T. I. 380.
 Iványi-Grünwald 55.
- Jakubovich E. 377.
 Jancsó B. 313, 314.
 János Zsigmond 297, 311.
 Janotyckh 65.
 Jazmagy 94, 120.
 Jazziazi 155.
 Jean Sigismond v. János Zsigmond.
 Jeffreys 170.
 Jellašić, J. 66, 71, 187, 189, 194.
Jenő (nom de tribu hong.) 362.
 Jérémie II. 286.
 Jersey, Lady 76.
 Joachim, J. F. 202.
 Johnson, A. H. 164.
 Jókai M. 257.
 Joseph II. 252, 374.
- k* initial finno-ougrien 325—32.
kaapata 329.
kajál 326.
 Kajava, Y. 382.

- kajla* 331.
 Kannisto, A. 275, 380, 382, 386.
 Kantémir, v. Cantémir.
kap, kapar 326, 327, 329, 330, 331.
Kápolna 218.
Káptalan 219.
Kapud 219.
Kapus 220.
Kapușany 364.
 Karácsony Gy. 299.
 Karácsonyi J. 215, 265, 266, 316.
 Karajan 217, 318, 320.
karcsú 326.
karika 326.
 Karjalainen 380, 381, 386.
 Károlyi Á. 64, 74, 82.
 Károlyi P. 284.
 Kastner, Eugène 113.
Kece 220.
 Kemble, J. M. 68, 70.
Keménytelke 220.
Kér (nom de tribu hong.) 362.
Kerellő-Szent-Pál 218.
 Kershaw, J. 150, 171.
Keresztúr 220.
Keszi (nom de tribu hong.) 362, 364.
 Kéza, Simon de 378.
Kincses (Chinciș) 218.
 King, P. T. Locke 172.
 Kinney 132, 177—78.
Királyfalva 219.
 Kisch, G. 215, 216, 227.
kiván 326, 331.
 Klauzál G. 63.
 Klein, K. K. 292.
 Klezl, E. 99—100, 110, 125, 128—29.
 Kniezsa I. 208—27, 217, 224, 265, 266,
 354—71, 376—79.
 Knox, John 157.
 Koch, H. 289.
Kocsárd 218.
kóda 277.
koľa 326.
 Koller 67, 91—2, 126.
Kolozsvár 266.
kopog 326, 327.
Koppánd 219.
 Korn, Ph. 85.
Kórod 218.
Korompa 363.
 Kossuth L. 53—190, 193—94, 195, 252.
 Kossuth, Madame 121.
 Kovachich 375.
kovál 326, 328, 331.
Kozmafalva 277.
kozmás 326.
 Kömives, K. N. 319.
 Kreuter, F. 7.
 Križko 362.
 Krohn, J. 379.
 Kropf L. 77—8, 86, 131.
 Kropf, F. L. 204.
 Kukuljevič—Sakcinski 318.
kum 331.
kumpana 277.
 Kun B. 261.
kuoppa 328.
kupa 326, 327, 331.
kupolya 326, 327.
kurkál 277.
kuruc 373.
kuszik 326, 328, 331.
Kutyfalva 219.
 Kübeck 117.
Küküllő 217.
Küküllővár 219.
küvő 353.
 Lackenbacher 101.
Ladány 377.
laena 342.
 Lafayette 156, 164.
 Lamartine 64—5, 113.
 Landford, J. A. 150.
 Landor, W. S. 145, 149—50, 152, 168.
Lándor 219.
 Landsdowne, Lord 70, 78, 99, 163.
 Lane-Poole, S. 94.
 László K. 95, 110—11, 114, 129.
 latin: accent du — 345; — balkanique 230—40, 243, 341, 344, 371; — de Hongrie 348—54; — d'Orient 231—33, 236, 240—41; problèmes phonologiques du — 340—46.
 Latour, Th. 189.
 Lauterbach 155.
 Lawrence, C. T. B. 125—26, 143.
 Lawrence, Cap. 143.
 Lazár, Gh. 274.

- Lazicius, J. 276, 325—32, 346.
 Lederer E. 265.
 Ledru-Rollin 112, 135, 144.
 Leiningen, prince 67.
Lekence 217, 219.
 Lemmi, A. 119—21, 124.
 Lenoir—Zwierkowski 84.
 Leskien, A. 318.
lëväre 342.
 Lexicon Budense 346, 350—52.
 Lexiques latins-hongrois du moyen
 âge 348—54.
 Ligeti L. 330.
 Liiv, Otto 333—39.
 Limperani 73.
 List, Friedrich 56.
 Liszt, François 274.
 Locke, Joseph 171.
 Loesche, G. 293.
 Loghin, C. 271.
 Long, Cap. 129, 131.
Lopadia 214.
 Lórántfi, Suzanne 308.
 Lot, Ferdinand 372.
 Louis XV. 156.
 Louis le Grand 291.
 Lucić, H. 244—47.
Ludas (Luduş) 217, 220.
 Lukaris, v. Cyrille.
 Lukcsics P. 5.
 Lukinich I. 354—55, 365.
 Lupaş, I. 315.
 Lushington, Ch. 80.
 Luther, M. 279, 293.
 Lutheranul, Ioan 287.
Lužany 364.
 Lükő, Gabriel 277.
 Lyell, Sir Charles 70.

 Macartney, C. A. 248—64.
 Macaulay 116.
 Mac Carthy, Justin 137.
 Mac Carthy, Desmond 162.
 Mac Cullagh, W. T. 172.
 Mac Culloch, J. R. 56.
 Mac Gregor, J. 77—8, 172.
 Macûrek, J. 355—67.
 Madách, Eméric 347.
 Madzsar, Eméric 377.

maereo 342.
 Magenís 133, 180.
 Mahométans 221.
 Mahon, The O'Gorman J. P. 172.
Mailat 371.
 Mailáth, J. 257.
 Makkai L. 316.
 Malmesbury 168.
Malomfalva 219.
Malý-Šariš 364.
Manea 212.
 Mann, Dudley A. 108.
 Manninen, I. 381.
 Manteuffel, O. 138, 149.
 Marcu, A. 267.
 Maretić 368.
 Marie-Thérèse 189, 273.
 Mark 386.
Maros 214, 217.
 Marot, Clément 295, 300.
 Marsh, Caroline Crane 131.
 Marsh, George Perkins 119, 124, 131.
 Marshall, J. H. 80, 150.
 Marshall, W. 172.
 Marulić, M. 318.
 Massingberd, A. 110, 113—14, 145.
 Matkó, Etienne 308.
 Mazzini 110, 112—13, 119—21, 124,
 135—36, 144, 183.
 Mechel, Chrétien de 203.
 médailles transylvaines 200—07.
Medvés 219.
 méglénite (parler roumain sud-danu-
 bien) 230, 233—34, 237, 242.
Megyer (nom de tribu hong.) 362.
 Mélanchthon 283, 284, 286—87, 292—
 293, 304.
 Melich, Jean 215, 217, 351, 361, 386.
 Melius, Pierre 283, 284, 299.
 Menghini, M. 120.
merasius, merasium 350—51.
 Merya (peuple finno-ougrien) 386.
 Mészáros, Ede 354.
 Mészáros, Lázár 121.
 Mateş, Şt. 311.
 Metternich 122.
 Michaelis, F. 295.
 Michalcesco, I. 316.
 Michel le Brave 300, 303, 374.
Mikfalva 218.

- Miklosich 368.
 Mikszáth K. 347.
 Miletič 239.
 Milligan 150.
 Milnes, R. M. 77—81, 171.
 Mitchell, T. A. 172.
 Moesia 230—31, 232, 233.
 Moffart, G. 80.
 Mogila, Pierre 289.
 Moisil, C. 201, 202, 206, 207.
 Moldován G. 291.
 Molesworth 168.
 Molnár, A. de Szencz 300.
 Monea 212.
 monétaire: atelier — de Gyulafehérvár 204—06.
 Montfort, Lord 171.
 Moore, J. B. 131.
 Moravcsik, Jules 248.
 Morgan 129—31, 178.
 Morley, John 139, 142, 148, 158.
 Mourad IV. 289.
 Mowatt, F. 80, 171.
muccinium 351.
mulata 350.
 Mulert, H. 316.
 Munkácsi B. 386.
 Muntz, J. F. 151.
Mureş, v. Maros.
 Mureşeanu, A. 274.
 Mussurus 93, 128, 174.
 Mutafčiev, P. 235, 268.
- Nagyalk* 219.
 Napoléon I. 54.
 Napoléon, Louis 90, 131, 164, 199.
 Neale, E. 94.
 Németh, Etienne 264—67.
 Németh, Jules 14.
 Nesselrode 76, 83, 91, 93, 132—33, 181, 197.
 Nestor (chroniqueur) 269.
 Newman, F. 68, 70, 135, 142—43, 159, 186.
 Nicolas I^{er} 333—36, 338.
 Nielsen, C. 386.
 Normanby, Lord 90, 132, 133, 185.
 Norreys 172.
 Northampton, S. J. A. 171.
- Novak 247.
novalista 351.
 Nugent, Lord 77, 80, 156.
Nyárád 217.
Nyárádtő 218.
Nyék (nom de tribu hong.) 362.
 Nyéki Vörös, M. 319, 324.
 Nyilas, Etienne — de Milota 283.
- O'Brien, Bronterre 148.
 O'Brien, J. 171.
obsoleatus 352.
 O'Connor, Feargus 145, 147—48.
ocoşag 348.
octale 351.
oculare 351.
 Ogle, Savile 172.
ogлиндă 238—39.
 Olsen, H. 270—72.
Olt 214.
 Omer Pacha 84, 155.
Onea 212.
 Opreatu, S. 240.
Orbó 219, 220.
Oroszi (Orosia) 219.
Oroszkő 269.
orsag 321.
 Ortway T. 218.
 -oş (suffixe) 371.
 Osborne 77—80.
 Osiander, L. 286.
 Ottar d'Halogaland 386.
 Otto (frère prêcheur) 9—10.
Ovigstad 386.
Ozd 219.
Órke (Úrca) 220.
- Paasonen 380, 382, 386.
păcurar 239, 240.
 Pais D. 266, 269, 377.
 Palacký, F. 102, 105.
 Paléologue, Thim. 155 (= C. Bolliak).
 Paliia de Szászváros 298, 300.
 Palmerston 60—8, 72—99, 103—06, 109—10, 115—19, 123, 125—28, 132—37, 143, 153, 156—58, 159—163, 172, 182—83.
 Palmerston, Lady 68, 163.
Pankota 364.

- Pápay J. 383, 386.
 Páriz Pápai 350.
 Parker, Sir William 89, 92, 177.
 Paşca, Şt. 212, 367—71.
 Paskievich 82, 85.
 pastore: vie — des Roumains 233—
 235, 239—40, 373.
 Patou 156.
patrina 351.
 Pauler, Jules 14.
 Pauli, Reinhold 79.
 Pázmándy, D. 63—4.
 Pázmány, Pierre 281.
 Pearson, Ch. 172.
pecia 353.
 Pecz, Guillaume 248.
peniculamentum 353.
 Perczel M. 121, 195.
perikulósz 278.
Pete (Petea) 219.
Péterlaka 219.
Petra 269.
 Petri, H. 316.
 Petrov 366.
 Petrovici, E. 228, 242.
 Philippide, A. 373, 376.
 phonologiques: problèmes — du latin
 340—46; problèmes — du tchango
 276.
pierge 353.
pileo 352.
 Pilkington, J. 150, 172.
 Pinney, W. 172.
pirgus 353.
pisan, pisanca 246.
 Pisani 174.
 piscina Rotunda 269.
 Pivány J. 108.
plătire 231.
 Pleidell A. 266.
Pocstaľva 218.
 Podmaniczky (famille) 354—55.
 Podmaniczky-Magyar, B. 244.
 poésie épique croate 244—47.
 Pokoly, J. 316.
 Polo, Marco 2.
 Polonais 337, 338, 360.
 Ponsonby, J. 61, 63, 85, 91, 111.
pontagium 353.
 Pontbriant, R. 238, 346.
 Pop, S. 228, 239, 242.
 Porphyrogénète, C. 359.
 Potter, J. 150.
 Power, Maurice 172.
 Power, Nicolas 172.
prág 278.
 Pray Gy. 3, 375.
 Price, Sir Robert 171.
 Prick, J. 114.
 Pridham, Ch. 101, 156.
procatăr 348.
proszkál 277.
 Pukánszky B. 275.
 Pulszky F. 59, 63, 68—77, 80—2, 96—
 103, 110—12, 115—17, 119—20,
 124—25, 131—32, 135—36, 142,
 145, 165, 179—80.
 Pulszky, Madame 70, 101, 179—80.
 Puşcariu, S. 211, 228—43.
 Radnor, W. 171.
Radnót 215, 216, 222—24.
Radnótfája 223.
 Radzivil 85.
 Rákóczy, Georges I. 285, 304, 305, 307,
 308.
Rapiniza 378.
 Rasciens 196, 283, 284.
 Ravila, P. 333.
 Rawdon, J. D. 172.
 Raymond, H. J. 131.
razgovor 246.
 Rebreanu, L. 347.
 Rechberg-Rothenlöwen 128.
 Reeve, H. 155—57, 164.
 Refik, A. 155.
 Réforme: la — en Moldavie 287; la
 — en Transylvanie 279—316.
 Reguly, A. 279, 382.
 Rennenkampff, O. 339.
Renoldus 223.
 Resch, A. 204.
 Reschid 86, 88, 113, 123.
 Révész I. 279—316, 299.
 Reynolds, G. W. M. 148.
 Reynolds, John 171.
Reynolt 224.
 Ries, J. 270.
 Riesenkampff 339.

- Robu, A. 276.
 Rochambeau, J. B. 156.
 Roebuck, J. A. 77—8.
 Rogers, J. 137.
 roman balkanique 341, 344—45.
 Romans: — d'Orient 230, 231, 236, 240; — de Transdanubie 265, 269.
 Romilly, Sir Samuel 168.
 Roques, M. 298.
 Rosen, G. 87.
 Rosetti, A. 294.
 Roska M. 358—59.
rosolium 352.
 Ross, Alan S. C. 276.
 roumain: — balkanique 230—43; — de Transylvanie 229—43, 348 (v. encore aroumain, méglénite).
 Roumains 104—07, 155, 186, 194, 196, 200, 236, 364, 367—76.
 roumains: — mots en tchango 277—278; noms de personne — 212—213, 367—71; toponymes — 214—227.
 Rubruk, W. 2.
 Ruge, A. 112.
 Russel 154.
 Russell, A. 162.
 Russell, John 78, 83, 101, 153, 158—163, 170.
 Russell, Lady 162.
 Russes 91—99, 191—99, 333—39.
 Russjan, L. 106.
 Ruthènes 196, 311.

săbaş 348.
saccale 351.
 Sacerdoţeanu, A. 267—70.
 Sadleir, J. 171.
 Saint François d'Assise 281.
 Saint François de Sales 281.
 Sajnovics 386.
şalgov 364.
 Salvey, H. B. 171.
Sályi 218.
 Sandfeld, Chr. 268, 270—72.
 Sandison 99.
 Sasinek 362.
Satu nou 218, 220.
 Saussure, F. 270.

 Sauvageot, A. 373.
 Saxons: — de Moldavie 287; — de Transylvanie 194, 237, 292—95, 373.
 Scheiner, W. 215, 224.
 Schleier, N. 339.
 Schleinitz, A. 82.
 Scholefield, W. 80, 151.
 Schönwisner, St. 202, 203.
 Schünemann, K. 265.
 Schwarzenberg, F. 67, 76, 80, 82, 90—94, 99—100, 102, 111, 122, 124—128, 132,—34, 154—55, 174, 181, 190.
 Sebestyén, N. I. 379—86.
setaceum 352.
 Setälä, E. 380, 381, 382.
 Seton-Watson 268, 372—76.
 Seymour, G. H. 133, 181.
 Shaftesbury 281.
 Shakespeare 57.
 Sidney, Th. 172.
 Simovyc 368.
sinălui 348.
sinyil 277.
 Sirelius 380, 381, 382.
 Skok, P. 211, 228.
 Škultéty 362.
 Slaney, R. A. 171.
 slaves: mots — en hongrois 361—62; toponymes — en Transylvanie 221.
 Slovaques 186, 193, 196, 357, 359, 363, 364.
 Šmilauer 361, 363, 365.
 Smith, J. A. 158.
 Sommer, J. A. 287.
Somostelke 218.
šomver 364.
sorgă 348.
Sóspatak 219.
Sövényfalva 219.
spegälj 238.
 Sproxton, Ch. 67, 82.
 Saint Etienne de Perm 385.
stampalis 352.
šteampuri 352.
 Stedman, E. C. 152.
 Steinvill 205—06.
stira 277.

- stirpatitium* 351.
 Stockmar, Ch. F. 153, 159, 162.
 Stockmar, E. 159.
strophium 351.
 Stuart, Lord D. C. 80—1, 84, 101—02,
 116, 120, 126, 135—37, 143, 151,
 172.
 Stürmer, B. 86—9, 93—5, 127—28,
 174.
Subpădure 218, 220.
 Sulica, N. 294—95, 313.
 Sulica Sz. 272—75.
 Sullivan, M. 171.
 Sulzer, F. J. 268.
 Suvorov, A. A. 335.
Sülye 219.
 symbiose gépido-roumaine en Tran-
 sylvanie 208—27.
- Szabó J. S. 293.
 Szabó K. 3.
 Szabófalva 276.
Szakál (Săcal) 220.
 Szalay G. 65.
 Szalay L. 60, 63, 65—8.
 Szamosközi 267.
Szancsal (Săncel) 221.
szárika 277.
 Szarvady F. 71, 105, 108.
Szatmár 266.
 Széchen A. 155.
 Széchenyi, Etienne 53, 55—6, 58—9,
 274.
 Székely, Marianne 315.
 Szekfü, Jules 103.
szekurje 278.
Szelindek 224.
Szélkut (Sălcud) 218.
 Szemere B. 61, 64.
Szengyel (Sănger) 220, 221.
Szent-Benedek (Sânbenedic) 219.
Szent-Jakab (Sâniacob) 219.
Szent-Margita (Sânărăghita) 219.
 Szentgyörgyi, Georges 297—98.
 Szentpétery, Eméric 269, 376—78.
Széplak (Suplac) 218.
 Szikszai Fabriczius, B. 351.
 Szilágyi L. 377.
 Szinyei J. 383, 386.
- Szolcsva (Sălciva)* 221.
Szökefalva (Săuca) 218.
 Sztankay S. 63, 65.
 Sztripszky, H. 311.
szulimán 277.
- Țabrea, I. 201.
 Tagliavini, C. 240, 351.
 Tallgreen, A. M. 381.
 Tamás L. 209, 211, 228—43, 267, 268,
 269, 275—78, 316, 340—46, 348—
 354.
 Tamás-Treml, L. 274.
 Tanárky Gy. 54, 105, 109.
tantara 354.
Tarján (nom de tribu hong.) 362.
Târnavă (Küküllő) 217.
 Taszyczki 368.
Tăureni 220.
 Tchango, v. Hongrois de Moldavie.
 Tecco 86, 94, 103, 120, 129.
 Teleki L. 66—9, 71, 81, 105—10, 113,
 115, 180.
 Temperley, H. 86, 110.
Teremi-Ujfalú (Satu nou) 218.
 Teutsch, F. 316.
 Theiner, A. 3.
 Théodose 231.
 Thomsen, V. 386.
 Tisza, Etienne 254.
 Titov, V. 88, 93, 173—74.
 Tocqueville 82—3, 89—90.
Tóhát (Tăureni) 220.
 Toivonen 325—33, 386.
 Toldy, François 382.
tolutarius 353.
 Tordási (Paul et Michel) 299, 300,
 301.
 Tóth, S. 313.
 Toulmin, Smith 68, 70, 135, 142.
 Townley 90.
 Townshend 171.
tractilis 351.
trahisatio 352.
trahiso 351.
 transylvanimes du roumain 238, 239.
 Treml L. 268.
 Troubetzkoy, N. 241.
 Tupikov 368.

- turaldus* 351.
 Turóczi 378.
- uglindalä* 238.
Ugra 215, 218.
Ujfalú (Vaidei) 219.
 -ulea (suffixe) 371.
 -uluŧ (suffixe) 371.
 Ungnad, D. 286.
Uraj (Oroiü) 219.
urdoare 352.
 Urquhart 110—13, 115—24, 135—36,
 146, 153, 158, 176.
ustrina 352.
- Vaidei* 219, 220.
Vajdakuta 218.
 Valaques, v. Roumains.
 Väisänen 381.
Vámos-Udvarhely 218.
 Várady I. 3.
Varhanovce 364.
variolatus 352.
 Varlaam 307.
 Vaughan 151.
 Veniero, B. 318.
 Vécsey S. 56.
 Verböczy 353.
 Veress, E. 316.
 Verney, Sir Harry 171.
 Vértessy, D. 248.
 Victoria, Queen 67, 138, 153, 157—63.
Vidraszeg (Vidrasău) 218.
 Vinczi, Jean 308.
Vinna 224.
 Vipan 68, 142.
 Viret, P. 293.
 Virkkunen 382.
 Virmondtd, H. 205, 206.
 Visio Philiberti 317—24.
 Viski, Jean 300.
 Viszota Gy. 55, 57.
 Vlad l'Empaleur 374.
vlah 'berger' 269.
 Vodnik, B. 244, 246, 247.
 Vörös A. 54, 56—7, 63—4, 86, 71—2.
 Vukovich S. 106, 108, 115.
 Vulcan, I. 347.
 Vyx 254, 255.
- Wagner, V. 293.
 Wakley, Th. 171.
 Walewski, A. F. J. 162.
 Walker, R. 135, 143—44, 146, 164.
 Wallons: — en Hongrie 265—66; —
 près d'Eger 266.
 Walmsley, Sir J. 139, 149, 185.
 Walpole, S. 158—60.
 Walther, H. 317—19.
 Ward, Sir A. W. 90.
 Washington, G. 78, 130.
 Wawn, J. Twizell 172.
 Webster, D. 108, 179.
 Weigand, G. 211, 212, 221, 226, 231,
 242, 368, 371.
 Wellington, A. 187.
 Wertheimer, E. 103, 130.
 Weske 386.
 Wesselényi, Etienne 205.
 Whately, R. 56.
 Wheeler, S. 150, 152.
 Wichmann, Y. 275—77.
 Wiedemann 386.
 Wiklund 386.
 Wilderspin 57.
 Wilkes, J. 168.
 Willcox, B. M. 143, 172.
 Williams, J. 172.
 Wilson, Sir Erasmus 168.
 Wimmer, Th. 64—5.
 Windischgrätz 87.
 Wolf (maitre-monnaieur) 204.
 Worcell, S. 196.
 Wyld, J. 81, 143, 172.
- Yolland, A. B. 248—64.
- Záh (Zou)* 220.
 Zamoyski, W. 84—5, 98, 104.
 Zankow, St. 316.
 Zaviras, G. 247—48.
 Zetland, Th. 171.
 Zia Pacha 84.
 Zichy, Ede 155.
 Zichy, Jenő 155.
 Zinzendorf 281.
 Zsirai M. 379—86.
Zvanis 355.
 Zyriènes 385.

ADDENDUM.

Nous prions nos lecteurs de vouloir bien compléter le texte des sous-titres de l'étude de M. D. A. Jánossy *Great Britain and Kossuth* par la ligne suivante restée en blanc (cf. chap. VII, p. 89):
"*Palmerston succeeds in gaining France's assistance. — His*".

Országos Széchényi Könyvtár

Editeur responsable: M. Emeric Lukinich

11000 Imprimé par Sárkány-nyomda S. A. Budapest, VI., 9 rue Horn Ede
Resp. pour l'impr.: A. et J. Wessely